

MAXENCE FERMINÉ

La Théorie
des étoiles filantes

ROMAN
Michel
LAFON

MAXENCE FERMINÉ

La Théorie
des étoiles filantes

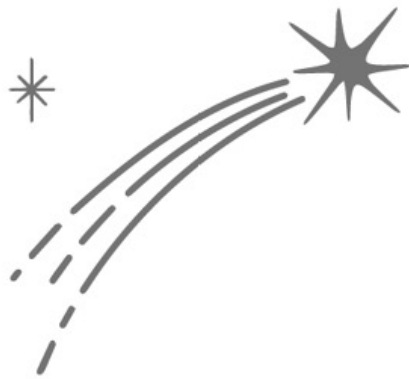
ROMAN



OceanofPDF.com

MAXENCE FERMINE

La Théorie
des étoiles filantes





OceanofPDF.com

*Les citations en italique sont extraites de l'article de
Sarah Gibbens, paru dans le National Geographic
du 12 janvier 2021 :*

« Le vortex polaire arrive dans
l'hémisphère Nord, l'hiver sera glacial. »

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

*À Olivier, Pierre, Philippe, Hélène, Élise, Pauline,
aux membres de l'équipage Alpes Magazine,
amitiés polaires, et donc éternelles...*

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

« Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi
la lumière d'un invincible été. »

ALBERT CAMUS

« Selon les astronomes modernes,
l'espace est limité.
Voilà une pensée très réconfortante,
particulièrement pour les gens qui ne se rappellent jamais où ils ont mis les
choses. »

WOODY ALLEN

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Vortex polaire : *Dépression d'altitude tenace et de grande taille, localisée près d'un des pôles géographiques de la planète. Le déplacement de cette masse d'air froid est en général l'annonce d'un hiver durable et glacial.*

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

L'observatoire

Cette nuit, il est tombé 60 centimètres de neige fraîche. À 2 552 mètres d'altitude en décembre, c'est le lot quotidien. Bien à l'abri derrière les cloisons métalliques de l'observatoire me servant de rempart contre les aléas climatiques, j'ai l'impression de voguer sur un tapis de diamants en route pour les étoiles. Par la fenêtre de ma chambre, un modeste hublot recouvert de givre et de buée que viennent consteller les flocons en dessinant d'éphémères sculptures de cristal, je n'aperçois qu'un vaste champ d'une blancheur aveuglante. Pas même un pan de montagne à l'horizon, ni même un bout de ciel, encore moins l'une des dix gigantesques fleurs de métal plantées dans l'immense jardin blanc autour du bâtiment. Nous sommes si proches du solstice que le jour se lève à peine. Au-dehors, la neige tombe sans discontinuer, et aucun signe avant-coureur venu du ciel n'annonce une quelconque amélioration. La grande marée des flocons a envahi l'Univers, englobé l'horizon dans sa pureté et sa froidure, sculpté le monde à sa mesure, celle de l'hiver éternel.

L'observatoire NOEMA (Northern Extended Millimeter Array) est situé sur un plateau rocheux et plane au sommet d'un pic perdu quelque part dans les Hautes-Alpes. Ce département est l'un des plus désertiques de tout le territoire français. Un désert d'altitude comme il en existe également en Haute-Corse, dans les Hautes-Pyrénées ou en Ariège. La densité de population se résume à environ 25 habitants par kilomètre carré. En comptant les loups, les chamois et les aigles.

Dans cette station spatiale, nous sommes sept. Deux astronomes, trois techniciens, une cuisinière et une infirmière-anesthésiste. Sept personnes confinées dans un espace de quelques centaines de mètres carrés, totalement

coupé du monde. Un cocktail détonant pouvant très vite conduire à l'explosion du groupe si un grain de sable venait à enrayer la machine. En général, pour éviter toute lassitude ou tout débordement, une rotation d'équipes est prévue chaque semaine pour remplacer une partie du personnel. Mais là, c'est différent. En raison du mauvais temps, les deux dernières ont été annulées. Aujourd'hui, nous sommes le 18 décembre, et cela fait maintenant autant de jours que je suis coincé ici. C'est dire à quel point, lorsque les flocons tombent en abondance, cet endroit devient l'enclos de notre solitude.

– 60 centimètres. Une moyenne tout ce qu'il y a de plus normale pour le trou du cul du monde ! ajoute soudain Shogun, l'un des trois techniciens du centre.

Il ne s'appelle pas ainsi, c'est seulement un surnom dont l'ont affublé les autres employés, parce qu'il possède un côté noble et déterminé, deux yeux sombres, qu'il porte une barbe noire fournie et des cheveux longs rassemblés par un catogan, comme le protégé du grand général pacificateur des armées de l'Est dans la série télé éponyme des années quatre-vingt. C'est vrai qu'il lui ressemble un peu, avec ses airs de samouraï. On a toujours l'impression, lorsqu'il vous écoute avec un regard désabusé, qu'il va finir par s'agenouiller devant vous, sortir un sabre de son fourreau et se faire *seppuku*.

Shogun n'est peut-être pas un vrai samouraï mais, à sa manière, c'est un guerrier solitaire qui a fait vœu de servir dans l'armée de l'hiver. Il ne supporte guère de vivre en dessous de 2 500 mètres d'altitude, raison pour laquelle il demeure le seul membre de l'équipe confiné ici à l'année, tel un gardien de phare. À l'aide de sa dameuse, il occupe ses journées à déneiger les voies d'accès situées autour des immenses antennes paraboliques qui scrutent la vie du ciel. Shogun ne semble aimer que les engins Kässbohrer, les skis Dynastar et la bière Duvel. Il est effrayant de constater que ce garçon, pourtant bien sous tous rapports, semble définitivement attaché à ces trois marques auxquelles il voue un culte digne des plus grandes heures du vaudou. Mais tant qu'il y aura accès, les autres membres de l'équipe échapperont au pire.

– Autant de poudreuse, ça envoie du lourd ! Dis donc, l’astronome, ça te dirait d’aller faire une petite virée dans la *peuf*^f ? J’ai jamais vu un velours pareil. Crois-moi sur parole, mec, on dirait de l’héroïne pure !

Cet homme est aussi déroutant que providentiel. Son langage châtié, ainsi que son besoin chronique de partager ses trois passions ont le don de m’agacer singulièrement, mais son stoïcisme face à l’adversité, son énergie et son courage continuent chaque jour de m’éblouir. Et même si cet aveu me coûte, je lui dois la vie. C’est Shogun qui m’a retrouvé il y a dix jours de cela, lorsque je me suis perdu dans le brouillard au bord d’un précipice. Sans lui et ses trois démons, je ne serais certainement plus là pour vous raconter cette histoire.

En ce petit matin neigeux, la voix mélodieuse et les mots emplis de délicatesse de Shogun essayent de m’extirper de ma torpeur – et de mon lit –, mais sans succès. Je résiste à l’appel des sirènes. Ce matin, je suis dans l’expectative. J’ai les yeux rivés sur le calendrier fixé au mur, sur lequel j’ai entouré au feutre rouge les dates de rotations d’équipe. 1, 8, 15, 22, 29. Dans quatre jours, si tout va bien, un guide viendra me chercher pour redescendre dans la vallée. En attendant, je dois patienter.

Il n’était pas encore 8 heures lorsque Shogun a fait irruption dans ma chambre, en ouvrant la porte à la volée. Il s’est affalé de tout son long sur le lit près du mien, tenant dans une main une bière et dans l’autre son catalogue préféré, celui d’un des plus fameux fabricants de ski.

– Bordel, Dreamsens ! T’es encore au plumard à l’heure qu’il est ? Il va faire un temps de curé, aujourd’hui. Quand est-ce que tu vas te décider à bouger et à prendre l’air ?

Ce que Shogun appelait un « temps de curé » était en fait un blizzard épais hachuré de flocons aussi gros que des boules de pétanque, mais il semblait s’en soucier comme d’une guigne. Tout en feuilletant son magazine d’un air détaché, il buvait une lampée de bière au goulot avec un horrible bruit de succion, avant de lâcher un rot sonore dont les effluves acides m’ont assailli les narines. Sympathique, au réveil...

– Tu le croiras jamais, ils viennent de ressortir la mythique gamme de skis *all mountain 4x4*. J’ai bien envie de m’acheter le *speedzone 82 proconnect*. Depuis

le temps que je l'attendais !

– Je m'en contrefiche, laisse-moi dormir. Je te rappelle que, tant que la neige tombe, les antennes paraboliques restent fermées, et que je me retrouve donc en congé forcé.

– Congé forcé mon cul ! Il y a mille choses à faire à la station quand on est entreprenant et débrouillard. Comme donner un coup de main à déneiger. Ça envoie du gros depuis cette nuit. C'est l'heure de farter la luge !

– Je n'ai pas ta maîtrise pour conduire une dameuse...

Shogun a paru amusé par un cuisant souvenir :

– C'est vrai, la seule fois que je t'ai laissé le volant, on a failli finir dans le décor...

Tout en feuilletant son magazine, il a ajouté d'un air quelque peu dégoûté :

– T'aimes pas conduire, tu te contrefous de glisser sur des spatules et tu supportes pas la bière. Des fois, je me dis qu'on n'a rien à foutre ensemble.

– Tu as parfaitement raison sur ce point. C'est pour ça qu'on n'est pas ensemble. On est juste collègues de travail, en colocation forcée. Maintenant, fous-moi la paix !

Avant de se décider enfin à quitter la chambre, Shogun m'a adressé un regard dédaigneux.

– Bon, fleur de nave, je vais aller me farcir ce bon paquet de neige tout seul comme un grand.

– C'est ça, amuse-toi bien.

Avant qu'il ne franchisse le seuil, frappé par un éclair de lucidité, j'ai redressé la tête et demandé :

– Au fait, que dit la météo ce matin ? Est-ce qu'il y a une chance d'amélioration ?

Le samouraï a eu un rire narquois.

– Non, mais tu rêves ou quoi ? À cette altitude, quand la neige tombe, ça peut durer une bonne partie de l'hiver. Sans compter qu'on prévoit d'ici la semaine prochaine la visite d'un vortex polaire tout droit venu du cercle Arctique.

La foudre m'a frappé aussi sec.

– Un vortex polaire ? T'en es sûr ?

Tout en terminant sa bière, le samouraï s'est massé la barbe avec délectation et a asséné comme une sentence le bulletin météorologique du jour :

– Je peux pas te dire quand avec précision, mais il est quasiment certain qu'autour de Noël la température devrait chuter à -40 °C ... Conjugué à des vents violents, ça va être une drôle de Sibérie ! J'espère que t'as commandé une bonne paire de moufles et un caleçon molletonné pour tes étrennes, parce que si tu dois rester ici jusqu'en janvier, tu vas te geler les *tartifles*², crois-moi !

– D'ici là, j'espère avoir quitté l'observatoire. Je te rappelle que je dois partir dans quatre jours.

Shogun m'a regardé d'un air désabusé :

– Je voudrais pas doucher tes espoirs, mais avec toute cette neige et l'arrivée de ce vortex, ça m'étonnerait que la rotation de la semaine prochaine soit maintenue.

Cette annonce m'a crucifié. Comme je restais interdit, le samouraï m'a planté un dernier coup de katana.

– Faut pas rêver, mec, ici on est à 3 000 mètres, en pleine montagne, pas à Koh Lanta ! Personne ne va venir te chercher pour t'évacuer dans un hôtel de luxe. Le totem maudit, c'est tous les jours !

Visiblement satisfait, il a disparu en claquant la porte derrière lui.

Pour Shogun, cela ne changeait rien, puisqu'il devait de toute façon rester ici. Mais pour moi, la perspective de passer les fêtes de fin d'année coïncé à l'observatoire dans la froidure et la neige m'a coupé les jambes. C'était le coup de grâce. Je suis resté de longues minutes allongé, à bayer aux corneilles, incapable de sortir de la chaleur de mes draps, alors que le thermomètre indiquait toujours et de manière apparemment inflexible une température extérieure de -11 °C . Presque estival à côté des -40 °C promis par la météo pour les jours à venir. Trente degrés de moins, c'est assez surprenant, et tout à fait déroutant. Une baisse aussi subite du mercure est certes possible, mais un vortex polaire à une telle altitude, est-ce un phénomène climatique supportable ? J'avais déjà connu -17 °C , mais

jamais davantage. Or je n'étais pas certain d'apprécier la vie dans un supercongélateur balayé par des vents violents. Bref, il était à propos de dire que ce bulletin météorologique shogunien m'avait littéralement glacé le sang.

D'après le samouraï, la neige fraîche et la température clémente de – 11 °C du jour constituaient le temps idéal pour une promenade au grand air, mais dois-je préciser que cet homme ne semblait pas avoir été conçu comme les autres ? En quelque sorte, d'une manière ahurissante et inexplicable, la nature l'avait doté d'un système de chauffage intégré, d'un don inné de pilote en conditions extrêmes et d'un estomac en titane. Il avait dû être eskimo dans une autre vie, ou bien venait-il d'une autre planète, voire d'une autre galaxie ? Pour ma part, je devais m'enrober de trois couches de vêtements avant de mettre le nez dehors, prier saint Christophe en me glissant derrière le volant d'un quelconque engin mécanique, et me faire un pansement gastrique après avoir bu ne serait-ce qu'une gorgée de bière.

Comme quoi, même près du ciel, il n'y a pas de justice en ce monde.

L'arrivée d'un vortex polaire n'allait pas refréner les ardeurs de Shogun, mais pour moi, c'était un tout autre défi. Plutôt que d'affronter des températures glaciales et des vents tempétueux, je préférais observer le ciel, lire un livre ou aimer une femme. Or depuis quelque temps le ciel au-dessus de ma tête semblait bien opaque, les livres que je m'évertuais à ouvrir me tombaient des mains et les femmes ne faisaient plus vraiment partie de mon quotidien. Une chevelure de femme, pourtant, avait bel et bien réussi à remplacer celle de Bérénice lors de l'année écoulée et, grâce à elle, les plus belles poussières d'étoiles que j'étais parvenu à observer ressemblaient à deux yeux sombres dont le feu éclatant me faisait irrémédiablement songer au chaos originel. Mais cette image avait totalement disparu de mon champ de vision, telle une comète s'enfuyant dans le vide sublunaire et les spirales du temps, ce qui m'avait rendu amer.

Ajoutez à cela la menace de demeurer coincé dans cet observatoire jusqu'à la fin de l'année, et le monde s'écroulait soudain comme un château

de cartes. Passer un réveillon par une température de $-40\text{ }^{\circ}\text{C}$ à près de 3 000 mètres d'altitude, très peu pour moi. Lorsque j'avais accepté cette mission, je pensais que prendre un peu de hauteur sur les mystères insondables de la vie ne pouvait que m'être profitable. Mais si j'avais su dans quel piège j'allais tomber, il est probable que je ne serais jamais venu ici.

-
1. En patois, la « poussière » et par extension, la neige poudreuse.
 2. Les « patates », en patois.

OceanofPDF.com

Avec la hausse spectaculaire des températures d'environ 40 °C dans la stratosphère au-dessus de la Sibérie, le vortex polaire s'est écarté du pôle Nord.

Chaque année, cette masse d'air froid qui tourne autour de l'Arctique entraîne des températures glaciales et d'importantes chutes de neige sous les latitudes moyennes.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

La station météorologique

Qu'est-ce qu'être en vie ? Où se trouve la frontière ? Entrer en hibernation comme les marmottes, est-ce une option envisageable ? Ou bien faut-il s'armer de courage pour accepter de rester coincé tout un hiver dans un observatoire perdu au sommet d'une montagne alpine ?

Mon cerveau embrumé ruminait ces interrogations, tandis qu'au-dehors une pâle lumière illuminait ce monde désespérément blanc d'un halo couleur ivoire. C'était le soleil tentant une timide apparition avant d'être de nouveau avalé par la bouche monstrueuse du brouillard. Si l'espoir de s'échapper d'ici à la fin de l'année venait de se réduire comme peau de chagrin, était-ce une raison pour capituler ? D'autant que si je ne réagissais pas très vite, l'hibernation risquait d'être longue. À cette altitude, le printemps était une saison surnuméraire et illusoire, un parfum impalpable et fugace né des fragiles épousailles du feu et de la glace, une fragrance trop vite dissipée par les premières chaleurs, un mirage auquel personne ne croyait en réalité. Dans ce nid d'aigle, la neige perdurait jusqu'au mois de juin, et l'on passait directement d'un infatigable hiver à un été fugitif, avant de retourner très vite, dès les premiers jours de septembre, aux froidures, au gel et à la promesse de la bise.

Comprenant que, si je demeurais ici jusqu'à une date aussi éloignée, il y avait de grandes chances que je devienne fou, dépressif, voire suicidaire, j'ai décidé de prendre le taureau par les cornes et de tout entreprendre pour sortir de là. J'ai trouvé la force de me lever, direction la douche. L'eau chaude ruisselant sur mon visage m'a sorti peu à peu de ma torpeur. Après en avoir respiré les effluves, je me suis frictionné le corps et les cheveux avec ma lotion préférée, celle au shampoing Pétrole Hahn. Ragaillardi, j'ai revêtu ma combinaison polaire, enfilé une paire de gants, un bonnet, et suis

sorti du bloc 3, espace dortoir, pour rejoindre le bloc 1, espace de vie. Le bloc 2, lui, étant réservé aux ateliers et à l'espace de travail. Après tout, si je n'étais pas en mesure d'observer le ciel, ou encore d'aider Shogun à déneiger les antennes paraboliques et les abords de l'observatoire, je pouvais toujours collecter les données météo afin de traquer une fenêtre qui nous permettrait à tous les sept de nous échapper de cet enfer blanc. Cette neige allait bien cesser un jour ou l'autre, on n'en avait jamais vu tomber plus de trois semaines d'affilée sous cette latitude. S'il restait une chance, même infime, de redescendre dans la vallée avant Noël, je ne voulais surtout pas la manquer.

L'unité centrale de l'observatoire n'était située qu'à une vingtaine de mètres du dortoir, mais la rejoindre tenait de l'expédition. J'ai dû enjamber une congère de près d'un mètre de hauteur qui s'était formée contre la porte, puis marcher dans la poudreuse tandis que des flocons de neige me cinglaient le visage. Dans ce paysage uniforme, c'est à peine si je parvenais à distinguer le champ d'antennes qui se trouvait à quelques dizaines de mètres sur ma droite. Seul le bâtiment principal demeurerait à peu près visible. Enfin, parvenu devant la porte du bloc 1, j'ai raclé la semelle de mes chaussures contre la grille métallique avant d'entrer dans la grande salle, puis ai refermé précautionneusement la porte derrière moi. La douce chaleur de ce lieu de vie, ainsi que l'odeur réconfortante de cuisine, m'a aussitôt remis du baume au cœur. Barbara était déjà postée derrière ses fourneaux, occupée à préparer le menu du déjeuner. Au tableau était écrit, en belles lettres blanches dessinées à la craie :

Salade de lentilles

Filet mignon au poivre vert

Gratin dauphinois

Flan à la vanille

Cette alléchante lecture, ainsi que le délicat fumet du filet mignon mijotant dans une braisière en fonte m'ont rasséréiné. Un laboratoire possède, il est vrai, des similitudes avec la vie de caserne. Le rôle que jouait

Barbara était de premier plan dans le quotidien de l'équipe. La cuisinière possédait indéniablement le talent de remonter le moral des troupes en concoctant des plats à la fois succulents et roboratifs. C'est sans doute grâce à elle et à ses petits plats que les membres de l'équipage de ce curieux navire croisant au milieu d'une mer de glace supportaient encore l'isolement auquel ils étaient confrontés.

Tout en disposant de fines lamelles de pommes de terre dans un plat à gratin qu'elle a ensuite arrosé de crème, Barbara m'a adressé un regard étonné.

– Bonjour, Alexandre. Belle journée, n'est-ce pas ?

– Bonjour Barbara. Oui, enfin si on apprécie la neige.

– Ce qui est le cas de Shogun. Il tient la forme olympique, ce matin ! Il a déjà bu deux Duvel, avalé six croissants, ainsi qu'une omelette de belle taille !

– J'ai vu ça... Je me contenterai d'un double espresso avant de tenter de me mesurer à lui.

– Je t'en prépare un triple. Je crois que tu en auras bien besoin pour affronter la matinée.

Barbara avait raison. Le café avait toujours été mon meilleur allié, la base de toute alimentation terrestre. À l'exemple du Soleil qui carbure à l'hydrogène, j'avais besoin d'une dizaine de tasses par jour pour tenir le coup. En général, je dégustais mon premier petit noir de la journée à 7 heures, le second à 8, le troisième à 9, et ainsi de suite jusqu'à 16 heures. Là, j'avais déjà deux heures de retard sur mon emploi du temps habituel. Je n'étais pas loin de la syncope. Raison pour laquelle j'ai écouté la voix de la sagesse.

Une fois mon triple espresso avalé, j'ai eu les idées un peu plus claires et me suis aperçu que je n'étais pas seul dans la salle. Tanguy, l'astronome en chef de la station, était assis à une table du fond, occupé à prendre son petit déjeuner. À cette heure-ci, il aurait normalement dû se trouver à la salle de contrôle, le regard rivé sur les données de ses feuilles de calcul mais, à cause de la neige, il se trouvait lui aussi au chômage technique.

Tanguy était notre Thomas Pesquet, le fameux spationaute français qui avait réalisé la prouesse de demeurer 196 jours enfermé dans l'habitacle de l'ISS, la Station spatiale internationale. Grand, mince, le visage taillé à la serpe, le regard bleu et franc, il se tenait droit comme un I dans sa combinaison siglée NASA, un vêtement qu'il revêtait en toutes circonstances, comme s'il s'apprêtait à rejoindre en urgence la base de lancement de Cap Canaveral, le centre spatial guyanais de Kourou ou le cosmodrome de Baïkonour, pour un séjour dans l'espace.

C'était un roc, sur le plan à la fois physique et psychologique. Je ne lui connaissais aucune phobie. Tanguy pouvait rester enfermé des heures dans un caisson hyperbare, se tenir en équilibre au bord d'un précipice, affronter le vide intersidéral, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Mieux encore, il était capable de supporter une matinée entière un Shogun éructant des gros mots par chapelets sans avoir le réflexe de porter à ses oreilles de salvatrices boules Quies. Un gars placide et inébranlable, imperméable à toute atteinte extérieure, le genre de type qui ne sourcillerait même pas si une météorite venait à tomber à ses pieds. Une machine plus qu'un être humain. La recrue adéquate pour ce genre de travail, toujours à son poste, toujours d'humeur égale. En revanche, il était incapable d'afficher la moindre émotion, ce qui ne faisait pas de lui le compagnon idéal pour meubler la monotonie des jours. Tanguy n'avait pas d'amis véritables, juste quelques collègues de travail avec qui il entretenait de cordiales relations professionnelles. Point à la ligne. D'ailleurs, à la manière militaire, il utilisait mon patronyme lorsqu'il s'adressait à moi, ce qui indubitablement créait de la distance entre nous. Les trois techniciens, en toute logique, avaient suivi son exemple. Seules les deux femmes de l'observatoire, plus délicates dans les rapports humains, m'appelaient par mon prénom.

Malgré le peu d'empathie dont il faisait preuve, je n'avais pas à me plaindre des rapports que j'entretenais avec lui – somme toute mon supérieur sur le site, et qui m'avait accueilli à bras ouverts dans son espace de travail. Responsable de l'observatoire, il était affecté ici depuis plusieurs années, tandis que je comptabilisais tout juste dix-huit jours d'activité en

milieu hostile. De quoi m'imposer le respect et me référer à lui pour toute nouvelle procédure. Je me suis donc dirigé jusqu'à sa table, résolu à le saluer.

– Bonjour, Tanguy. Bien dormi ?

L'intéressé a levé la tête, me dévisageant comme l'aurait fait un robot, avec froideur et précision.

– Bonjour Dreamsens. Très bien, et toi ?

J'ai hésité un instant avant d'admettre :

– Non, pas vraiment. Une sorte de sommeil blanc, comme si je dormais les yeux grands ouverts.

– C'est normal. Cela arrive souvent en altitude. Il faut un temps d'acclimatation.

– J'attaque pourtant ma troisième semaine.

– Cela ne veut rien dire. Nous ne sommes pas tous taillés dans le même bois. Certains ne s'y feront jamais.

Je n'ai pas relevé la pique, mais pour toute vengeance j'ai raflé sous son nez le dernier croissant dans la corbeille posée sur la table.

– À propos, es-tu au courant de ce vortex polaire qui devrait déferler sur l'Europe d'ici la semaine prochaine ?

– Oui, a répondu Tanguy. Il devrait arriver dans quelques jours. Et alors ?

– Crois-tu que cela pourrait compromettre la prochaine rotation d'équipes ?

Toujours aussi placide, mon supérieur a pris son temps avant d'émettre un jugement définitif :

– Impossible de répondre à cette question pour l'instant. On avisera le moment venu, soit le 22.

Et d'un claquement sec, il a reposé sa tasse de café sur la table. Tout en avalant mon croissant, je l'ai regardé, atterré.

– Tu ne crois pas qu'on devrait se réunir pour parler de tout ça et tenter de trouver une solution avant qu'il ne soit trop tard ?

– Trop tard ? Trop tard pour quoi ?

Tanguy a fait mine de ne pas comprendre les raisons qui justifiaient une telle inquiétude de ma part. Mais je me suis montré particulièrement insistant :

– J’ai déjà raté deux rotations, je ne tiens pas à manquer la troisième et passer les fêtes de fin d’année à l’observatoire, loin des miens. C’est pour cela que je propose cette cellule de crise.

Tanguy a réfléchi quelques secondes, le visage impassible et le regard froid, semblant mesurer le pour et le contre. J’avais peut-être touché une corde sensible, la seule. En bon soldat, il était attaché aux valeurs *travail, famille, patrie*.

– Très bien. On va organiser cette réunion et tenter d’entériner une décision à ce sujet, si cela peut te rassurer. Rendez-vous à 14 heures dans la grande salle du premier étage. Je te laisse prévenir les autres.

J’ai acquiescé d’un signe de tête et, sur ces paroles réconfortantes, me suis servi un second café, me contentant cette fois d’un double arabica puissance 9. Le cœur un peu plus léger, j’ai regardé par la baie vitrée la neige tomber. Il subsistait certainement un espoir. Et puis la situation aurait pu être pire.

Car j’avais bien failli disparaître à tout jamais, quelques jours auparavant, lorsque je m’étais perdu sur le plateau de l’observatoire.

Ce jour-là, il faisait beau, je me sentais plutôt en forme. J’avais eu le temps d’avaler quatre ou cinq cafés lors de ma session de travail du matin, puis de déjeuner rapidement au mess. Une énergie nouvelle m’avait poussé à mettre le nez dehors. Ce que je ne savais pas encore, c’est qu’il ne faut se fier à rien en ce lieu extrême, pas même à la présence du soleil ou de caféine dans ses veines. Tout pouvait virer au drame en quelques secondes. Il était midi trente lorsque j’étais sorti affronter le froid. Je disposais d’une demi-heure de pause avant de retourner à la salle de contrôle, aussi en avais-je profité pour aller inspecter la station météo qui se trouvait au-delà du champ de fleurs de métal.

Constance, lorsqu’elle supportait encore ma présence à son côté, me serinait : « Ce n’est pas astronome que tu aurais dû faire, mais météorologue. » En un sens, mon ex-femme avait raison. Il est indéniable que j’avais toujours été obsédé par la météorologie, par le temps qu’il faisait ou qu’il allait faire, ce qui influençait fortement mon humeur.

À mes yeux, un météorologue était une sorte de sorcier moderne, de druide, de prophète, de pythie délivrant ses augures à grand renfort de cartes, de thermomètres, d'anémomètres et de baromètres. L'annonce de trois jours de pluie consécutifs pouvait suffire à me plonger dans l'abattement le plus total. En revanche, l'arrivée de la neige avait toujours été liée chez moi à un phénomène d'excitation qui se mesurait davantage sur l'échelle de la joie que sur celle de la déprime. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, je détestais l'humidité mais j'étais amoureux de la neige. C'est seulement lorsqu'elle tombait sans discontinuer, me prenant au piège de son linceul blanc comme c'était le cas à présent, que je commençais à me lasser d'elle.

La neige était certes plus subtile que la pluie, aussi silencieuse que l'autre était bruyante. Elle était légère, aérienne et tourbillonnante, ce qui avait le don de me mettre le cœur en fête. Elle témoignait aussi des prouesses architecturales dont la nature était capable. Il n'y avait qu'à étudier les cristaux de neige, ces molécules d'eau froide saturée d'humidité, pour succomber aux joies de la cristallisation. Il existait une grande variété de géométries différentes dans la structure de la neige. Les dessins en étoiles différaient d'un flocon à l'autre, ce qui donnait des milliards de possibilités défiant les lois du hasard et de la physique. Chacun de ces agrégats de glace était un bijou unique qu'un orfèvre invisible sculptait quelque part là-haut, dans le creuset du ciel. J'avais appris il y avait peu, en consultant un livre sur le sujet, que les Inuits possédaient une cinquantaine de mots dans leur langue pour désigner les nuances de la neige.

Une telle richesse de vocabulaire ne pouvait être que le fruit d'une connaissance approfondie d'un domaine dans lequel, il est vrai, ce peuple évoluait en permanence. Comme quoi, en termes de météorologie, il était difficile de rivaliser avec la neige.

Bref, j'étais tout à la fois fasciné par cette magie tombée du ciel et par les progrès d'une science dont l'exactitude était pourtant fondée sur l'interprétation de phénomènes inconstants – comme la course des nuages, la chute des températures, l'arrivée des anticyclones ou la force du vent. Je

ne savais cependant pas qu'un jour cette double passion ne serait pas loin de me conduire à ma perte.

Le poste météo était sommaire. Il se résumait à une plate-forme de trois mètres carrés abritant un ensemble de capteurs solaires mesurant la vitesse du vent, la pluviométrie, la température et le rayonnement solaire, ainsi qu'un caisson métallique pour protéger la batterie. Tous les membres de l'équipe se relayaient pour relever les données, et ce jour-là, une semaine après mon arrivée, c'était mon tour.

Quand le brouillard s'était levé ce fameux 8 décembre, cernant le poste météo de son épais manteau, je n'y voyais déjà plus à un mètre. Je compris très vite qu'il allait être difficile de retrouver mon chemin. Bloqué à la station météo, je décidai alors de prévenir l'observatoire de ma situation. Mais rien ne se passa comme prévu. En voulant allumer mon talkie-walkie, je m'aperçus que la batterie était trop faible pour émettre un quelconque signal. Par imprudence, j'avais oublié de la recharger avant de partir. Pris au piège, sans moyen de communication avec le reste de l'équipe, égaré dans le grand blanc, j'observai un moment de panique.

Je tentai pourtant de réfléchir. J'avais le choix entre attendre sur place que le brouillard se lève, ce qui pouvait prendre cinq minutes comme la journée entière, ou me diriger à l'aveugle en direction de l'observatoire. La seconde solution me parut la bonne. Sur le moment, je me crus tout à fait capable de retrouver seul le chemin menant au bercail. Les bâtiments étant situés à moins de 400 mètres de la station météo, cela ne devait pas être bien difficile. Mais très vite, je me perdis corps et biens, incapable de rejoindre mes collègues, et lorsque je mesurai la gravité de ma décision, il était déjà trop tard, d'autant que je ne savais plus non plus où se trouvait la station. À une telle altitude et dans des conditions aussi épouvantables, cette erreur de jugement pouvait être fatale. Je tentai toutefois de revenir sur mes traces, mais elles avaient déjà été effacées, balayées par le vent et la neige. Sans repères, totalement déboussolé, transi de froid, incapable de situer les points cardinaux, j'errai au hasard de longues minutes dans le brouillard, sans me douter que je longuais le bord d'un précipice. Il s'en fallut d'un cheveu que je ne disparaisse, après une chute vertigineuse de mille pieds dans l'une des

plus cruelles chausse-trappes de la montagne.

Pour peu que j'aie été pris au piège des neiges éternelles, personne n'aurait jamais su ce qu'il était advenu de moi.

Je ne dus la vie sauve qu'à l'apparition d'un ratrack qui, au moment le plus pathétique de mon existence, m'empêcha de faire le grand saut. Alerté par le bruit d'un moteur, je me retournai et j'aperçus deux phares dans le brouillard. La dameuse se porta à ma hauteur, et je pus distinguer une silhouette au volant de l'engin. C'était Shogun, mon sauveur, mon ange gardien, mon saint-bernard alpin. Constatant que je n'étais pas rentré à 13 heures, le samouraï en avait conclu que je m'étais égaré sur le plateau et, connaissant les dangers que représentait le précipice, était parti à ma recherche. Grâce à son instinct affûté de montagnard, il avait fini par retrouver ma trace.

Shogun stoppa l'engin, ouvrit la porte et lança de sa voix de stentor :

– Eh bien dis donc, mon caïon³, il était moins une ! Tu voulais faire le grand saut sans parachute ?

– Shogun ! Tu peux pas savoir comme je suis content de te voir ! J'étais totalement perdu...

– Ouais, je vois ça. Surtout, ne fais pas un pas de plus !

C'est alors qu'un pan de brouillard se leva et que je découvris le vide à un mètre à peine devant moi. J'en fus tétanisé.

– Toi, quand tu te perds, ça fait pas rire les patates à la cave !

Puis, comme je restai figé, la gorge et l'estomac noués par le tragique destin auquel j'avais échappé, Shogun ajouta, toujours aussi roublard :

– Bon, tu viens ou bien ? Parce que si tu tiens tant que ça à *débarouler*⁴ tout schuss jusqu'en bas, t'as encore le temps, hein !

Je souris, m'écartai prudemment du bord du précipice et sautai à bord de la dameuse. Je l'aurais bien serré dans mes bras, même embrassé sur les deux joues si la décence ne me l'avait interdit.

– Je te laisse pas le volant, ce serait pas prudent à cet endroit. Hein, t'es d'accord, tête de linotte ?

Pour fêter nos retrouvailles, Shogun s'empara d'une bière qu'il dissimulait parmi une vingtaine d'autres dans un carton situé sous son siège, la

décapsula avec son briquet, et en but une lampée au goulot avant de me proposer :

– T'en veux un gorgeon, mon Dreamsenounet ?

Pour une fois, je ne fis pas la fine bouche, pas plus que je ne pris ombrage des autres appellations dont m'affublait le samouraï. Après une telle aventure, j'avais besoin d'un remontant. À défaut de genépi, d'hysope ou de vulnérable, trois digestifs pouvant faire office de cordial dans les Alpes en cas de coup dur, j'acceptai la gorgée de bière avec plaisir. Pendant que je buvais au goulot sa boisson fétiche, Shogun me regarda avec ravissement.

Se fendant d'un large sourire, le samouraï conclut ce sauvetage héroïque dont tout le mérite lui revenait par ces mots magnifiques qui, depuis, sont restés gravés dans le marbre de ma mémoire :

– Au fait, tête d'ampoule, je t'ai jamais dit que t'étais le pire montagnard de tout l'Univers ?

3. « Cochon », en patois.

4. « Dégringoler », en patois.

OceanofPDF.com

Pour être plus précis, les températures sont plus élevées que la normale dans la stratosphère au-dessus de la Sibérie. Au cours de la première semaine de décembre, elles sont passées de $-69\text{ }^{\circ}\text{C}$ à $-13\text{ }^{\circ}\text{C}$.

Bien que ces réchauffements stratosphériques soudains se produisent dans une certaine mesure chaque année, cet épisode est d'une ampleur rarement constatée.

OceanofPDF.com

Pris au piège des tempêtes

Aux côtés de Shogun, responsable – et ceinture noire – de la maintenance des engins mécaniques et du déneigement, deux autres techniciens travaillent à la construction de la nouvelle antenne qui prend forme dans le bloc 2, l'immense atelier accolé au bâtiment principal. Un chantier nécessitant un savoir-faire et une précision de calcul exceptionnels lorsqu'on sait que tout est réglé au micron près. Excepté le matériel électronique, les capteurs photosensibles et les câbles, toute la structure est construite sur place, d'après les plans fournis par les ingénieurs du bureau d'études. Une véritable prouesse pour un endroit aussi retiré. Pourtant, à force de temps et de patience, les techniciens parviennent doucement au but.

Une fois l'ouvrage achevé, lorsqu'on y aura ajouté les pièces manquantes, il sera acheminé sur des rails jusqu'à sa destination finale et prendra sa place dans le vaste champ de fleurs de métal englobant la station. Hermann et Joël sont ces deux jardiniers d'altitude. En dépit de leurs qualités professionnelles, ce sont deux têtes à claques notoires. Le premier est une armoire à glace d'un étonnant mutisme qui a le don de vous mettre les nerfs en pelote à force de mâcher du chewing-gum tout en vous regardant d'un œil torve ; le second, un petit teigneux qui s'égosille à longueur de journée sur du Johnny Hallyday. Question assemblage et réalisation technique des pièces, il n'y a rien à leur reprocher, ce sont des as dans leur domaine, et le cahier des charges est respecté. En revanche, le reste laisse franchement à désirer. La preuve qu'on peut être à la pointe de la technique et en même temps de parfaits casse-pieds.

De façon singulière mais cependant compréhensible, ces énergumènes constituent les deux parties d'une même cellule humaine. Deux frères siamois totalement inséparables – ne jamais les séparer, d'ailleurs, si vous

désirez en obtenir satisfaction – dont vous devrez subir les outrages puissance deux de l’aube au crépuscule. Par bonheur, je les côtoie rarement lors de mes journées de travail. Je ne peux hélas les éviter lorsque je traverse l’atelier, passage obligatoire pour rejoindre la salle de contrôle.

Ce matin, au sortir du mess, je ne les ai croisés que de manière fugace, mais ces instants m’ont semblé une éternité puisque j’ai eu droit, dans ce court laps de temps, à un échantillon de leur talent. Les rots sonores de Shogun, son langage châtié sont de la roupie de sansonnet comparés aux imitations johnnyhallidesques de Joël et aux mastications hollywoodiennes de Hermann. Lorsque je me suis retrouvé devant les deux acolytes juchés sur l’échafaudage ceinturant l’antenne, le visage dissimulé derrière une visière de protection, occupés à souder des pièces de métal, j’ai blêmi. Une flamme bleue s’échappait en continu de l’extrémité de leurs chalumeaux, colportant dans l’air une désagréable odeur de brûlé. Entre deux soudures, la voix magistrale de Joël, évoquant tour à tour l’idée « d’allumer le feu » et de « retenir la nuit » résonnait dans tout l’atelier, provoquant une onde sonore qui a brouillé un instant les écrans radars de l’observatoire. Passablement énervé, j’ai attendu qu’un bref moment de silence s’installe pour m’adresser à eux.

– Les gars, vous m’entendez ?

Ils se sont retournés vers moi, ont relevé leurs visières, révélant deux visages hirsutes, puis ont daigné éteindre leurs chalumeaux dont le souffle puissant les empêchait de m’entendre correctement.

– Qu’est-ce qu’il y a ? m’a demandé Joël, délaissant un temps ses vocalises.

– Je sais bien que ce n’est pas trop dans vos habitudes, mais je vous annonce qu’il y a une réunion à 14 heures dans la grande salle du premier étage.

Hermann et Joël se sont regardés comme si je venais de leur demander de se rendre sur Proxima du Centaure en vol direct sans escale. Hermann a arrêté un temps sa mastication, puis, comme d’ordinaire, Joël a pris la parole.

– Une réunion ? Qu’est-ce qu’on a à voir avec ça ? Tu sais, c’est pas trop notre came. Nous, ce qu’on aime, c’est rester peignards à l’atelier...

Hermann, avec un ravissement confinant à l'extase, a repris de plus belle la mastication de sa pâte à mâcher. Un sourire si niais s'est alors affiché sur son visage qu'il m'a fait douter un instant de la pertinence de ma requête, mais je n'avais plus le choix.

– Désolé de vous brusquer mais, pour une fois, toute l'équipe est conviée à y assister. Nous devons discuter des moyens de quitter l'observatoire avant qu'il ne soit trop tard.

– Trop tard ? C'est-à-dire ?

– On annonce l'arrivée d'un vortex polaire d'ici quelques jours.

Encouragé par le regard bovin de Hermann et son air d'imbécile heureux, Joël a ponctué ma phrase par un retentissant « Vorteeex polaiiiiiiiiiire ! », chanté à tue-tête sur le ton d'une publicité pour le célèbre lunettier dont Johnny avait vanté les mérites à la télévision. Mes tympanes, plus délicats que les siens, se sont vrillés à l'audition de cette envolée lyrique, et mon cerveau a tangué dans ma boîte crânienne. Devant mon regard consterné, Joël est devenu plus raisonnable.

– OK, Dreamsens. T'en fais pas, on viendra à ta foutue réunion, même si je suis prêt à parier ma prime de Noël qu'elle servira à rien.

– Soyez à l'heure pour une fois, ai-je rétorqué avant de faire volte-face et de m'éloigner.

Décidément, si je ne trouvais pas une porte de sortie d'ici là, je me préparais de joyeuses fêtes de fin d'année. L'ambiance promettait de n'être pas piquée des hannetons.

Heureusement, pour contrebalancer la présence de ces hurluberlus, il y avait à l'observatoire une femme qui, elle, ne semblait pas échappée d'un hôpital psychiatrique. Une femme qui, à elle seule, résumait la pyramide complexe de la formation de l'Univers. Il faut beaucoup de coïncidences pour parvenir à la perfection d'un corps, pour que chaque organe soit à sa place, et qu'il en résulte un être empreint d'une aura de divinité. Ce que, en astronomie, on nomme la « somme fortuite du hasard et de la nécessité ». Il existe des femmes ainsi faites, composées d'une somme d'atomes se combinant entre eux d'une manière si parfaite qu'à la fin elles forment un rayonnement appelé à jouer un rôle crucial dans l'élaboration de la

complexité amoureuse. Olympe Vega, l'infirmière de l'observatoire, était indéniablement issue de cette caste supérieure.

En quelque sorte, elle était la résultante de cette alchimie de la création. Chaque molécule la composant semblait issue d'un gène cosmique d'une perfection absolue, créé dans le seul but d'atteindre la plus haute marche de l'évolution. Petite, brune, des yeux noisette d'un éclat fiévreux dans un visage d'un ovale parfait, elle paraissait à la fois fragile et forte, hésitante et volontaire, frêle et robuste. Sa seule présence à mon côté me réchauffait le cœur. Elle parvenait à me faire oublier que l'homme est un animal cruel, envieux de son prochain et résolu à détruire la planète dans un avenir pas si lointain. Même si son contact m'intimidait un peu et qu'elle gardait pour moi une part de mystère, cette créature si douce, délicate et souriante me faisait songer à une madone sortie tout droit du tableau d'un peintre italien de la Renaissance.

La plupart du temps, Olympe s'ennuyait ferme dans son infirmerie car, fort heureusement pour l'équipe, il y avait peu de blessures, de fractures ou de traumatismes à déplorer. À peine avait-elle l'occasion de cautériser une plaie, soigner une gelure, ou appliquer un baume à l'arnica sur une contracture. En revanche, bien souvent, elle devait se résoudre à soigner les brûlures que se provoquaient mutuellement Joël et Hermann depuis qu'ils avaient décidé de jouer du chalumeau comme d'autres de la flûte traversière. Elle appliquait alors sur leur peau noircie de grands cataplasmes qui me faisaient penser, je ne sais trop pourquoi, à ces remèdes que me dispensait parfois ma grand-mère lorsque je revenais écorché à la maison. À la différence qu'Olympe y ajoutait sourire et douceur, énormément de douceur même – et non des remontrances comme ma grand-mère en avait pris l'habitude –, ce qui avait un effet décuplé sur la promesse d'un rétablissement rapide.

C'est Olympe qui m'avait gardé en observation dans son cabinet vingt-quatre heures durant, le jour où Shogun m'avait retrouvé transi de froid et souffrant d'hypothermie au bord du précipice. Ce qui aurait dû être un calvaire s'était soudain changé en enchantement. Avec une telle infirmière, on aurait souhaité tomber malade, voire simuler afin de pouvoir garder le lit

le plus longtemps possible et guérir dans la chaleur de sa présence. Mon plus grand trouble, lors de mon séjour à l'infirmerie, avait été de respirer son parfum tandis qu'elle se penchait au-dessus de moi pour me prodiguer les premiers soins. Un parfum si entêtant, ponctué de notes de violette, de rose et de jasmin, qu'il me suffisait de fermer les yeux pour en retrouver les fragrances et m'en enivrer jusqu'au vertige.

*

* *

La réunion a eu lieu juste après le déjeuner. Les sept membres de l'équipe se sont rassemblés dans la grande salle au premier étage du bloc 1, autour d'une grande table ovale. Tandis que Tanguy et moi nous trouvions au centre, face à Shogun, Joël et Hermann, Barbara et Olympe, un peu plus en retrait, avaient choisi les chaises situées aux deux extrémités. Lorsque j'ai croisé le regard de l'infirmière, j'ai senti mon cœur battre la chamade et une bouffée de chaleur m'envahir. Décidément, cette femme me faisait de l'effet.

Tanguy, loin de se douter du trouble dont j'étais l'objet, en qualité de chef astronome et responsable de la station, a ouvert le bal :

– Bien, je vous remercie tous d'être venus. Si nous vous avons réunis à la demande de Dreamsens, c'est parce qu'il est temps de faire un point sur notre situation. Une situation qui n'est pas désespérée, mais demeure néanmoins critique. Les conditions météo, comme vous le savez déjà, ont empêché nos deux dernières rotations d'équipes, et tout indique que la prochaine sera également ajournée puisque, outre la neige abondante déjà présente, les prévisionnistes annoncent l'arrivée d'un vortex polaire d'une ampleur inédite. Dans ces conditions, aucun guide ne viendra nous chercher à l'observatoire. Bref, il y a de fortes chances que nous soyons obligés de demeurer ici jusqu'à Noël, voire davantage si aucune décision d'urgence n'est prise rapidement.

– Ça, on le savait déjà, tête en bois ! a fait aussitôt remarquer Shogun avec cette subtile touche de poésie et de délicatesse dont lui seul avait le secret. C'est sûr que s'il continue à faire mauvais temps, le guide ne sera pas là le 22 décembre, ni le 32 ni le 42 !

Joël et Hermann ont abondé dans son sens en émettant des gloussements qui ont paru flatter l'intéressé. Tout en se balançant sur sa chaise, Shogun a commencé à rouler des mécaniques. C'est alors que je suis intervenu :

– Sans aucun doute. Mais ce qu'en revanche vous semblez ignorer, c'est qu'il existe plusieurs solutions d'évacuation en cas d'urgence.

– Lesquelles ? ont demandé de concert Barbara et Olympe, tout à coup intéressées par la tournure de la discussion car, tout comme moi, l'idée de passer Noël loin de leur famille leur paraissait une perspective bien cruelle.

J'ai puisé un peu d'énergie dans le regard d'Olympe, puis ai attendu quelques instants, juste le temps d'un léger suspense avant de dévoiler mon plan :

– L'hélicoptère, le téléphérique et la voie normale, cette fois sans guide, par le col de la Fenêtre.

Immédiatement, Tanguy a réagi, opposant un premier veto :

– L'hélicoptère est tributaire de la météo. Tant que dure le mauvais temps, il est exposé au même danger et incapable de venir nous chercher jusqu'ici, donc inutile d'envisager cette piste. Le pilote ne s'engagera pas dans des conditions pareilles.

– OK, je te l'accorde, ai-je admis en rayant une première ligne sur le bloc-notes posé devant moi. Et la deuxième option, le téléphérique ?

Cette fois, tous les regards se sont tournés instinctivement vers celui qui en avait la responsabilité. Le seul accrédité à manier la cabine du téléphérique dans le but d'approvisionner l'observatoire en vivres et matériel était Shogun. Deux fois par jour, tôt le matin et en fin d'après-midi, il évacuait les déchets que digérait le ventre de l'observatoire, réceptionnait les marchandises que lui envoyait son homologue installé à la gare d'arrivée, tout en inspectant le bon fonctionnement de la structure. Cette option était-elle envisageable ?

– Impossible, a tranché Shogun. Vous savez bien, mes cousins, que depuis l'accident, il est sous le coup d'un arrêté préfectoral. Il ne peut être employé que pour le transport du matériel, et non pour des êtres humains. À moins d'une urgence vitale, je ne ferai descendre personne par le téléphérique, tenez-vous-le pour dit.

Devant l'inflexibilité du samouraï, il ne demeurait qu'un maigre espoir que ma requête aboutisse. En tant que responsable de l'observatoire, Tanguy était le seul à pouvoir faire usage du téléphérique afin de procéder à une évacuation d'urgence. Mais sa prise de position a été sage et sans surprise :

– Shogun a raison. Pour l'instant, l'urgence n'est pas vitale. Et la cabine s'est déjà décrochée une première fois. Le cauchemar peut donc recommencer...

Il était 7 h 15 le 1^{er} juillet 1999, un merveilleux jour de beau temps, lorsque les freins de la cabine du téléphérique du pic de Bure, pour une raison inexpliquée, avaient lâché. La cabine avait glissé en arrière à une vitesse folle, avant de s'écraser 80 mètres en contrebas à la gare de départ. Un spectacle de fin du monde. Guernica dans les Alpes. Les vingt et un occupants de la cabine avaient été tués sur le coup. Parmi eux, il y avait cinq membres de l'IRAM (Institut Radio Astronomie Millimétrique).

La vision de la cabine du téléphérique s'écrasant en contrebas a bien entendu freiné nos ardeurs. L'accident de téléphérique, vingt et un ans auparavant, avait laissé des traces indélébiles. L'observatoire et toute la vallée avaient bien évidemment été durement impactés par la catastrophe. On ne se remet pas d'une telle tragédie. Elle resterait à jamais gravée dans les mémoires de celles et ceux qui avaient assisté au drame.

Une fois ce mauvais souvenir dissipé, Shogun a repris la parole :

– Je veux, mon neveu ! D'autant que j'ai décelé une anomalie lors de ma dernière révision. J'ai commandé la pièce de rechange, malheureusement je l'ai pas encore reçue. Même si tout se passe comme sur des roulettes, la descente aura des airs de montagnes russes, sans certitude de pouvoir accéder au système de freinage... Sans compter qu'avec cette neige et les bourrasques de vent, les risques de décrochage sont grands...

– Dans ces conditions, le message est clair. À moins d'une urgence vitale, emprunter le téléphérique est inenvisageable, a conclu Tanguy.

– Donc, ai-je aussitôt rebondi en m'adressant au samouraï, il n'y a pas d'autre solution que la voie normale ?

– Avec cette tempête, faut pas rêver. On n’est pas au club Med, ici ! On ne sort pas comme on veut du camp de nudistes, personne viendra nous chercher en ski nautique !

L’éclat de rire des frères siamois l’a conforté dans l’idée qu’il me tenait la dragée haute.

– Bien sûr, mais qui nous empêche d’essayer seuls ?

Joël et Hermann m’ont regardé comme si je tombais de la Lune, Shogun, lui, a émis un sifflement strident. Seules Barbara et Olympe sont restées placides et silencieuses.

– Tu proposes de tenter la descente par le col de la Fenêtre sans guide ? m’a demandé Tanguy.

– Pourquoi pas ? Il suffit de se munir d’une corde et d’une paire de crampons. Ce serait bien le diable si on ne parvenait pas à rejoindre la station.

– Tu sembles oublier le passage dangereux au-dessus du vide. Avec ce sol verglacé, ce sera une vraie patinoire. Même avec des crampons, le danger de décrocher, puis de tomber demeure réel.

– Je te l’accorde, il y a un risque. Mais en montagne, comme tu le sais aussi bien que moi, le risque zéro n’existe pas. Nous devons bien entendu nous encorder et demeurer prudents. Mais si on est plusieurs, on devrait pouvoir parvenir à passer cet écueil, tu ne crois pas ?

Pour toute réponse, Tanguy m’a adressé un regard dubitatif. Me tournant vers le reste de l’assemblée, j’ai lancé, telle une dernière bouteille à la mer :

– Qui veut tenter la descente avec moi ?

Tous se sont regardés en chiens de faïence, se montrant soudain très hésitants. Barbara et Olympe sont restées muettes en attendant de se ranger à l’avis général, tandis que Hermann et Joël, neutres comme deux gardes suisses du Vatican, sont demeurés la tête basse pour ne pas avoir à se prononcer. Finalement, c’est Shogun qui a tranché au nom du groupe :

– Libre à toi d’aller faire le *babblet*⁵, et de jouer ta vie en pleine tempête dans un goulet verglacé au bord d’un précipice. Pour ma part, je suis persuadé que personne n’a envie d’emprunter un toboggan pour l’au-delà. S’il n’y avait qu’un peu de neige, je dis pas, mais là, avec les congères et le vortex

qui arrive, c'est du pur suicide ! Bref, je ne crois pas que tu arriveras à convaincre qui que ce soit de t'accompagner dans cette aventure.

J'étais bien entendu déçu, mais Shogun avait raison. Personne ne me suivrait dans cette voie hasardeuse. Je pouvais toujours tenter une échappée solitaire, mais avec ces conditions déplorables, le risque de dévisser était grand. Je me rangeais donc à l'avis général, renonçant pour l'heure à quitter l'observatoire. Je devais prendre mon mal en patience dans l'attente d'une éventuelle accalmie. Dès lors, il suffirait que je réussisse à convaincre une seule personne pour que cette option redevienne envisageable. L'avenir, qui sait, n'était peut-être pas aussi sombre que le préoyaient les données météo ? Une question pourtant me tourmentait : y aurait-il un jour de beau temps avant l'arrivée de ce vortex polaire qui anéantirait définitivement nos chances d'évacuer la station par voie terrestre ?

Je me suis alors tourné vers Olympe. Son regard empli de désolation semblait me dire que dans d'autres circonstances elle aurait bien tenté l'aventure avec moi, mais qu'il était plus sage de renoncer. Je lui ai rendu son sourire, puis j'ai hoché la tête en signe d'assentiment.

– Bon d'accord, puisqu'il n'y a pas de solution pour l'instant...

Après tout, un matin, le beau temps reviendrait et tout serait envisageable, le passage du col de la Fenêtre, la descente vers la vallée... Le cauchemar cesserait.

Comprenant que j'avais perdu la partie, Tanguy en a profité pour conclure :

– Puisque nous sommes tous d'accord, nous restons donc ici, retranchés dans l'observatoire, dans l'attente d'un nouveau point météo.

À l'issue de la réunion, j'ai soudain compris que j'étais coincé ici comme un poisson dans une nasse. Une terrible angoisse s'est abattue sur moi, mettant mon ventre au supplice.

Je suis sorti prendre l'air et suis retourné bien vite m'abriter à l'intérieur car, en quelques minutes à peine, j'étais recouvert de flocons comme un bonhomme de neige. Les membres de l'équipe avaient raison, l'évacuation, dans ces conditions, se révélait carrément impossible.

J'ai passé le reste de la journée à errer dans les couloirs de l'observatoire, à tourner comme un lion en cage. Par acquit de conscience, je me suis rendu à la salle de contrôle, mais lorsque j'ai croisé le regard froid de Tanguy j'ai préféré m'éclipser, pour me réfugier dans la salle de réunion désormais déserte et annoncer par mails à mon entourage que mon séjour serait prolongé jusqu'à une date indéterminée. Puis, au mess, à force de café et de chocolat – et du réconfort de Barbara –, je me suis peu à peu fait à l'idée de cette réclusion forcée.

– Difficile d'admettre qu'on est tous coincés là pour un bon bout de temps, n'est-ce pas Alexandre ? m'a confié la cuisinière qui avait bien perçu mon mal-être.

Tout en astiquant ses casseroles en cuivre à l'aide d'un chiffon doux, elle m'a gratifié d'un sourire bienveillant, et a ajouté :

– Mais s'il n'y a rien d'autre à faire, on doit bien se résigner. On finira par retourner un jour dans la vallée, ne t'inquiète pas. Tu la reverras bientôt, ta famille !

J'ai tiqué un instant, avant d'acquiescer d'un signe de tête. Puis, tout en mordant dans une barre de chocolat noir aux éclats de noisettes censée me redonner un peu de tonus, j'ai songé que plus grand monde ne m'attendait en bas. Mais comment expliquer à Barbara que ni mon ex-femme, ni mes enfants, ni même ma nouvelle compagne ne m'attendaient pour Noël ? Je n'en avais pas le courage.

– Oui, c'est certain... Mais quand même, avoue qu'on joue de malchance. Quant à moi, pour une première venue à l'observatoire, je risque de faire des heures supplémentaires.

– C'est autant de gagné sur tes prochains congés. Et puis, ce qui est bien, c'est que question victuailles, on a du stock. La chambre froide est pleine. Je ne devrais donc pas être contrainte de vous soumettre à un rationnement drastique comme en temps de guerre.

– C'est déjà une bonne nouvelle, ai-je approuvé d'un ton désabusé, tout en dégustant à petites gorgées mon septième café de la journée.

Au-dehors, la neige tourbillonnait dans les spirales du vent, peignant le monde en blanc, indifférente à mon désarroi. On était à une semaine de

Noël et j'avais tout autant envie de fêter la naissance du petit Jésus que de sauter dans le vide.

Le soir, j'ai été pris d'un mal étrange. J'ai ressenti une forte migraine, que j'ai tenté d'atténuer à l'aide d'un cachet d'aspirine.

En altitude, à cause du manque d'oxygène, tout est disproportionné : le souffle, l'intervalle entre chaque respiration, l'intensité de la lumière, les maux comme les joies, les émotions comme les souvenirs. C'est ce qu'on nomme le vertige des cimes. Le mal des montagnes est un syndrome de souffrance lié à une montée trop rapide en altitude, un manque d'acclimatation ou à une sensibilité personnelle plus ou moins accrue. Les cas les plus graves peuvent provoquer un œdème cérébral et engager sérieusement le pronostic vital. Heureusement, ces cas extrêmes sont généralement réservés à de plus grandes hauteurs, à partir de 7 000 mètres d'altitude, zone que les alpinistes désignent comme celle de la mort. Mais il n'est pas rare que, dès 2 000 mètres, des premiers symptômes plus légers se fassent sentir, surtout sur des organismes affaiblis. Fatigue trop importante, difficulté à respirer, vertiges, troubles de l'équilibre, voire nausées ou vomissements. À force, certains s'y habituent, d'autres non. Pour ma part, je sais que je ne m'y ferai jamais.

5. « Faire l'idiot », en patois.

OceanofPDF.com

La masse d'air extrêmement chaud a déséquilibré le vortex polaire glacial, l'écartant de son axe pôle Nord avec une telle force qu'il s'est coupé en deux et semble désormais doté de deux jambes : l'une se trouve sur l'Amérique du Nord, l'autre sur l'Europe.

Cette perturbation pourrait avoir pour conséquence des températures glaciales s'abattant sur le nord-est et le middle west des États-Unis, ainsi que sur les régions de moyenne latitude en Europe. La vague de froid est attendue pour la semaine prochaine ou celle d'après. Elle devrait durer, par intermittence, jusqu'en février.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Télescopage intergalactique

Fort heureusement, ces nuages noirs planant au-dessus de ma tête n'étaient pas toujours des cumulonimbus. Il n'était pas rare, entre deux épisodes sombres, que je me souvienne des instants de bonheur qui, tels de fugaces météores, avaient traversé ma vie.

Toute matière attire la matière, c'est la loi de la gravitation universelle qu'on doit à Newton et à une pomme tombant d'un arbre. Il s'agit de la même force qui fait se rencontrer les hommes et les femmes, et porter l'attention sur certains rapprochements amoureux. Une force à laquelle il est inutile de résister, puisque nul ne peut se soustraire à son attraction. Il en est ainsi de certaines puissances qui dépassent l'entendement de l'humanité.

Pour moi, bien avant que je ne tombe sous le charme platonique d'Olympe, deux femmes avaient compté. Constance et Ambre. Deux prénoms d'une beauté et d'un érotisme troublant. Les muses de mon panthéon érotique et sentimental.

Constance, qui avait eu la faiblesse de m'épouser il y a vingt-cinq ans de cela, et sur laquelle le temps ne semblait avoir aucune prise, avait exactement le même âge que moi. Elle travaillait dans un cabinet d'assurances, était très conventionnelle, très casanière aussi. Brune plantureuse dotée de magnifiques yeux verts, elle était calme et réservée. Tout le contraire d'Ambre, une rousse aux yeux noisette qui avait été ma maîtresse ces deux dernières années. Une femme pétillante, vive et enjouée, n'hésitant pas à me recevoir chez elle lorsque nos agendas concordaient, et avec qui je serais encore s'il n'y avait eu le cataclysme.

Entre Constance et Ambre, le choix était cornélien. Mais je dois avouer que, en dépit du bon sens, je n'avais jamais vraiment choisi. Comme aspiré par la force gravitationnelle d'une planète, je m'étais laissé entraîner dans le

champ de cette double relation, sans prendre la mesure des éventuelles et dramatiques conséquences qu'indubitablement elle finirait par engendrer.

Aujourd'hui, je ne savais toujours pas comment j'avais pu en arriver là, à cette situation certes cocasse et divertissante à plus d'un titre, mais extrêmement épuisante pour un homme qui venait tout juste de fêter son cinquantième anniversaire. Ou alors je le savais trop bien. À force de me voiler la face, de piloter un astronef en direction des étoiles sans me préoccuper du trajet qu'il me restait encore à parcourir avant d'atteindre le septième ciel, j'étais entré tout à coup dans une atmosphère saturée de poussières interstellaires. Je naviguais à vue sur une autoroute spatiale encombrée comme aux heures de pointe par des bolides roulant dans tous les sens à une vitesse supersonique, et le cataclysme s'était produit.

Depuis quelque temps, je m'essouffais de plus en plus lorsqu'il me fallait gravir les degrés de l'escalier menant au paradis de l'adultère. Avec un peu de recul, cette course effrénée au plaisir me semblait relever de la pathologie psychiatrique. Oui, mais comment se contenter de la douceur de l'habitude quand le feu de la passion vous étreint ? Et surtout, une fois qu'on les a connus, comment dire adieu à des yeux enflammés et à un corps de rêve ?

Pour comprendre comment je m'étais retrouvé face à cette interrogation qui m'avait conduit jusqu'à cet observatoire isolé de toute vie terrestre, il fallait remonter de six mois dans l'espace-temps de mon trouble univers.

Le matin où tout avait basculé, je me réveillai en me croyant chez moi, dans ma maison de la vallée du Grésivaudan, à quelques kilomètres de Grenoble. On était début juin, et la chaleur était déjà intense. En ouvrant les yeux, encore perdu dans les brumes cotonneuses du sommeil, il me fallut plusieurs secondes avant de comprendre où je me trouvais réellement, dans quel lit et avec qui. Je ne le sus qu'après être sorti des limbes de la léthargie, m'être cogné au mur de la réalité, et avoir plongé mon regard dans l'étendue désertique et quasi vertigineuse d'un plafond blanc. Une fois mes esprits recouvrés, je tournai la tête sur le côté et découvris, étalée sur l'oreiller telles les flammes d'un incendie volontaire, une magnifique chevelure rousse. Un visage féminin, à demi recouvert de quelques mèches en fusion, laissait apparaître toute l'étendue de sa beauté. Ses lèvres, ourlées

comme des vagues, étaient à peine entrouvertes, laissant échapper un souffle léger, et ses paupières fardées de mascara dessinaient avec délicatesse la courbe de ses yeux, comme dans un poème d'Éluard.

Visiblement, je n'étais pas chez moi, encore moins en compagnie de ma femme. Le réveil n'avait pas sonné ou alors, ce qui revenait au même, j'avais oublié de le régler la veille. Il était près de 9 heures, je n'étais ni douché ni habillé, or j'avais rendez-vous cinq minutes plus tard à l'autre bout de la ville pour signer une convention de divorce, Constance et moi ayant décidé de nous séparer.

Je me redressai en sursaut comme au sortir d'un mauvais rêve, et bondis hors du lit. La Vénus étendue à côté de moi n'esquissa pas le moindre mouvement, trop épuisée sans doute par nos agapes de la veille, et cette nuit d'amour orgiaque qui s'était ensuivie.

Je me demandai à quelle heure tardive nous avions fini par sombrer dans le sommeil, et combien de verres de vin avaient été nécessaires pour cela, mais je compris très vite que, dans mon état, tenter de trouver une réponse à cette question ne servirait strictement à rien. Comme certains ivrognes, j'étais sujet aux conséquences navrantes qu'engendre parfois l'absorption à outrance de liquide éthylique. J'avais la bouche pâteuse, une barre de métal froid traversait mon crâne de part en part et, au creux de mes oreilles, résonnait le tam-tam incessant des tambours de l'ivresse. Bref, en d'autres termes plus shogunesques, j'en avais pris une sévère, de celles qui vous laissent sur le carreau et vous incitent à vous renseigner au plus vite sur les tarifs des cures thermales.

J'eus à peine le temps de sauter sous la douche que le téléphone se mit à vibrer. C'était Constance qui cherchait à me joindre. Elle devait déjà se trouver chez l'avocat, à trépigner d'impatience, se plaignant comme d'habitude de mon manque d'exactitude. C'est sans doute cette vibration intempestive qui sortit de sa torpeur le bulldog recroquevillé au pied du lit, et l'incita à attaquer. Sans avoir eu le temps de comprendre ce qu'il m'arrivait, je vis le molosse se précipiter sur moi, la gueule ouverte, l'écume aux babines. La douleur que je ressentis alors à hauteur du bas-ventre fut

atroce. J'eus juste le temps d'apercevoir les crocs du molosse plantés dans ma cuisse avant de m'évanouir.

Le lendemain, allongé sur un lit d'hôpital pour la deuxième fois en un trimestre, j'eus tout le loisir de réfléchir à la misère de la condition humaine lorsque le trajet d'une étoile croise malencontreusement la route d'un trou noir, et y disparaît à jamais. Partagé entre remords et regrets, je compris que dans mon malheur j'avais eu de la chance. Si j'avais fait pivoter mon bassin de 45 degrés sur la gauche, l'issue aurait été tout autre. Les crocs du bulldog ne se seraient pas enfoncés de plusieurs centimètres dans ma cuisse, mais m'auraient carrément sectionné les parties génitales. L'essentiel était donc sauf, hormis l'honneur.

Lorsque la dose de morphine distillée dans mes veines fut suffisante pour oublier un temps mes douleurs physiques et mes souffrances morales, je parvins à établir un constat, certes plutôt amer, sur mon existence. J'exerçais un métier qui ne me passionnait plus, j'avais une santé physique chancelante et un mental en totale érosion, et comme si la situation n'était pas assez compliquée comme cela, j'avais deux femmes dans ma vie. J'avais la désagréable et curieuse impression d'être un homme double.

Après réflexion, je rectifiai le tir : je n'étais pas un homme double, c'était bien pire, je vivais avec le fantôme de moi-même. Mon corps, tout comme mon âme, ne m'appartenait plus. Plus trivialement, un observateur ignorant tout du cyclone de déboires existentiels qui m'avait aspiré m'aurait trouvé « complètement à côté de mes pompes ».

En raison de l'hospitalisation, le rendez-vous chez l'avocat fut annulé. Lorsque ma femme me rendit visite le lendemain de l'accident, elle fulminait. C'était, après tout, une réaction normale, la signature de la convention de divorce était reportée à une date ultérieure, à croire que je l'avais fait exprès pour l'emmerder. Deux hospitalisations dans un laps de temps aussi rapproché, c'était bien entendu risible, même si au fond je n'y étais pour rien. Personne ne tient à passer sa vie à l'hôpital, pas davantage que de voir sa cuisse enserrée par les crocs d'un molosse. Mais les yeux de Constance ne mentaient pas, elle n'avait que colère et mépris pour cet homme, en l'occurrence son futur ex-mari, avec qui elle avait eu jadis la

faiblesse de croire au mythe du bonheur conjugal. Un homme auprès duquel elle avait vécu vingt-cinq années, un quart de siècle, avec lequel elle avait rêvé au couple parfait et qui, à ce jour, la décevait au-delà de ce qu'elle aurait pu imaginer. Avec lequel elle avait conçu deux merveilleux enfants qui, depuis, avaient pris leur envol. Un homme qui la trompait depuis bientôt deux ans avec une femme qu'elle aurait considérée comme une traînée si elle avait croisé son chemin, une liaison qu'elle avait découverte fortuitement deux mois auparavant, raison pour laquelle elle avait entamé cette procédure de divorce. Un homme qui, désormais, la dégoûtait autant qu'il l'avait fascinée au moment de leur rencontre. Cet homme, c'était moi, même si j'avais bien du mal à l'admettre.

Ce jour-là, Constance portait un tailleur vert qui lui allait à ravir. Elle n'avait pas apporté de fleurs ni de boîte de chocolats, mais juste un peu de linge de rechange. Après que Constance se fut assurée que mes blessures n'étaient que superficielles, nous échangeâmes deux ou trois banalités, je lui demandai des nouvelles des enfants, s'ils avaient bien pris la chose, et pour toute réponse elle haussa les épaules et leva les yeux au ciel, ce qui laissait la porte ouverte à bien des interprétations.

– Sybille et Igor ne sont plus des enfants, mon pauvre Alexandre, je te rappelle qu'ils ont 20 et 22 ans. Ce qui veut dire qu'ils sont plus en âge de se concentrer sur leurs études que de s'offusquer des frasques de leur père.

– Je parlais de mon état de santé, pas du divorce.

Peu au fait des arcanes estudiantins, j'en conclus qu'ils s'en foutaient royalement. Constance me souhaita un bon rétablissement, ne prit pas la peine de me poser un baiser sur le front ou sur la joue comme on le fait parfois pour les causes désespérées – apparemment, la mienne ne l'était plus à ses yeux – et s'éclipsa.

De même que les collisions entre les galaxies ne sont pas rares, la rencontre entre ma femme et ma maîtresse était inévitable. Ambre entra dans la chambre d'hôpital au moment précis où Constance en sortait. Ce qu'on appelle communément un télescopage intergalactique. Ambre tenait en main un magnifique bouquet de fleurs, un subtil mélange d'anémones et de tulipes donnant à l'ensemble une fraîcheur printanière, lorsqu'elle tomba

nez à nez avec Constance. Les deux femmes, qui ne s'étaient jamais vues jusque-là, se reconnurent immédiatement.

Elles se mitraillèrent du regard, qu'elles avaient plus brûlant que le feu du soleil. En dépit de la procédure de divorce en cours, de ce qu'elles aient eu connaissance de l'existence de l'autre et intégré depuis longtemps les codes de la bonne conduite à suivre en société, leur instinct animal se réveilla brutalement. C'est alors que le cataclysme survint. Cloué sur mon lit d'hôpital, je ne pus qu'assister, effaré et impuissant, au combat. Il ne s'agissait plus de la rencontre de deux créatures douces et affectueuses dont j'avais partagé dans l'intimité les caresses et l'affection, mais bel et bien de la mise à mort de deux tigresses prêtes à en découdre jusqu'au dernier souffle.

Par quel phénomène physique une telle quantité d'énergie peut-elle provenir de deux volumes aussi restreints que deux corps féminins d'une beauté affriolante ? C'est un mystère que les meilleurs scientifiques n'ont, jusqu'ici, pas réussi à éclaircir. La déflagration qui s'ensuivit fut bien supérieure à celle produite par la désintégration d'une étoile. En bon astronome, je savais que l'explosion d'une étoile massive libère plus d'énergie qu'un milliard de milliards de bombes H. Ce qui n'est rien en comparaison de deux femmes en furie réglant leurs comptes. On aurait dit deux galaxies voisines qui, sous un effet analogue aux marées océaniques, entremêlent leurs bras spiraux.

Leur colère ne connut aucune limite. Les claques et les cris résonnèrent dans la chambre jusqu'à ce que deux infirmiers, ameutés par tout ce remue-ménage, rappliquent et parviennent à les séparer. Devant l'insistance du personnel hospitalier leur demandant de se calmer à moins de préférer la camisole de force, elles ravalèrent leur rage et leur fierté, jetèrent un regard noir à mon adresse et prirent la poudre d'escampette, chacune à un bout du couloir. Et tandis que j'assistais, pantois, à cette scène hallucinante soldant avec fracas mon premier demi-siècle de vie sur Terre, comme dans un film en Technicolor au ralenti, des confettis de tulipes et d'anémones se répandirent dans la pièce, nuage interstellaire de poussière cosmique venu des confins de l'Univers.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Le terme vortex polaire peut désigner deux phénomènes climatiques distincts, mais liés. C'est dans la couche inférieure de l'atmosphère, la troposphère, là où se forment les conditions météorologiques, que tournoie un vortex polaire. Ce courant-jet, parfois appelé vortex circumpolaire, fait le tour de la planète chaque année. De grande taille, il descend souvent à des latitudes moyennes, c'est-à-dire dans la région du globe située entre l'Arctique et l'équateur, et se déplace d'ouest en est.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

La Chevelure de Bérénice

Tout comme l'Univers savait quelque part que l'homme, pour son plus grand malheur, allait un jour dominer la Terre, je subodorais que les emmerdes, les vraies, n'allaient pas tarder à survenir. Et qu'elles allaient déferler sur moi à la vitesse de la lumière.

À la suite de cette fâcheuse rencontre du fer et du feu, il était clair que Constance allait dorénavant me faire payer notre séparation au prix fort. Nul doute qu'elle allait corser les conditions du divorce, revenir sur certaines faveurs et libertés accordées, revoir à la baisse certaines prétentions de ma part, bref m'en faire baver au maximum. Après une telle scène, il était à peu près certain qu'elle ferait tout pour me mettre sur la paille. Je pouvais désormais dire adieu à la promesse d'un divorce à l'amiable. Et, avant que je puisse échafauder en pensée la moindre tentative de conciliation de ce côté-là, il y avait de grandes chances qu'elle n'accepte plus notre cohabitation. À cette heure, prise d'une frénésie soudaine et vengeresse, elle devait déjà avoir fait changer la serrure de la porte d'entrée, fourré mes affaires dans un sac de voyage et les avoir jetées sur le paillason de ce qui était encore notre demeure commune, avec en guise de mot d'explication, un Post-it sur lequel serait inscrite cette formule lapidaire : « Tu l'as bien cherché. »

Quant à Ambre, accepterait-elle de me revoir après une raclée pareille ? Rien n'était moins sûr. Après tout, c'était elle qui avait été agressée, et non le contraire. Elle n'avait fait que se défendre, j'en avais été le triste témoin oculaire, et elle n'était pas sortie indemne de ce K.-O. général. La preuve, depuis l'arrêt du combat, alors que plusieurs heures s'étaient écoulées déjà, aucune des deux femmes de ma vie ne m'avait donné de nouvelles. J'avais

eu beau chercher à les joindre par téléphone, inonder leur messagerie d'appels, pas une n'avait daigné me répondre.

Le comportement des femmes est à l'aune de leur rayonnement et de leur force de caractère. Elles peuvent endurer pendant des années une relation tordue, précaire, instable, mais dès lors qu'elles décident que la goutte d'eau, celle qui fait déborder le vase, a été versée, elles changent du tout au tout et n'acceptent plus rien. Surtout pas de revenir sur une décision. Tout en fixant le plafond blanc de cette chambre d'hôpital où un pan non négligeable de ma vie venait de partir en fumée, je me doutais que chacune d'elles, en son for intérieur, avait décidé de me quitter. Je n'étais plus un homme double ou fantôme, mais un homme seul.

Comment en étais-je arrivé là ? Et pourquoi aussi vite ? Moi qui, il y a quelque temps encore, possédais une vie bien rangée, presque banale, de quelle manière avais-je pu basculer dans cette folie démentielle ? Qui aurait pu dire que ma femme et ma maîtresse se crêperaient le chignon, tout cela devant un homme allongé sur un lit d'hôpital, et dont les attributs avaient manqué de peu une mutilation par un chien féroce ?

Pour quelle obscure raison mon quotidien consacré à l'étude des étoiles ressemblait-il désormais à une sorte de *telenovela* brésilienne, une sitcom de bas étage, où pas un jour n'était à l'abri d'un nouveau drame ?

Dans une bombe, l'énergie est émise d'un seul coup, d'où l'effet dévastateur. Mais l'énergie atomique n'est rien à côté de deux femmes en furie.

Comme le Soleil perd de sa matière, s'évapore en vent solaire et se propage dans le système planétaire à plusieurs centaines de kilomètres par seconde, je me perdis en conjectures sur ce qu'aurait été ma vie sans ce cataclysme.

Ce qui était certain, en revanche, c'est qu'à la suite de leur rencontre aussi impromptue qu'éruptive, les deux femmes de ma vie avaient résolument quitté la mienne, me laissant seul, résolument seul, telle une sonde spatiale errant dans les couloirs du temps.

Une fois sorti de l'hôpital, j'appris que Constance avait effectivement rassemblé mes affaires, non dans un sac de voyage comme je l'avais d'abord

cru mais, chose plus terrible encore, dans de vulgaires sacs-poubelle. Ce qui rendit mon départ de la maison plus humiliant encore. Pour l'occasion, je profitai du coffre spacieux de ma KIA Sportage, le seul bien encore en ma possession, pour entasser mes effets réduits à un tas d'immondices qui représentait tout ce que j'avais pu sauver après vingt-cinq années de vie commune.

Quant à Ambre, elle ne me donna plus jamais aucun signe de vie, refusant de répondre à mes appels, même lorsque je lui laissais des messages désespérés. Ce fut donc pour moi une double peine. Au lieu de voler d'un lit à l'autre comme je m'étais habitué à le faire avec autant de plaisir que de désinvolture, je dus me résoudre à prendre une chambre d'hôtel non loin de mon lieu de travail, le temps de me retourner, tout en croisant les doigts pour que le cauchemar s'arrête et que l'avenir projette enfin sur mon écran personnel des jours un peu moins moroses.

Ainsi commença la triste déchéance d'un homme qui, quelque temps auparavant, avait pourtant toutes les cartes en main, mais dont la chance avait tourné en un tour, comme dans une partie de poker.

Dans cette chambre d'hôtel minable où je devais passer les pires jours de mon existence, une pièce exiguë sans confort véritable, dont l'unique fenêtre donnait sur la rocade de Grenoble, j'eus tout le temps de ruminer sur mon sort. Je compris que le cataclysme n'avait été que l'élément déclencheur d'un scénario catastrophe écrit depuis des années dans le parchemin du ciel. Sans doute ma chute vertigineuse avait-elle été programmée depuis le jour de ma naissance.

Tout s'était délité au fil des années sans que je puisse rien faire, comme si, à un moment ou à un autre, j'avais emprunté un chemin de traverse et m'étais égaré dans le labyrinthe de la vie. La catastrophe était donc inévitable. La vie avait fini par me désarçonner, tel un cavalier émérite mais quelque peu vieillissant en selle sur un étalon trop fougueux. Et pourtant, quelques années auparavant, qui aurait pu prédire un tel échec, une telle descente aux enfers, une telle spirale du vide ?

Au départ, tout avait été idyllique. Après de brillantes études scientifiques, j'avais été embauché en tant qu'astronome à l'IRAM, sur le campus de Grenoble. Une fonction glorieuse et enrichissante qui m'avait grandement occupé, et dans laquelle je m'étais investi corps et âme. Pendant longtemps, elle avait rempli tout mon univers professionnel et répondu à mes aspirations les plus profondes. Mieux, elle était une carte de visite qui suffisait à m'imposer partout où je me présentais, dans les cénacles les plus divers, les plus prosaïques comme les plus élitistes.

Mais étrangement, depuis plusieurs années, je m'ennuyais ferme au travail, surtout depuis que mes compétences de chercheur avaient été remplacées par celles de bureaucrate. En réalité, je passais plus de temps à gérer des problèmes administratifs ou humains – j'avais sous ma responsabilité une équipe d'une dizaine de personnes, scientifiques, techniciens, secrétaires –, à remplir des paperasses ou établir des rapports pour mes supérieurs, plutôt qu'étudier telle ou telle partie de l'Univers. L'ADN de mon métier avait radicalement changé, je m'en rendais compte à présent, ce qui en faisait le cœur, à savoir observer le ciel, ne m'occupait tout au plus que deux ou trois jours par mois. Et encore, par le truchement d'écrans et d'ordinateurs. C'était bien entendu cruel et stupide, mais avais-je vraiment le choix ? Les observations ne s'opéraient plus *in situ*, la tête relevée, le regard perdu dans un ciel nocturne d'été. Pour comprendre quelque chose aux astres, au monde actuel, à la vie en général, il fallait d'abord être informaticien programmeur et accepter de passer ses journées enfermé dans un bureau face à un écran d'ordinateur. Bref, la grande mutation était déjà en marche. La société ne fabriquait plus des humains, mais des androïdes. Bill Gates avait fini par gagner contre Galilée. Il n'y avait plus de poètes contemplatifs à la nuque raidie à force de regarder les étoiles, mais des robots devenus myopes devant leurs écrans, des robots diabétiques et cardiaques victimes d'une mauvaise alimentation et de manque d'exercice, à qui on avait greffé un téléphone portable à la place du cerveau.

Et quoi que j'en pense, malgré mon âge et ma position sociale me donnant le recul nécessaire et la perspective suffisante pour mieux appréhender cette

grande mutation en marche, je faisais partie intégrante du lot. Moi aussi, à mon corps défendant, j'étais devenu un androïde.

Il y a quelque temps encore, je croyais en la survie de l'espèce humaine, à l'écologie, à une politique de sortie de crise, au tri sélectif, à la beauté des ciels étoilés et à d'autres niaiseries sans nom. Je m'adonnais à des activités structurantes et libératrices, telles que le covoiturage, le jardinage, le yoga ou la collection de maquettes d'engins de la NASA. J'avais la tête dans les étoiles, au propre comme au figuré. Et les nébuleuses, les pulsars, les quasars, Orion ou Ganymède étaient mes seules distractions. Ayant toujours eu un côté rêveur, décalé, contemplatif, j'adorais observer le ciel. Il restait tant de corps célestes à découvrir, de champs du possible dont on ne savait rien, que j'étais persuadé ne jamais pouvoir m'en lasser.

Mais mon fantôme avait grandi et m'avait fait de l'ombre. Après des années d'enthousiasme et de bonheur, la part sombre de ma personnalité avait pris le dessus, me poussant à la procrastination et me conduisant irrémédiablement à ma perte. Ce Mr. Hyde avec qui je cohabitais désormais m'avait mené aux pires erreurs. Aux plus grandes jouissances aussi, mais également aux pires vicissitudes. C'est lui qui avait donné à ma vie un sens tragique, m'avait contraint à l'isolement, et à haïr le monde dans lequel je vivais. Ma vision du monde avait changé.

Depuis l'accident, j'étais tombé dans un trou noir.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Le vortex polaire stratosphérique se trouve dans la couche atmosphérique supérieure, située entre 16 et 50 kilomètres d'altitude. C'est là, dans la stratosphère, qu'une masse d'air froid provenant de l'Arctique plongé dans l'obscurité se met à tournoyer chaque hiver avant de se dissiper au printemps. Ce vortex est bien plus petit que le vortex de la troposphère et il tournoie d'ordinaire au-dessus du pôle Nord, d'ouest en est.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Naissance d'une étoile

Il est pourtant nécessaire de remonter davantage dans le temps pour trouver un semblant de pureté dans mon existence.

Enfant, je compris très tôt que la nature, à défaut de milliers d'autres qualités, m'avait doté de certaines formes d'intelligence, comme la réflexion logique, la curiosité scientifique ou la notion de repère dans l'espace spatio-temporel. Mon champ de recherches ne portait pas, comme bien souvent pour les garçons de mon âge, sur les fourmis, les araignées, les sauterelles ou autres petites bêtes de la nature qu'offre de manière pléthorique la campagne, mais sur l'étendue du ciel. Apprendre à reconnaître les constellations, ce qui constitue en quelque sorte à prendre un peu de hauteur face à sa modeste condition de Terrien, devint bientôt mon occupation préférée. De cette enfance naquirent des conséquences qui devaient laisser, inscrites dans le marbre de ma mémoire et l'ADN de ma psychologie, des séquelles irréversibles.

Mes parents voyaient d'un mauvais œil ma passion pour les étoiles et, chacun leur tour, ne manquèrent pas de me rappeler qu'il n'y avait aucun avenir à avancer dans la vie en regardant en l'air. À leurs yeux, les astronomes et les poètes finissaient en général par se perdre dans l'immensité de leurs propres rêves. Ma mère me rêvait en professeur et mon père en ingénieur, ce qu'ils étaient tous deux respectivement, chacun prêchant pour sa paroisse. Des professions bien plus terre à terre que ma lubie pour les planètes, les voies académiques leur paraissant vouées à des fins moins funestes. Bien entendu, je ne suivis aucunement leurs conseils, ce qui me valut quelques reproches de leur part, mais me permit d'affirmer très tôt mon caractère.

À l'été de mes 17 ans, j'eus cependant une révélation qui devait me conduire à déchiffrer quelques mystères de l'existence : je découvris, stupéfait, qu'il était tout à fait possible d'allier l'utile à l'agréable, à savoir se consacrer à la recherche scientifique en assistant à la danse des étoiles filantes dans un ciel d'été, tout en pelotant les seins d'une fille allongée sur l'herbe tendre.

À l'instar de la galaxie d'Andromède, tout, en Catherine, paraissait fortement incliné. Son penchant pour les garçons un peu bizarres, les glaces à la fraise ou les cigarettes au menthol, était notoire. Avant moi, elle était sortie avec un type beaucoup plus âgé, tout simplement parce qu'il lui avait promis de l'emmener faire un tour à moto.

Catherine n'était ni belle ni laide, simplement, elle n'était pas farouche. Le genre de fille facile à aborder, à qui il était possible de rouler une pelle par surprise sans prendre le risque d'une claque en retour, ce qui, à l'âge où on manque encore d'assurance, constitue déjà une première victoire.

Il y a trente-trois ans de cela, le monde était bien différent. Tout l'Univers semblait alors en symbiose, et j'avais la vie devant moi. Il faut dire que trente-trois ans est une période infime à l'échelle astronomique, mais astronomique à l'échelle humaine. Pendant ce court laps de temps, Jésus-Christ avait eu le temps de naître, de mourir et de ressusciter, un autre Alexandre, d'étendre sa domination jusqu'en Perse, et Napoléon de devenir le maître du monde. Mais il s'agit là d'hommes illustres, une catégorie à laquelle bien évidemment je n'appartenais pas. Je me défendais de cette lacune en me rappelant que ces grands hommes avaient payé au prix fort la rançon d'une telle gloire : à l'instar des météores traversant le ciel, leurs vies avaient été écourtées, ce à quoi je n'aspirais aucunement.

À défaut d'éternité, j'espérais tout au moins finir centenaire.

Lorsque j'y songeais, j'étais pris d'une bouffée de nostalgie. Les années quatre-vingt possédaient ce je-ne-sais-quoi de liberté totale que les années deux mille avaient fini par crucifier sur l'autel d'un nouveau millénaire, annonçant un changement de temps qui se confirma avec l'avènement de l'ère numérique. Je n'avais jamais été aussi heureux qu'en ce temps béni. Les années quatre-vingt résonneront toujours dans mon cœur comme le

temps de la liberté, du bonheur et de l'insouciance, même si j'avais vacillé sur mon socle à trois reprises. La première à la mort de John Lennon, la seconde à celle de Bob Marley, et la troisième à la disparition de Coluche.

L'assassinat, le 8 décembre 1980, de John Lennon résonna en moi comme l'annonce de la fin du monde. Je me souvenais encore de ce petit matin blafard d'hiver où j'avais appris la nouvelle dans le journal. Ainsi, on pouvait mourir criblé de balles simplement parce qu'on était une star, de surcroît l'apôtre de la paix dans le monde, et que les gens vous aimaient tellement qu'ils finissaient par vous tuer par amour. C'était à n'y rien comprendre, et d'ailleurs je n'y avais rien compris, excepté le fait que j'écoutais ses chansons pendant des journées entières en pleurant à chaudes larmes.

Pratiquement au même moment, la découverte de *Could You Be Loved*, de Bob Marley lors d'une boum, me causa un profond émoi. Le rythme à contretemps du musicien jamaïcain le plus doué de tous les temps me fit comprendre que la musique était le seul message divin que les hommes pouvaient émettre en direction de l'Univers. Un an plus tard, sa mort stupide à 36 ans, des suites d'un cancer généralisé déclenché par une blessure au pied mal soignée après un match de foot, me tétanisa.

Enfin, la mort violente de l'humoriste préféré des Français au guidon de sa moto à grande vitesse, à la rencontre d'un camion sur une route de l'arrière-pays cannois, acheva de me crucifier. Coluche avait représenté pour mes parents, et donc pour moi, un ton de fraîcheur, d'humour et de liberté totalement nouveau. Avec lui, la vie était une franche partie de rigolade, et tous les tracass du quotidien s'évaporaient. Or tout cela avait disparu alors que lui aussi n'avait pas encore eu le temps de vieillir.

Ainsi, la vie avait une fin, même pour des stars, des vedettes que, du haut de mon adolescence, j'avais cru immortelles.

En compensation de m'avoir enlevé si tôt ces étoiles, le destin m'offrit, moins de dix ans plus tard, la rencontre avec une femme qui allait chambouler ma vie. À l'orée des années quatre-vingt-dix, je venais de fêter mes 25 ans, je fis la connaissance de Constance la semaine qui suivit la mort de mon père. Mon géniteur venait de disparaître dans un stupide accident

de voiture sur une route de Bourgogne. J'étais bien entendu bouleversé par cette fin tragique, mais malgré la violence du choc, je me rétablis très vite, et pris en main l'organisation des obsèques, une tâche dont ma mère, déjà malade et névrosée, ne pouvait dignement s'occuper.

Constance travaillait dans le cabinet d'assurances où mon père avait souscrit une convention obsèques. Elle était tout à fait le genre de femme qu'un homme aimerait rencontrer à la suite de la mort d'un proche. Rassurante et douce, elle sut trouver les mots pour réconforter mon âme en peine, s'occupant de la partie administrative, sans oublier de me prodiguer sourires de circonstance et mots obséquieux afin de me tenir le plus éloigné possible de cette atmosphère de deuil dans laquelle j'étais irrémédiablement plongé.

Je la trouvais si charmante, si affable, si parfaite en tout que, en dépit des circonstances, je restai de longues minutes scotché à mon siège, incapable de quitter l'alcôve réconfortante de son bureau, unique bouée de sauvetage après un naufrage. Mieux encore, elle me parut à ce moment précis de mon existence comme le seul récif abordable dans l'océan de détresse où la mort de mon père venait de me plonger corps et biens.

Nous nous revîmes quelques semaines plus tard, j'avais encore des renseignements à lui demander, qu'elle me fournit avec une rapidité et une efficacité qui me laissèrent pantois. Jugeant l'occasion trop belle, un deuil raisonnable ayant été observé, je lui proposai de l'inviter à déjeuner dans un restaurant asiatique du quartier, proposition qu'elle accepta.

Lors de ce déjeuner, nous échangeâmes très peu en dehors de sujets comme la difficulté du deuil et des nombreux tracasseries qu'une telle situation engendre, mais nos regards en dirent bien davantage. Après avoir délicatement terminé son bòn bòn, Constance eut ce geste, anodin en apparence, mais qui en cette circonstance, prit pour moi une importance capitale. De sa main droite, tout en me fixant de ses magnifiques yeux verts, elle replaça une mèche de ses cheveux derrière son oreille. Soudain le monde s'arrêta et la femme assise en face de moi changea de statut. À mes yeux, elle n'était plus la simple employée d'un cabinet d'assurances dont j'avais apprécié le tact et la douceur ainsi que l'aide qu'elle m'avait

apportée, mais une déesse au comble de la féminité dont je venais de tomber éperdument amoureux.

Pendant ce court instant de bonheur extatique, je compris que cette femme calme et sûre d'elle serait la compagne idéale pour traverser une existence que, pour ma part, je comparais au parcours d'un funambule sur une corde raide. Elle serait le balancier me permettant de garder l'équilibre et de continuer à avancer sur ce fil sans risquer de tomber.

– Voulez-vous m'épouser ? m'enflammâi-je, au moment du dessert.

En agissant de la sorte, déclarant ma flamme avec l'empressement de la passion, je prenais un énorme risque, celui d'essuyer un échec cuisant. Je ne sus d'où me vint cette audace, sans doute d'une certitude acquise depuis que j'avais perdu mon père, celle que la vie passe à toute vitesse et que les occasions de la rendre belle et intense sont rares.

Constance crut d'abord que je plaisantais, mais lorsque je réitérai ma demande d'un ton appuyé, allant jusqu'à poser ma main sur la sienne, elle se mit à rougir. Certes, tout cela était sans doute un peu précipité, mais elle ne me repoussa pas. Elle me rétorqua finalement qu'il était encore trop tôt pour répondre à cette question, mais qu'elle voulait bien y réfléchir. Et, se penchant vers moi, elle posa un premier baiser sur mes lèvres.

Cette première soirée se solda sur cette apothéose. Ensuite, tout alla très vite. Une semaine plus tard, après une seconde invitation à dîner, cette fois dans un restaurant italien pour varier un peu les goûts et les plaisirs, nous partageâmes notre première nuit d'amour dans son petit appartement du centre-ville. Je ne savais pas encore que j'allais passer avec Constance une grande partie de ma vie, mais je subodorais qu'avec elle, la fuite des jours ressemblerait à une longue et tranquille croisière sur un paquebot, sans aucun iceberg en vue.

Il arrive cependant que les croisières au long cours, au départ pleines de promesses enchantées, finissent par devenir lassantes, que les plus beaux voyages, ceux qui ont comme ambition de vous conduire sous des cieux paradisiaques, dans des décors de carte postale, s'enlisent dans l'ennui et la lassitude. On peut se lasser de tout, même du paradis. Et surtout du paradis.

C'est ce qui survint entre Constance et moi. Le ciel au-dessus de nos têtes, à force d'être radieux, finit par fracasser notre couple sur les récifs du quotidien. Au fil des années, la platitude des jours tourna à l'usure. À force de se voir, on ne se regardait plus. Chacun traversait l'existence, enfermé dans son monde, occupé par son métier qui prenait toute la place et nous éloignait chaque jour l'un de l'autre. Tels deux continents, nous partions à la dérive. Le seul lien entre nous demeurait les enfants. Mais lorsque, devenus adultes, ils prirent peu à peu leur indépendance, je compris que notre histoire était quasiment terminée.

C'est sans doute cela, cet éloignement, cette lente dérive contre laquelle je ne pouvais rien qui, après vingt-trois ans de vie commune, me poussa sur les chemins de l'adultère.

J'avais toujours été partagé entre la rigueur scientifique – qui tend à croire que toute avancée, idée ou tout concept n'existent pas tant qu'ils n'ont pas été prouvés, vérifiés et revérifiés, et la beauté crépusculaire mais néanmoins risible des croyances populaires telles la voyance, l'apparition de la dame blanche sur le bord des routes de campagne, l'influence de la pleine lune chez les serial killers, ou plus sobrement l'existence de Dieu. Tout cela m'amusait grandement, même si j'avais un faible pour une croyance que certains de mes confrères qualifiaient de conte à dormir debout. Je croyais à l'astrologie. Pas, bien entendu, d'une manière abrupte, telle que la lecture des horoscopes a tendance à le faire croire, mais au sens large. Comme le dit si bien Marguerite Yourcenar dans *Mémoires d'Hadrien*, l'astrologie est une science sans doute incertaine dans le détail mais vraie dans sa globalité. En somme, elle permet d'accéder à la lecture des astres, et de la croiser avec le destin de l'humanité. C'est du moins ce qui me permit de mieux intégrer dans mon zodiaque intime la déflagration que causa l'apparition de la planète Ambre.

Tout comme, au début de la création, il y eut une lumière éblouissante, ma rencontre avec Ambre fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres de la passion amoureuse. Lorsque je la vis pour la première fois, ce fut en altitude. Elle était perchée sur un escabeau, occupée à ranger dans les rayons de son magasin de lingerie une gamme de dessous affriolants dont je n'avais

jusque-là jamais soupçonné l'existence. Je m'étais égaré dans ce temple de la féminité en vue de réveiller, sans grands espoirs, la libido de ma femme à l'occasion de la Saint-Valentin. Après avoir choisi un ensemble en dentelle que Constance, du moins à ma connaissance, ne devait jamais porter par la suite, je me rendis à la caisse et présentai à la vendeuse mon achat. Elle sourit d'aise, me complimentant sur mon choix, et me demanda :

– C'est pour offrir, je suppose ?

Comme je n'avais ni une tête de satyre ni de travesti, elle prit mon hochement de tête pour un acquiescement.

Par mégarde, nos mains s'effleurèrent tandis que je lui remettais l'ensemble en question, ce qui créa une onde de choc. La chose était insignifiante, mais les conséquences se révélèrent grandiloquentes. D'une caresse intempestive, je me fis toute une chimère. Dès lors, je me rendis compte à quel point cette femme était troublante, habile séductrice, et sexy au possible. Il émanait de son corps une onde de sensualité qui mit mes sens en émoi. Elle remarqua mon trouble, nos regards se télescopèrent, une étincelle s'alluma, et je découvris une nouvelle étoile filante dans mon ciel astral amoureux. Une étoile vive, menue et bien plus jeune que moi. Combien d'années-lumière nous séparaient ? Je n'en savais rien mais m'en moquais outrageusement. L'amour n'a pas d'âge, tentai-je de me rassurer. Combien de poussières interplanétaires, combien de blocs de glace nous interdisaient de nous rapprocher l'un de l'autre ? Nos univers étaient certes différents, mais de l'astronomie à la lingerie, il n'y a qu'une porte distrans⁶ qu'un effleurement venait de nous permettre de franchir.

À la différence de Constance, Ambre n'eut pas ce geste, d'apparence anodine, de passer sa main dans sa chevelure, mais elle me lança une œillade que je pris pour une invitation à aller plus loin. Cette femme, pourtant petite et menue, avait un regard de braise et savait ce qu'elle voulait. En un clin d'œil, elle me mit dans sa poche. Le résultat fut immédiat : la glace aussitôt rompue, les poussières se volatilèrent et les distances s'abolirent. Une sorte de big-bang intérieur. Je sentis mon cœur exploser dans ma poitrine, et soudain mes poumons manquèrent d'oxygène.

Cette fille était trop sublime, trop parfaite pour que je la laisse filer tout au bout de l'Univers sans au moins rêver d'une idylle.

Les jours suivants, campé à la sortie de son magasin, je guettaï le passage de ce nouvel astre, jusqu'à ce qu'un soir, au terme d'une révolution complète, Ambre réapparaisse dans mon orbite. Aussitôt que je l'aperçus, je captai son regard et sentis qu'un courant passait entre nous, une sorte d'électricité qui allait alimenter une passion peu commune, pour peu que le contact perdure.

Ce qu'il advint par la suite n'a rien de bien original. Lorsqu'une femme vous plaît et que vous désirez le lui faire savoir, le plus simple est de lui faire parvenir un bouquet de fleurs accompagné d'un compliment sur un bristol. C'est ainsi que, dès le lendemain, Ambre reçut à sa boutique un magnifique bouquet de roses rouges, auquel j'avais joint une invitation à dîner.

Deux jours plus tard, je la retrouvai dans un restaurant du quartier, et nous passâmes notre première soirée ensemble. Ambre, touchée par mon geste, avait cédé à la curiosité, et ne semblait nullement le regretter. Après tout, on ne reçoit pas tous les jours un tel témoignage amoureux de la part d'un total inconnu, même lorsqu'on est une femme pleine de charme. Quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de la dévorer des yeux. En préambule, je lui expliquai que j'étais encore marié, mais que mon couple était sous perfusion, prêt à rendre l'âme. Ambre me remercia de ma franchise, puis très vite changea de sujet. Elle n'avait cure pour l'heure de cette rivale, et voulait profiter de l'instant présent.

La soirée fut idyllique. On dîna au champagne et, après avoir quitté le restaurant, nous prîmes un dernier verre dans un bar du quartier. Vers une heure du matin, alors que nous avions succombé à une légère mais délicieuse ivresse, je la raccompagnai jusqu'à la station de taxis la plus proche. Avant de nous quitter, je pris tout de même le soin de déposer un baiser sur ses lèvres, baiser délicat et suave qui, telle une cire chaude sur une lettre de cachet, scella notre union.

C'est ainsi que commença une relation hors mariage que je qualifierais tout à la fois de salutaire et définitive. Salutaire car, en fréquentant une femme plus jeune que moi, je retrouvais une seconde jeunesse. Définitive

car je subodorais qu'elle serait mon chant du cygne, ma dernière chance de vivre une histoire d'amour comme au temps béni de l'adolescence.

Hélas ! Je n'avais plus 20 ans et, déjà, tapie dans l'ombre de mes artères, se cachait la maladie qui allait emporter, tel un fétu de paille charrié dans une soudaine pluie torrentielle, cette belle et torride histoire à laquelle je ne pouvais décemment plus prétendre.

6. Porte permettant de voyager d'un monde à l'autre.

OceanofPDF.com

Si ces deux systèmes peuvent avoir une influence sur les conditions météorologiques, c'est bien la perturbation du vortex stratosphérique qui peut avoir pour conséquence une vague de froid. Ce vortex polaire doit garder une différence de température stable avec celle de la troposphère pour maintenir son axe au-dessus du pôle Nord. Lorsque l'écart de température se réduit trop (un réchauffement fulgurant suffit), il commence à s'écarter de sa trajectoire et à se diriger vers le sud, poussant le vortex de la troposphère devant lui.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

L'accident

L'accident eut lieu trois mois avant le cataclysme. Déjà, il y avait eu des signes avant-coureurs. Depuis quelque temps, je m'essoufflais pour un rien. Dans des escaliers trop pentus, le corps d'une femme trop frigide, des colères spontanées. Et puis très vite quand je sortais de ma voiture, enfilais mes chaussures, ou nettoysais la caisse du chat. Et, tout autant que je m'essoufflais, je pestais de rage contre la moitié de l'Univers.

– Ce n'est rien, me confiait Constance d'un ton placide. Tu es tout simplement en train de devenir un vieux con.

Constance avait certainement raison. À force de vieillir, certainement qu'on « vieuconnise » un peu, c'est l'âge qui veut ça.

À cette époque de ma vie, j'étais en passe de le devenir. Aux yeux de beaucoup de personnes de mon entourage, notamment ceux de ma femme, après avoir été longtemps un homme d'une politesse remarquable, carré et droit, je passais désormais pour quelqu'un d'acariâtre, totalement lunatique, à fleur de peau, un homme qu'il ne fallait surtout pas contrarier si on ne voulait pas voir son humeur s'assombrir tel un ciel d'orage. Quelque chose avait changé en moi, mon ciel astral avait été bousculé par l'arrivée d'une nouvelle comète, ce qui me poussait à des colères proverbiales ou à des découragements subits.

À défaut de leur trouver une justification, Constance en conclut que la résultante de ces emportements ou de ces abattements était fondée sur une accumulation de petits échecs, de revers de l'existence et de drames familiaux qui, à force de temps et d'usure, avaient érodé mon caractère. J'avais désormais 50 ans, ce qui ne me réjouissait guère, un début d'embonpoint, ce qui me ralentissait un peu, un métier qui ne me passionnait plus, ce qui me déprimait fortement, une femme indifférente à

mes soucis de santé, ce qui m'agaçait au plus haut point, et une maîtresse me demandant de plus en plus de temps et d'énergie, ce qui m'épuisait au-delà du possible. Habitué depuis toujours à faire bonne chère, ayant abandonné la pratique du sport au lycée et passant le plus clair de mes journées assis derrière un écran d'ordinateur, je cumulais tous les risques d'avoir un jour un accident cardio-vasculaire. Et tout ce que je trouvais à dire, lorsque mon médecin évoquait devant moi cette éventualité, c'était de lui rire au nez.

– Allons, docteur, vous savez bien qu'il ne peut rien m'arriver. Un Dreamsens possède une santé de fer !

Une santé de fer, oui, jusqu'à ce qu'il tombe. Mais cela, bien entendu, restait du domaine du tacite. Et tout en me rhabillant, me réjouissant à l'idée de rejoindre Ambre et de lui faire l'amour, je me persuadais qu'il me restait encore trente ou quarante ans à vivre en pleine santé.

Mais l'infarctus se rit des statistiques.

Un matin de mars, alors que je me trouvais chez moi, au lit avec Constance, je ressentis une violente douleur à la poitrine. Douleur qui se diffusa dans l'épaule et le bras gauche. Et soudain, je me retrouvai paralysé.

– Je crois que je fais un infarctus ! déclarai-je, le visage tordu par la souffrance.

Constance ouvrit les yeux avec difficulté et me demanda d'une voix encore ensommeillée :

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je ne peux plus bouger le bras et je ressens une douleur aiguë dans la poitrine, comme si on venait de me planter un couteau en plein cœur.

Au ton de ma voix, elle comprit très vite que je ne jouais pas la comédie. Elle se redressa, alluma la lumière, et découvrit mon visage de martyr.

– Tu devrais appeler le SAMU. Je fais un infarctus, je te dis.

Constance ne s'affola aucunement, restant jusqu'au bout, comme en toutes circonstances, maîtresse d'elle-même. Elle se leva, enfila sa robe de chambre et sortit de la pièce. Une minute plus tard, elle appelait le 15. Je l'entendis parler à une personne à l'autre bout du fil, expliquant au mieux la

situation critique dans laquelle le destin venait de me jeter. Puis elle m'annonça d'une voix imperturbable :

– Le médecin veut te parler. T'en sens-tu capable ?

Je fis signe que oui. Elle me tendit le combiné, et j'exposai la situation d'une voix ténue et faible. À la suite de quoi Constance reprit le fil de la conversation téléphonique, puis raccrocha.

– Le médecin te fait envoyer une ambulance.

Comme à son habitude, elle sut se montrer persuasive, puisqu'une vingtaine de minutes plus tard, lorsque l'équipe d'intervention entra dans la chambre à coucher, elle était parvenue à me faire oublier que j'allais partir pour l'hôpital sans savoir si j'en reviendrais jamais.

– Bonjour monsieur. Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous ressentez une forte douleur à la poitrine, c'est ça ?

Pour la troisième fois, je répétais la phrase fatidique :

– Je viens de faire un infarctus.

– Très bien, je vais procéder à un ECG de contrôle et nous allons savoir tout de suite ce qu'il en est.

Après avoir sorti l'appareil de sa housse et posé les électrodes sur ma poitrine, la cheffe d'équipe procéda à l'examen des battements de mon cœur, examen au terme duquel elle se mit à grimacer, ce qui n'augurait rien de bon. Puis, comme si la maladie venait soudain de me ravalier au rang d'une insignifiante amibe recroquevillée sur elle-même, elle prit un air contrit et m'annonça :

– Je vois que vous êtes perspicace, il s'agit bien d'un infarctus. La montagne présente sur l'électrocardiogramme le montre clairement.

– C'est ce que je me tue à vous dire depuis une heure, m'époumonai-je.

– Calmez-vous, je vous prie. Vous ne faites qu'aggraver votre cas en vous agitant ainsi. Nous allons nous occuper de vous. Essayez de vous détendre, et tout ira bien.

Tout en glissant sur le brancard qui allait m'emporter vers un avenir que, sur le coup, je jugeai funeste, j'entendis la cheffe d'équipe rassurer Constance, lui expliquer qu'on allait me transférer aux urgences de l'hôpital le plus proche.

En quittant ma femme, je mesurai pour la première fois de mon existence que tout avait un terme. On avait beau prendre la vie à la légère, se moquer allègrement de la mort, elle vous attendait au coin du bois et vous rattrapait tôt ou tard. Or ce jour de gravité, de rappel à l'ordre, de sentence immédiate venait de sonner pour moi.

Par chance, tout se passa bien cette fois-là. Je fus pris en charge à temps, on me posa un stent et mon cœur se remit à battre avec régularité. Puis on me mit sous anticoagulant, on me garda quelques jours en observation, et tout rentra dans l'ordre. À la fin de la semaine, j'avais obtenu mon bon de sortie et envisageais l'avenir sous un angle beaucoup plus joyeux. Mais le médecin qui me suivait me fit bien comprendre que j'allais devoir opérer quelques changements dans ma vie, me décider à changer de rythme. En d'autres termes, devenir adepte de la règle des trois R. Repos, régime et renforcement cardiaque.

La découverte de plus de deux cents exoplanètes orbitant autour d'étoiles voisines du Soleil fut une révolution dans l'histoire de l'astronomie, car elle confirmait l'homme dans l'idée que l'association de poussières en structures planétaires était un phénomène universel. Autrement dit, il pouvait très bien y avoir de la vie ailleurs. Mieux encore, il était tout à fait probable que la vie existât dans d'autres contrées, mais à des distances si lointaines qu'il était tout à fait normal que nous n'en sachions rien, pas plus que d'autres espèces en vie ne pouvaient se douter de notre présence sur Terre. L'onde de choc qu'engendra cette perspective sur la communauté scientifique, comparable à un tsunami, ne fut rien en comparaison du bouleversement psychologique que je connus à la suite de mon infarctus. Pour la première fois depuis ma naissance, j'avais frôlé la mort, et donc pris conscience du caractère dramatique et néanmoins implacable de mon insignifiance. Je n'étais qu'une créature éphémère, une infime poussière juchée sur un agglomérat de poussières, qui retournerait bientôt à la poussière. En d'autres termes, je n'étais rien, et ma disparition prochaine, déjà programmée par la dégénérescence progressive de mes cellules, ne perturberait pas davantage la survie de cette planète que la mort d'un moustique. Bien sûr, mes proches

me pleureraient sans doute un peu, mais le chagrin serait de courte durée, la vie continuait après tout, puis chacun vaquerait à ses propres occupations, et tout serait bientôt oublié.

Il était clair que sans la présence de ma femme à mon côté et la réactivité du SAMU, j'aurais connu une mort foudroyante, douloureuse et cruelle, comme elles sont néanmoins de plus en plus courantes dans nos sociétés occidentales. C'était cette soudaine et violente prise de conscience qui, par son immédiateté et sa force de persuasion, me poussa non pas à adopter une vie saine, mais bien au contraire à profiter à fond des instants précieux qu'il me restait à vivre.

Une fois sorti de l'hôpital, j'observai toutefois un temps de repos de deux semaines, pendant lequel je ne fis rien, si ce n'est reprendre des forces. Grâce aux soins de Constance, je parvins à me rétablir tout à fait. Mais lorsque commença la période du régime et du renforcement, n'y tenant plus, je décidai de suivre le précepte du professeur incarné par Robin Williams dans *Le Cercle des poètes disparus*, le fameux *carpe diem*. Dès que ma condition physique me le permit, c'est-à-dire dès la mi-avril, je cueillis le jour en me rendant davantage encore dans le lit d'Ambre, quitte à y mourir.

Je ne savais pas encore que ce petit souci cardiaque n'était que le début de mes ennuis. Quelques semaines plus tard, en retrouvant un petit mot dans la poche de mon pantalon, Constance allait découvrir que je la trompais. Encore quelques autres semaines, et les crocs d'un chien allaient engendrer le cataclysme qui me mènerait, avant la fin de cette même année, à vivre une existence d'astronome reclus dans un observatoire niché en haute altitude, sous un ciel illuminé de myriades d'étoiles.

Ce qui m'amena à ce constat accablant : comme dans un système d'ascenseur, au fur et à mesure que je m'éloignais du plancher des vaches pour monter en altitude, ma vie, tel un contrepoids à cette élévation soudaine, semblait plonger dans un gouffre sombre et effrayant dont je ne distinguais pas le fond.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Les scientifiques ont détecté un réchauffement stratosphérique soudain au-dessus de la Sibérie. Si de tels phénomènes sont fréquents, les perturbations de cette ampleur ne surviennent généralement que tous les deux cents ans. Or la dernière, dans les années 1780, a représenté le début d'une petite ère glaciaire causant une famine dont certains historiens pensent qu'elle a engendré la Révolution française.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

L'ascension

Combien de temps faut-il pour engendrer un être intelligent ? De même, peut-on posséder cette forme si rare de savoir et de connaissances scientifiques et être en même temps un parfait abruti ? La réponse est bien évidemment oui.

C'est du moins l'impression que j'eus lorsque, pour la première fois, je fus présenté à mon nouveau supérieur hiérarchique. Erwann Bomel, qui venait d'être nommé responsable de mon unité à l'IRAM, se leva de son fauteuil, vint à ma rencontre et me serra la main avec vigueur tout en redressant le menton. Puis, après l'avoir relâchée brusquement, il resta planté devant moi, silencieux, tentant de me toiser de toute sa superbe. L'homme était grand, mais je l'étais également, aussi le résultat final ne fut pas celui escompté. Je demeurai stoïque jusqu'au bout sans baisser les yeux, refusant de courber l'échine devant son regard insistant. Le collaborateur nous ayant présentés l'un à l'autre, visiblement mal à l'aise, mit un terme à ce combat de gladiateurs en prenant la parole.

— Très bien, je crois que les présentations sont faites. À propos, Dreamsens, que diriez-vous d'aller saluer les secrétaires ?

« Qui est donc ce con ? » fut la première phrase qui me vint à l'esprit lorsque j'esquissai mentalement une première analyse du personnage. Dire que j'allais devoir rendre des comptes chaque semaine à un type aussi vaniteux et odieux me donna l'envie de prendre la poudre d'escampette. L'idée de me retrouver face à ce triste sire, pour un simple rapport ou une réunion, me glaçait. Mais, après réflexion, je réussis à me convaincre qu'en dehors de ces réunions hebdomadaires, rien ne nous lierait au quotidien. Nos bureaux n'étant pas situés au même étage, il y avait par conséquent peu de chances que je tombe sur sa bobine lors de mes journées de travail.

Effectivement, les premiers temps, je ne croisai Bomel que très rarement, à la machine à café, au mess ou à la sortie d'une réunion, prenant grand soin chaque fois de ne jamais me retrouver seul avec lui. Les quelques phrases anodines que nous échangeâmes à ces maigres occasions ne modifièrent en rien mon opinion à son égard. Erwann Bomel était une sorte de pervers narcissique psychorigide autocentré. Bref, le prototype du parfait connard dans sa version la plus aboutie.

C'est pourtant lui qui me proposa, dès le mois d'octobre, cette nouvelle opportunité de carrière. Comme à son habitude, Bomel ne prit pas de gants pour m'aborder et, dès qu'il se trouva seul en ma présence, m'annonça bille en tête :

– Je vais avoir besoin de quelqu'un à l'observatoire pour remplacer l'un des deux astronomes qui va partir à la retraite à la fin de l'année. Que diriez-vous de postuler ?

Je ne fus pas long à hésiter. La perspective de m'éloigner tout à la fois de ce type odieux, des reliefs de mon ancienne vie et du marasme dans lequel je pataugeais depuis quelque temps était trop tentante.

– Oui, je crois que je suis partant.

– Très bien. Dans ce cas, votre acceptation sera évaluée lors de la prochaine commission. Mais croyez-moi, ce ne devrait être qu'une formalité. Je suis prêt à appuyer votre candidature au-delà du possible.

Pour une fois, je me trouvais sur la même longueur d'onde que mon supérieur. Toute mesure qui pouvait nous éloigner l'un de l'autre était, évidemment, bénéfique pour les deux parties. Je ne supportais plus de rester dans la même pièce que lui. Cela déclenchait chez moi des crises d'urticaire. Bref, il était temps de mettre un terme à notre collaboration.

– Je vous remercie.

– Ce n'est rien. Après ce que vous avez vécu, je suppose que vous avez besoin de prendre un peu de recul.

Je reçus la pique en plein visage, mais ne bronchai pas. Parlait-il de mon infarctus, de ma blessure à la cuisse ou de mon divorce ? Je supposais qu'il était au courant des trois, puisque tous les détails de ma vie privée lors de cette année particulière avaient été largement colportés aux oreilles de mes

collègues et commentés dans les cénacles de l'entreprise. Mon supérieur, se levant de son fauteuil, me signifia que l'entretien était terminé. Et, tout en me lançant un regard glacial, il m'indiqua la porte que je m'empressai de passer avec soulagement.

Comme il fallait s'y attendre, Bomel fit pression sur les membres de la commission pour que ma candidature soit acceptée. Il n'y avait guère de suspense autour de cette nouvelle affectation, puisqu'on me l'avait pratiquement garantie. Cependant, à cause de la lenteur administrative des services, il fallut attendre le 25 novembre pour que la décision soit enfin actée.

Ce jour-là, Bomel vint lui-même à ma rencontre m'annoncer la grande nouvelle. J'étais auprès de la machine à café lorsqu'il fit irruption dans la cafétéria, un sourire carnassier aux lèvres.

– Dreamsens, c'est gagné. Vous pouvez faire vos valises et vous préparer au grand départ, l'observatoire n'attend plus que vous.

J'accusai le coup plus que je ne sautai de joie. Prenant une gorgée d'arabica bien corsé, je répondis à cette première salve par une contre-offensive :

– Très bien. Je suppose que cette nouvelle affectation vous ravit.

Bomel, en expert de la roublardise et des coups bas, ne se laissa pas prendre au piège, et feinta aussitôt :

– Allons donc. Je suis content pour vous, voilà tout. Vous allez disposer, là-haut, d'un cadre de recherches inouï, sans parler d'une vue exceptionnelle.

– Je n'en doute pas. Quand dois-je rejoindre l'observatoire ? Dès le mois de janvier ?

Bomel prit le temps de lisser sa barbe naissante sur ses joues avant de m'asséner avec une joie sadique comme un coup de poing en plein visage :

– Si les conditions météorologiques sont favorables, c'est-à-dire en l'absence de vent et de tempête de neige pour permettre la rotation des équipes, mais je crois déjà pouvoir vous affirmer que les prévisions météo sont bonnes, vous serez sur place le 1^{er} décembre, soit mardi prochain.

Je vacillai un instant sous l'impact de l'uppercut.

– Mardi prochain ? Ce n'est pas un peu précipité ?

– Allons, allons, insista Bomel. Vous connaissez nos nécessités professionnelles. Il est inutile de perdre du temps une fois qu’une décision est actée.

– Vous m’aviez pourtant parlé d’un remplacement prévu en fin d’année.

– Les données ont changé, voilà tout. L’astronome est parti un peu plus tôt que prévu, la belle affaire ! Mais cela ne devrait pas vous déranger outre mesure. Vider un bureau et remplir un sac de quelques effets constituent, somme toute, des tâches peu qualifiées en comparaison de l’observation de l’Univers. Bref, cela ne devrait pas vous prendre une éternité.

Mon supérieur possédait le talent de maquiller sa sournoiserie sous le dehors de phrases à l’architecture subtile et délicate, mais je n’étais pas dupe. Si je possédais un ennemi au sein de l’entreprise, c’était bien lui. Comme j’étais las de cette bataille, je rendis les armes et décidai de ne pas répondre à cette dernière pique assassine. Ce fut donc Bomel qui eut le dernier mot :

– N’oubliez pas, Dreamsens, les étoiles n’attendent que vous.

C’est ainsi que, le mardi suivant à 8 heures précises, par une journée d’hiver froide et ensoleillée, je me retrouvai devant les locaux techniques de la station Superdévoluy. J’étais parti de Grenoble deux heures plus tôt pour rallier le lieu de rendez-vous au volant d’une voiture de l’IRAM, et avais traversé des paysages désolés, loin de toute agitation humaine. Le département des Hautes-Alpes m’était alors apparu comme une sorte de no man’s land perché en altitude, un territoire parsemé de villages quasi abandonnés, disséminés dans d’étroites vallées. Pendant tout le trajet, j’avais ressenti une boule d’angoisse se former dans mon ventre. En entrant dans les gorges conduisant à la station, pris en tenaille entre deux hautes montagnes où pas un filament de lumière ne parvenait à filtrer, j’avais même connu une sensation d’étranglement. Je devais me rendre à l’évidence. Cette mutation n’était pas une avancée de carrière mais une mise au placard, et mon envie d’évasion, un besoin de fuir les problèmes d’une existence devenue trop lourde à gérer. En même temps, qu’avais-je donc fait pour mériter pareil châtiment ?

Parvenu sur le parking des services techniques de la station, je n'étais pourtant pas au bout de mes peines. Rejoindre l'observatoire situé sur le plateau de Bure, au cœur du massif du Dévoluy, requérait patience et bonne condition physique, qualités auxquelles je ne m'étais nullement préparé. Pire, je n'avais pas mesuré l'effort qu'il m'en coûterait pour atteindre ce nid d'aigle perché sur un immense plateau situé à plus de 2 500 mètres d'altitude.

Lorsque je sortis dans le froid vif du matin, je contemplai la montagne qu'il me restait à gravir avec un mélange de respect et de crainte. Elle était abrupte, verticale, et si enneigée qu'elle me parut soudain inatteignable. Un instant, je fus sur le point de renoncer, de reprendre la route du retour avant même d'avoir essayé d'atteindre mon poste de travail, et m'en retourner tranquillement chez moi. Sauf que je n'avais plus vraiment de chez-moi, ma chambre d'hôtel me faisait tout à coup horreur. Il ne me restait plus qu'une option, rejoindre l'observatoire en attendant des jours meilleurs, si tant est qu'ils puissent encore survenir dans ma vie d'homme brisé, au bout du rouleau.

Bientôt apparurent le guide et le chauffeur de la dameuse qui devaient me conduire jusqu'au sommet des pistes. Sortant de ma torpeur, je m'emparai de mon sac à dos et, tout en soupirant, me dirigeai lentement vers eux.

– Bonjour, vous êtes l'astronome ? me demanda le guide.

– Oui, c'est moi, acquiesçai-je du bout des lèvres.

Le guide, en montagnard robuste et peu causant, ne parut pas prendre la mesure de mon désarroi. D'un geste de la main, il m'indiqua le ratrack garé devant les locaux des services techniques de la station.

– C'est là que ça se passe. Montez à bord, nous allons bientôt partir.

Jetant un regard à mes après-skis, il ajouta, un peu désabusé :

– C'est tout ce que vous avez comme chaussures de montagne ?

– Oui, répondis-je d'un ton dépit.

– Vous n'avez pas pensé à prendre une paire à semelles rigides ?

– Non, pourquoi, c'est nécessaire ?

– Il y a un passage un peu difficile là-haut, au col de la Fenêtre. Si le sol est gelé, nous devons mettre des crampons. Or je ne sais pas si vos chaussures

conviennent pour ce type de matériel.

– Il le faudra, car je n’ai rien d’autre.

– Bon, on fera avec. En attendant, prenez cet ARVA et montez.

Le guide me tendit le petit boîtier détecteur de victimes d’avalanche, que je plaçai aussitôt autour de mon cou comme s’il s’agissait là d’un talisman. Puis j’ouvris la portière de la dameuse et montai à l’intérieur d’un cocon où se trouvaient déjà trois personnes. C’étaient les pisteurs responsables de la sécurité, que le chauffeur devait conduire jusqu’au sommet de la station.

Lors de la quarantaine de minutes nécessaire à l’ascension, j’eus tout le loisir de discuter avec eux des dangers qu’il existe en montagne.

– Il y a les avalanches, les chutes de pierres, de séracs, les précipices, les crevasses, le blizzard, les tempêtes de vent, la foudre... On peut y rester de mille façons. Tenez, même à bord d’un ratrack, on peut finir enseveli par la neige ou tomber d’une falaise.

– Charmant.

– Mais rassurez-vous, cela n’arrive pas tous les jours.

– Merci de me le préciser.

– Concernant les victimes d’avalanche, ce n’est pas compliqué. Si on ne vous retrouve pas dans les 15 minutes, à moins d’une poche d’air autour de vous, vous mourez.

Devant ma mine apeurée, l’un des pisteurs préféra changer de sujet :

– Et vous, vous allez où ?

– À l’observatoire.

– Vous en faites une tête. On dirait que vous vous rendez en prison.

Le guide, qui était assis à l’avant à côté du chauffeur, se tourna vers nous et conclut :

– À part le fait que la nourriture est meilleure, ça y ressemble un peu.

Et tous partirent d’un éclat de rire, ce qui acheva de me miner le moral. Au-dehors, la neige scintillait de l’éclat de centaines de milliers de diamants.

Quand nous fûmes parvenus au sommet de la station, je sortis le premier de l’habacle de la dameuse, et sautai à pieds joints dans la neige. Elle crissait sous chacun de mes pas comme le chant d’un grillon, signe qu’elle était bien compacte, d’une fraîcheur incontestable. Si le ciel était désormais

limpide comme la surface renversée d'un lac, il avait neigé une bonne partie de la nuit. L'équipe météo n'avait pas failli à son devoir. Les conditions étaient optimales pour une ascension à l'observatoire.

– C'est maintenant qu'on va savoir ce que vous valez en montagne, me confia le guide tout en nouant une corde autour de ma taille. Le dernier tronçon du voyage s'effectue à pied.

Et, tandis que les pisteurs partaient d'un côté et que la dameuse redescendait vers la station, le guide m'indiqua la voie à suivre : un escalier en pente raide s'élevant au-dessus de nos têtes, en direction du col de la Fenêtre. Un raidillon s'effectuant d'ordinaire en une vingtaine de minutes, mais pouvant constituer une difficulté si le sol était gelé.

– On a de la chance, tint à préciser le guide. Le sol n'est pas verglacé et la neige tient bien. Nous n'aurons donc pas besoin de crampons. Plantez bien le pied dans la neige à chaque pas avec le bout de votre chaussure, comme si vous vouliez y faire un trou. C'est la seule façon de ne pas glisser.

Puis, comme j'hésitai sur la marche à suivre, il ajouta :

– Je passe devant, comme ça, si d'aventure vous tombez, je vous sécurise.

Muni de ma paire de bâtons, je m'engageai donc en second dans cet escalier de neige, résolu à faire accéder la cordée au firmament. Les dix premières minutes ne furent qu'une ascension sans réelle difficulté technique. Sur le moment, j'eus l'impression d'emprunter un escalier à destination du ciel. Bientôt, nous franchîmes la fameuse fenêtre du Col, un trou creusé dans la paroi rocheuse, ce qui nous permit de prendre de la hauteur. C'est alors qu'on aborda la partie la plus dangereuse de l'ascension, un dévers bordant un précipice.

– Là, intervint le guide, il faut rester prudent. Prenez votre temps et sécurisez chacun de vos appuis avant d'entamer le suivant. C'est le passage dangereux de la course.

Je suivis ses conseils et attaquai cette dernière partie comme si je jouais ma vie, ce qui était très près de la vérité. J'étais en équilibre sur un miroir de glace en pente raide, bordé par un précipice de mille pieds. Un faux pas et c'était la glissade assurée, puis la plongée dans le vide. Il valait donc mieux être prudent et ne pas perdre contact avec le sol. Le vide était là, à quelques

pas de moi. Mais je ne tremblai pas, ni ne succombai au vertige, et le passage dangereux fut bientôt traversé.

Après un dernier effort, le plateau se dévoila enfin sous la forme d'une étendue minérale d'une blancheur aveuglante, un champ de neige à perte de vue, offrant une vue à 360 degrés sur les montagnes alentour. Soudain, tel Van Gogh débarquant en Provence de sa lointaine campagne batave, passant d'un ciel gris, bas et lourd, à l'explosion des couleurs et l'incendie du soleil, j'ai été saisi par l'intensité et la pureté de la lumière. Mon âme s'est laissé inonder par la beauté de ce lieu, rallumant en moi la flamme du vivant. Tout à coup, je me suis senti plus léger, délesté de tant de tourments, que j'ai cru avoir atteint les portes du firmament.

Bientôt apparurent dans mon champ de vision les bâtiments de l'observatoire, à côté d'une vaste esplanade de neige où fleurissaient d'étranges fleurs de métal. Un champ d'antennes qui me fit songer à une station spatiale.

Étais-je transporté sur une autre planète, une Mars blanche, une Vénus de diamant, une Mercure recouverte de givre où l'être humain aurait installé un laboratoire de l'espace ? Ou bien s'agissait-il de la concrétisation d'une idée folle qui serait née dans les champs fertiles de l'imagination d'un Jules Verne ? Les imposantes et non moins majestueuses antennes de l'observatoire possédaient indéniablement un côté futuriste. Et pourtant, tout cela était réel. Il ne s'agissait pas d'un décor de carton-pâte hollywoodien, mais des outils indispensables à l'aventure scientifique d'aujourd'hui et de demain, pour mieux comprendre ce qu'il s'était passé hier, aux origines de l'Univers.

Impressionné par leur taille gigantesque, je restai de longues minutes à les contempler, comme si je me mesurais à elles. Je me retournai alors vers le guide, le souffle court, et fêtai cette petite victoire en levant les bras au ciel.

– Bravo ! me lança le guide tout en ôtant la corde qui m'entravait. Tout s'est passé nickel, n'est-ce pas ?

Je haletai encore quelques secondes, avant d'approuver dans un sourire ravi, quasi extatique :

– Oui, c'était une belle ascension.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Ces phénomènes de réchauffement stratosphérique sont encore peu compris. En 2018, après qu'une vague de froid a entraîné une hausse fulgurante de la demande énergétique et a causé une pénurie de gaz naturel au Royaume-Uni, un météorologue a entamé des recherches pour identifier l'origine de ces perturbations arctiques. Son objectif était de pouvoir produire de meilleures prévisions à long terme plus tôt dans la saison. Il a ainsi découvert que les « zones » d'air chaud entrant dans la stratosphère se trouvaient généralement au-dessus de la Sibérie ou de l'Atlantique Nord.

Au diapason des messages célestes

Je me trouvais enfin à l'observatoire NOEMA, la station spatiale intergalactique de l'IRAM, le camp de base sur la route des étoiles.

Tandis que le guide, sa mission accomplie, s'apprêtait déjà à emprunter le chemin du retour, je vis arriver face à moi une dameuse roulant à vive allure. Elle s'arrêta à quelques mètres de l'endroit où je me trouvais, un grand échalas aux cheveux noirs rassemblés par un catogan en sortit et se planta devant moi :

– Bienvenue à l'observatoire ! Bienvenue dans le trou-du-cul du monde !

La première note de ce qui allait être un festival de langage haut en couleur était donnée. Je tentai de le toiser, comme l'avait fait Bomel lors de notre première rencontre, mais c'était peine perdue. L'homme avait une tête de plus que moi et semblait solide comme un roc. De plus, il avait les épaules aussi larges que celles d'un déménageur. Un samouraï, j'étais face à un samouraï, c'est du moins la première impression que j'eus de lui.

– T'es le nouvel astronome ?

– Oui. Alexandre Dreamsens.

– Salut, Dreamsens. Moi, c'est Shogun.

C'est alors que je commis ma première erreur. Dans le respect des convenances alors encore en vigueur, je voulus lui serrer la main. Mais dès que je sentis la pression que les doigts de ce colosse exerçaient sur mes phalanges, je regrettai la stupidité de mon geste, et me maudis de ne pas avoir fait de culturisme dans ma jeunesse. Shogun possédait une telle force physique qu'il aurait pu me briser les os avec une facilité déconcertante. Une fois son étreinte relâchée, je dus masser longuement ma main endolorie avant de pouvoir retrouver une circulation sanguine normale.

– Eh bien dis donc, on peut dire que vous avez une sacrée poigne !

Shogun leva les yeux au ciel comme si je venais de l'offenser :

– Bon Dieu, fais pas le *monchu*⁷ ! Ici, on vit en vase clos, tu vas vite le comprendre, alors pas de chichis. On se tutoie !

– D'accord. Je vais essayer de vous... de te tutoyer. Mais il faut me laisser le temps de m'acclimater.

– Question climat, tu vas vite être mis au parfum. Ici, à part la neige, y a rien. Que dalle !

Et, tout en désignant le décor autour de nous, le samouraï se fendit d'un franc sourire. Désireux de me témoigner son amitié, il m'asséna sur l'épaule une accolade qui aurait aisément déraciné un arbre. Pas de luxation, mais une simple ecchymose due à un premier excès d'affection. Dans le langage shogunesque, un coup du plat de la main, même porté avec une énergie de bûcheron prêt à fendre un érable en deux, n'était qu'une tendre caresse.

– Ah, foutredieu, ça fait du bien de voir de nouvelles têtes !

– Oui, c'est toujours agréable, répondis-je en grimaçant de douleur.

– T'as bien fait d'être venu ! Tu peux pas savoir ce que ça ramène les poumons de s'élever au-dessus de la crasse. Ici, on respire pas le même air que les rase-moquette qui vivent dans la vallée !

Question langage, je le compris très vite, j'avais affaire à un cador, un champion olympique toute catégorie de l'argot et des rusticités. Ce type-là semblait être le fils caché d'Audiard et de Coluche. Passé le choc de la première salve, peut-être pourrais-je m'acclimater à la fois au mitraillage en règle, à la décontraction linguistique, à l'impertinence et au relâchement grammatical...

– Bon, si on prenait du souci⁸ ? Allez, monte, mon *bamboue*⁹, je t'emmène faire ton premier tour de manège, comme un grand ! Tu vas voir, si t'as jamais fait de dameuse, c'est le moment de prendre ton pied !

Je sautai dans l'engin et Shogun s'installa au volant. Puis, après m'avoir gratifié d'un magnifique sourire, il conclut cette première prise de contact par une sentence dont il avait le secret :

– Je sais pas pourquoi, mais j'ai le sentiment qu'on va bien s'entendre, tous les deux. Pas vrai, ma couille ?

Et, sans attendre de réponse de ma part, il partit en trombe en direction de l'observatoire.

À un moment donné, je ne sais pourquoi, je jugeai utile d'engager la conversation et de produire ce commentaire tout à la fois stupide et hasardeux, que je regrette encore aujourd'hui :

– Ça a l'air facile à conduire, une dameuse...

À peine ces paroles prononcées, je réalisai l'insondable portée de mon erreur. Je venais de m'aventurer dans une galaxie insoupçonnée, un trou noir lointain, un espace interstellaire dont on ne revient pas, car Shogun était tout à fait le genre d'homme à me prendre au mot. Et ce qui devait arriver survint aussitôt. Il stoppa net l'engin, se tourna vers moi et s'écria :

– Tu veux savoir ce que ça fait ? Alors, prends ma place, c'est l'occasion ou jamais de savoir ce que tu vaux derrière un volant !

Comme j'hésitai, ne sachant s'il plaisantait ou non, il me donna une bourrade à assommer un cheval, sauta hors de l'engin et m'intima l'ordre de prendre les commandes.

– Vas-y mon gars, fais-toi plaisir ! Ça se conduit comme une autotamponneuse !

Ce genre d'affirmation aurait dû me mettre la puce à l'oreille, et m'inciter à renoncer à cette folie pendant qu'il était encore temps. Cependant, avec un tel quidam, inutile de discuter, je l'avais compris à la seconde où il s'était présenté à moi. Je glissai bien sagement mon postérieur derrière le volant. Shogun avait déjà fait le tour de l'habitacle et pris place sur le siège passager. Après m'avoir expliqué brièvement le fonctionnement de cet engin qui, sur le coup, me parut une sorte de module lunaire, je démarrai et me lançai sur la piste. Contre toute attente, je ne calai pas, et la dameuse se mit à avancer sur la neige, toutefois elle fit de telles embardées à gauche et à droite que mon acolyte, soudain agrippé à son siège, me fit part de ses premiers commentaires.

– Holà ! bijou, ça se conduit avec doigté, ce genre d'engin ! Vas-y tout doux, sinon on va finir par *cupesser*¹⁰ !

Au début, tout se passa bien. Je ne sais à quel moment tout bascula, manquant de peu de se solder par une catastrophe intersidérale, un accident

digne d'un circuit de formule 1. Grisé par cette nouvelle liberté, je voulus accélérer. C'est alors que la machine s'emballa, et qu'elle partit en dérapage sur la droite. L'engin sortit de la piste et se dirigea tout droit vers un amas de congères. Sans l'intervention du samouraï qui reprit les commandes à temps et nous évita l'accident, je crois que nous aurions embouti ce mur de glace à grande vitesse. Je n'ose imaginer les conséquences d'une telle sortie de piste. Sans doute n'aurais-je jamais connu de l'observatoire autre chose que l'infirmerie.

– Eh bien, y a pas à dire, l'astronome, vaut mieux que tu étudies les étoiles que de t'occuper du déneigement ! ponctua Shogun alors que j'étais encore sonné par ce qui venait de se produire.

– Je suis désolé. La fatigue due à l'altitude, sans doute.

Chacun reprit sa place et nous nous dirigeâmes en direction de l'observatoire. Parvenu devant un immense bâtiment, le samouraï m'invita à descendre de l'engin.

– Je te laisse là, mon gars ! J'ai encore de la neige à racler. Le secret d'un bon dameur, c'est le doigté, l'expérience, et la hauteur de fraise. On se retrouve tantôt.

*

**

– Nous, on travaille à la construction de la douzième antenne ! m'indiquèrent Joël et Hermann dès que je fus en leur présence à l'atelier.

Les deux sbires, jouant les acrobates sur un échafaudage, avaient l'allure de Dupont Brothers prêts à partir pour la Lune. C'était la première fois que je découvrais un couple aussi uni, et paradoxalement aussi mal assorti. L'un, épais et mutique, me regardait à la dérobée tout en ricanant bêtement, tandis que l'autre, petit et disert, m'abreuvait de renseignements techniques dont je n'avais, sur le moment, strictement rien à faire. En quelques minutes, j'appris tout ce qu'il y avait à savoir sur les antennes. D'abord leur masse imposante (près de 130 tonnes), ensuite la composition de leur énorme parabole tournée vers le ciel (176 panneaux en aluminium), tel le pavillon d'une oreille à l'écoute de l'Univers, et enfin leur incessante rotation comme

pour un ballet destiné au public des étoiles, faisant songer à des engins sortis tout droit d'un film de science-fiction.

– C'est formidable ! avouai-je mollement, alors que, miné par la fatigue, je ne pensais qu'à une chose, aller me coucher.

Pour clore toute discussion, Joël chanta « Gabrielle, tu brûles mon esprit » *a capella*, et Hermann se mit à mâcher son chewing-gum en ouvrant la bouche comme un four.

Prenant le relais de ces Dioscures sortis tout droit de la constellation des Gémeaux, grand connaisseur devant l'éternel de la cartographie du ciel, Tanguy, astronome et directeur de l'observatoire, m'accueillit dans la salle de contrôle avec la fulgurance d'une comète :

– Les antennes sont éloignées de 760 mètres, soit l'équivalent de la résolution d'un télescope qui serait doté de ce diamètre. Combinées entre elles, quand les huit plus grands observatoires parviennent à observer de concert une partie du ciel et conjuguent leurs données, cela permet depuis New York de pouvoir lire sans difficulté un article de journal situé à Paris. Une précision qui nous a permis, grâce à des observations effectuées en avril 2017 par ces huit observatoires, de photographier pour la première fois un trou noir situé au centre de la Galaxie, à plus de 53 millions d'années-lumière de là !

Une découverte scientifique capitale, largement commentée depuis dans les cénacles des astronomes, et relayée par la presse comme il se doit, puisque cette révélation annoncée par Albert Einstein il y a plus d'un siècle n'avait jamais été prouvée jusque-là. Il y avait bien eu des simulations, mais ce cliché où apparaissait une masse noire entourée d'un halo orangé est la première image dont on dispose de cet objet céleste, un objet si compact que l'intensité de son champ gravitationnel empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper. Et tout cela, grâce au travail collaboratif de centaines de chercheurs, de techniciens et de scientifiques de tous les horizons, et bien sûr à la présence des antennes.

Tout cela était passionnant et, en temps normal, je me serais délecté de telles informations. Mais j'étais déjà au courant de ces découvertes, et pour l'heure, tout ce dont je rêvais, c'était d'un bon café et d'un peu de repos.

Après m'avoir assommé encore avec quelques explications techniques, Tanguy s'aperçut soudain de ma lassitude et m'enjoignit de rejoindre les cuisines, où je fis tout à la fois la connaissance de Barbara et de l'arabica puissance 9. La cuisinière m'accueillit à bras ouverts, m'offrant en plus du café une part d'un délicieux gâteau au chocolat qu'elle venait de confectionner. Je bus le café et avalai la part de gâteau tout en fixant aveuglément l'étendue de neige par la fenêtre. Nous échangeâmes quelques politesses puis, comme elle m'avait surpris à bâiller malgré les remontants qu'elle venait de m'octroyer, elle m'indiqua le numéro de ma chambre dans le bloc 3.

— Allez vous reposer, Alexandre, vous en avez bien besoin. La première fois en altitude a le don de vous assommer, c'est bien connu.

Je remerciai la cuisinière de sa sollicitude. C'est ainsi que, quelques minutes plus tard, je pus enfin gagner une minuscule pièce composée de deux lits simples, chambre qui me tiendrait désormais lieu de havre de paix. Là, victime d'un énorme coup de blues, je m'allongeai sur le lit et restai prostré de longues minutes, à me demander ce que je faisais là, au milieu de parfaits inconnus qui, contrairement à moi, semblaient contents de leur sort. La seule compensation que je pouvais éprouver sur le moment était de me trouver loin de toute pollution lumineuse engendrée par l'éclairage des villes. Ici, tout était pur, vierge, sauvage. Le ciel était d'une transparence absolue, les jours éclairés par les feux du soleil, et les nuits illuminées par la clarté des étoiles. À cette pensée un vague sourire se dessina sur mon visage.

Je compris très vite que mon état de fatigue mentale et physique était la cause de tout. Bientôt, à force de repos et d'habitude, moi aussi je finirais par m'acclimater à ce monde hostile, et à cet observatoire posé comme un aigle sur le sommet d'une montagne. Un espoir nouveau m'envahit.

Mais pour le moment, j'avais une migraine épouvantable. Mes maux de tête, sans doute accentués par l'altitude, étaient si violents que j'avais l'impression que mon crâne allait exploser. Il fallait à tout prix que je prenne un remède avant de devenir fou, et je me mis en quête de l'infirmerie.

Muni du plan de l'observatoire, je sortis du bloc 3 et rejoignis le bloc 1. L'infirmerie était située non loin de la salle télé, au bout d'un couloir

donnant sur l'entrée. Je frappai à la porte et une voix féminine me répondit aussitôt :

– Entrez !

J'entrai et je tombai nez à nez avec une femme petite et menue, aux yeux et cheveux sombres, qui m'adressa un large sourire :

– Bonjour. Que puis-je pour vous ?

Son intonation de voix était si pure, si positive, que je me sentis tout de suite en confiance.

– Bonjour. Je suis Alexandre Dreamsens, le nouvel astronome. Je viens d'arriver ce matin, et...

– Et vous cherchez de l'aspirine, c'est ça ?

Je la regardai, éberlué.

– Oui, comment avez-vous deviné ?

Elle sourit avant de m'expliquer :

– En général, c'est ce que réclament les nouveaux arrivants à l'observatoire. L'altitude, la fatigue, le changement de lieu de vie sont des facteurs de migraine.

– J'aurais dû y penser.

Elle attrapa un tube dans l'armoire à pharmacie et me le tendit.

– Tenez. Prenez un comprimé tout de suite et un autre ce soir. Cela devrait faire l'affaire, le temps d'habituer votre corps à la différence de pression atmosphérique.

C'est alors qu'en m'approchant d'elle, je respirai pour la première fois les fragrances de son parfum. Des notes suaves de violette et de jasmin. Envoûtement immédiat.

– Je vous remercie, mademoiselle... madame ?

– Olympe.

En plus de posséder les atours d'une déesse, cette femme portait le prénom du lieu où séjournèrent les dieux.

– Vous travaillez à l'observatoire depuis longtemps, Olympe ?

L'infirmière releva la tête, un peu étonnée que je me montre si insistant d'emblée, puis répondit du bout des lèvres :

– Cela fera deux ans à la fin de l'année.

– Je vois. Et lors de ces deux années sur place, vous avez eu à prendre en charge beaucoup de blessés ?

– Non, heureusement, rien de bien grave. À part quelques contusions, foulures ou brûlures, je n’ai jamais eu à déplorer de cas nécessitant une évacuation d’urgence.

– Dans ce cas, si vous n’avez pas grand-chose à faire, vous devez vous ennuyer un peu.

C’était une déclaration très maladroite, je m’en rendis compte aussitôt, ce qui eut pour effet d’assombrir son regard. Prenant la mouche, elle rétorqua avec vigueur :

– Il est vrai que je dispose de pas mal de temps libre. Mais apprenez que je ne m’ennuie pas. Ce n’est pas dans ma nature. À l’infirmierie, j’ai toujours quelque chose à faire, de la paperasse, des commandes ou l’inventaire. Chaque matin, je dois m’assurer que mon stock de médicaments est à jour. Et lorsque je n’ai plus rien à y faire, je vais aider Barbara aux cuisines.

Je m’en voulus aussitôt de l’avoir contrariée, et me fis tout petit devant elle.

– Pardonnez-moi, je me suis mal exprimé. Je ne voulais pas vous offenser.

Les traits de son visage se relâchèrent.

– Vous n’avez pas besoin de vous excuser. Je ne suis pas fâchée. Maintenant, si vous le voulez bien, j’ai à faire. Bonne journée à vous, Alexandre.

– Bonne journée, Olympe.

Et, sans savoir si ma tête tournait à cause de l’altitude, des effluves de son parfum ou des conséquences de ma maladresse, je sortis de l’infirmierie dans un tourbillon d’incertitudes.

Une fois ma migraine passée grâce aux effets de l’aspirine, ma vision des choses changea quelque peu. Au final, ce séjour à l’observatoire pourrait se révéler moins ardu qu’il ne m’était apparu au pied de la montagne. Était-ce de m’élever et de tutoyer les étoiles, ou la simple présence d’Olympe comme un cadeau du ciel ? J’avais retrouvé un semblant d’énergie et de bien-être.

Après un solide déjeuner suivi d’une sieste réparatrice, je pus enfin prendre mes fonctions au sein de l’observatoire. En fin d’après-midi, je rejoignis la salle de contrôle où m’attendait l’astronome en chef. Lors de

cette première session, Tanguy m'initia au fonctionnement de l'ordinateur central, et de la masse des données à intégrer en vue des recherches scientifiques dont nous avons la responsabilité. Un travail bien différent de celui que j'exerçais au siège, beaucoup plus *in situ*, plus pragmatique. J'avais enfin l'impression de servir à quelque chose. De maîtriser mon sujet. D'être aux commandes de l'appareil. Pour la première fois de ma vie, j'étais en contact direct avec les étoiles.

Tanguy, malgré sa froideur et son flegme, sut me rassurer en peu de temps sur ma faculté d'adaptation à l'observatoire. Selon lui, j'étais tout à fait capable de prendre la relève dès le lendemain. Nous devons nous relayer toutes les douze heures. Comme Tanguy dormait peu, il avait opté pour la rotation de nuit, sans aucun doute la plus difficile, ce qui était tout à son honneur. Je devais donc le remplacer de 7 heures à 19 heures. Lui se contentait de dormir de 7 heures à midi, cinq petites heures de sommeil qui semblaient lui suffire amplement.

– Parfois, se justifia-t-il, je fais une micro-sieste de quelques minutes dans la salle de contrôle pour compenser, mais c'est à peu près tout. Et ne va pas croire que je dors comme un loir quand je suis de repos chez moi. Je ne parviens pas plus à fermer l'œil là-bas qu'ici. Je dois être programmé pour dormir cinq heures, et pas une minute de plus.

Un robot, ce type était un robot. Même s'il était de plus en plus clair pour moi que, hormis les heures de repas pris en commun au mess, il n'y avait aucune pause dans la vie d'un astronome scrutant le ciel.

En fin de compte, notre charge de travail était à peu près égale, mais la partie de Tanguy plus éprouvante que la mienne, surtout à cette période de l'année. Lorsque, une semaine après mon arrivée, mû par un incontrôlable besoin de me justifier, je lui proposai d'intervertir les rôles pour le soulager un peu, il refusa tout net :

– Merci de ta proposition, Dreamsen, mais je crois que ce ne sera pas nécessaire.

– Tu en es sûr ?

– Oui. À force, je me suis habitué à travailler comme cela.

Comme je restai dubitatif, Tanguy parvint à me convaincre d'abandonner cette idée :

– Ne t'inquiète pas. Je suis un oiseau de nuit. Cela fait dix ans que j'observe ce rythme, et je crois que tout chambouler du jour au lendemain me nuirait plutôt. Et puis, c'est la nuit que brillent les étoiles...

Cette explication avait le mérite d'être franche. Tanguy ne céderait pas son fauteuil aussi facilement. C'était lui le pilote aux commandes de l'observatoire, lui le maître d'équipage, et il tenait à le faire savoir.

– Très bien, puisque tel est ton désir, je te laisse les nuits.

En fait, Tanguy était un bourreau de travail, il me l'avait avoué. Même lorsqu'il était en vacances avec femme et enfants, il ne pouvait s'empêcher de scruter le ciel. À part l'astronomie, il n'y avait pas grand-chose qui le passionnait. Sur ce sujet, il était d'une culture impressionnante, capable de citer par cœur tous les noms des constellations célestes. Moi qui en connaissais pourtant un rayon dans ce domaine, j'étais distancé de plusieurs longueurs.

Un soir, lors du changement de poste, Tanguy m'invita à le rejoindre au-dehors quelques minutes. Là, sous les fenêtres de l'observatoire, il leva les yeux au ciel et me confia, émerveillé :

– Regarde ! C'est beau, non ?

Je contemplai à mon tour la panoplie céleste s'étendant au-dessus de nos têtes. Il y avait autant d'étoiles dans l'infini qu'il y avait de grains de poussière en suspension dans l'air. Je repérai d'abord l'étoile Polaire, puis le zodiaque ou l'écliptique, maigre bande où évoluent les planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne. Au-delà de Pluton, on entre dans le domaine des comètes. La nébuleuse d'Orion, la galaxie d'Andromède sont des constellations sur lesquelles j'aurais bien passé le week-end, s'il y avait l'espoir d'un retour.

– Tu as raison, c'est magnifique !

– Alors, c'est bon, tu ne regrettes pas d'être venu ici ? me demanda Tanguy, devenant tout à coup humain.

– Non, pas le moins du monde.

Et, après avoir échangé un regard complice, vaillants capitaines d'un navire intergalactique en route pour les étoiles, nous regagnâmes la salle de contrôle.

Pour devenir un astronome, il faut posséder plusieurs particularités : avoir la tête dans les étoiles, glisser entre les gouttes d'eau et être absolument imperméable aux changements climatiques. S'intéresser aux vents solaires martiens, à Orion, aux quasars et aux nébuleuses tout autant que d'autres se consacrent au tiercé, au tricot ou aux matchs de hockey. Un métier basé sur l'observation et la curiosité scientifique, requérant une bonne dose de patience et voué aux supputations les plus diverses. Mais Dreamsens, littéralement le « fils du rêve », est un nom prédestiné pour qui désire passer sa vie à observer les étoiles. Il est étrange de noter que la majorité de l'espèce humaine avance le regard baissé, sans jamais songer à relever la tête et à contempler le ciel. C'est pourtant là que se nouent les fils du destin de l'humanité.

Il suffit de regarder les gens marcher dans la rue pour se rendre compte qu'il existe trois catégories de personnes : les soucieux, les fonceurs et les rêveurs. Les soucieux, hésitants et accablés, avancent d'un pas lent, la tête penchée en avant, sans vraiment savoir où ils se dirigent. Les fonceurs tracent leur chemin en regardant droit devant eux, résolus à tout dévaster sur leur passage. Les rêveurs, eux, déambulent en levant les yeux au ciel, prenant le temps de s'arrêter sur leur parcours ou de revenir sur leurs pas. Un astronome, s'il veut sortir du lot, doit forcément appartenir à cette troisième catégorie.

Mon travail ne se résumait pas au simple fait d'avoir la tête levée vers le ciel. En quelques décennies, le métier avait bien changé. Les astronomes ne disposaient plus de télescope comme au temps de Galilée. Désormais, d'immenses yeux de métal leur permettaient de voir ce que l'œil humain ne pouvait distinguer.

L'observatoire NOEMA était le lieu idéal pour étudier le ciel, puisqu'il abritait le radiotélescope millimétrique le plus puissant et le plus sensible de l'hémisphère Nord. Dix antennes de 15 mètres de diamètre permettant de capter les ondes millimétriques venues de l'espace et de dévoiler des objets

impossibles à observer avec des instruments optiques classiques, puisqu'ils étaient cachés par des nuages de poussière interstellaire. L'ensemble de ces télescopes mobiles formait un télescope géant doté d'une sensibilité et d'une résolution exceptionnelle, offrant la possibilité d'explorer l'univers froid à des températures proches du zéro absolu. Grâce aux ondes millimétriques capables de capter une gamme de lumière qu'on ne détectait pas à l'œil nu, les astronomes étaient donc en mesure de mieux comprendre les objets qui composent l'Univers.

NOEMA était en quelque sorte le bureau des longitudes galactiques, le cabinet de psychothérapie des astres, la maternité des étoiles. On y observait leur naissance dans la matière froide à -200 °C , en même temps que l'évolution des galaxies, la chevelure des comètes, la pluie des météores, les quasars, les naines blanches, les trous noirs...

Pourquoi ici ? Parce que, pour une meilleure efficacité, on devait disposer du minimum de vapeur d'eau, d'où l'idée d'un plateau ensoleillé et haut en altitude comme celui du pic de Bure. Pourquoi en hiver ? Parce que, contrairement aux idées reçues, cette saison est la plus propice aux observations, dotée d'une atmosphère plus claire et plus stable que l'été où la chaleur se révèle un élément perturbateur.

L'une des missions les plus importantes de l'institut était l'étude de la naissance des galaxies, aussi bien la nôtre que celles qui s'étaient formées juste après le big-bang. En les scrutant de près, les scientifiques espéraient répondre aux questions les plus fondamentales de l'astronomie moderne. Comment les premières grandes structures de notre Univers avaient-elles évolué pour donner une galaxie comme notre Voie lactée ? Comment de nouvelles planètes et de nouveaux systèmes planétaires prenaient-ils forme ? Et pourquoi certaines planètes étaient-elles enrichies de molécules prébiotiques qui avaient la capacité sidérante d'engendrer la vie ? Chaque année, les astronomes du monde entier soumettaient à un comité leurs projets de recherche à propos de telle étoile, comète, galaxie ou trou noir. C'est ce comité qui décidait de leurs priorités. Quant à moi, je n'étais qu'un exécutant, un technicien de haut vol, certes, mais jamais je ne décidais du travail à accomplir. À l'observatoire, étant l'un des deux capitaines de ce

navire intergalactique qui pointaient leur astrolabe en direction des astres, je passais donc l'essentiel de mes journées enfermé dans une pièce remplie d'écrans d'ordinateurs, avec sous les yeux des feuilles de données incompréhensibles pour le commun des mortels. Mais, la tête dans les étoiles, je me mesurais à l'immensité de l'Univers sans savoir encore qu'un vortex polaire d'un froid inimaginable s'approchait.

-
- [7.](#) Le « monsieur » (péjoratif), en patois.
 - [8.](#) « C'est le temps d'y aller », en patois.
 - [9.](#) Terme affectueux, « bambin », ou « un peu simple d'esprit ».
 - [10.](#) « Culbuter », en patois.

OceanofPDF.com

L'air chaud et l'air froid de la troposphère bloquent les vents du courant-jet qui soufflent de manière rectiligne, un peu comme des autotamponneuses atmosphériques. Cela crée des torsions dans les vents, qui montent dans la couche atmosphérique supérieure pour entrer dans le vortex polaire stratosphérique et ainsi perturber ce flux circulaire.

Ces torsions font monter de l'énergie ondulante dans la stratosphère. Lorsque cette énergie est suffisamment forte et dure suffisamment longtemps, elle peut perturber le vortex polaire stratosphérique habituellement quasi circulaire.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Le monde ne tourne plus rond

La première semaine fut une lente immersion dans un nouveau monde perclus de blancheur et de froidure cristalline. Peu à peu, je pris mes marques, et compris quel rythme adopter pour pouvoir effectuer correctement mon travail sans négliger la partie dont j'avais le plus besoin : le contact social.

La journée, je me consacrais exclusivement aux observations scientifiques, enfermé dans la salle de contrôle donnant sur le champ d'antennes. Contrairement à Tanguy qui n'apercevait qu'une nuit étoilée ou couverte, je profitais de l'intensité lumineuse du jour à travers les fenêtres, même lorsque le ciel était voilé. Parfois, lorsque les visages de Constance et d'Ambre, telles de furieuses comètes, apparaissaient dans mon champ de vision, je les remplaçais par celui d'Olympe.

Une fois ma journée de travail terminée, je rejoignais le mess. J'apprenais peu à peu à découvrir les autres membres de l'observatoire, avant d'aller me coucher et de dormir par intermittence jusqu'au lendemain matin. Contrairement à Tanguy, j'avais besoin de sept à huit heures de sommeil pour tenir debout. Or mes nuits étaient hachées, il n'était pas rare que je reste de longues heures les yeux grands ouverts, ce qui jouait sur mon humeur.

Un soir, après le dîner, je demeurai en compagnie des deux femmes de l'équipe, ce qui me permit de mieux les connaître.

– Cela fait longtemps que tu es là ? demandai-je d'emblée à la cuisinière.

Tout en nous servant une tasse de verveine-menthe, Barbara m'expliqua qu'elle était en poste à l'observatoire depuis bientôt sept ans, qu'elle habitait à Gap, avait deux enfants encore scolarisés et un mari technicien-qualité dans une usine des environs.

– Et cela ne t’embête pas de ne les voir qu’une semaine sur deux ?

– En général, non. D’autant qu’une semaine passe assez vite. Mais là, je dois t’avouer que ne pas savoir combien de temps on va rester, c’est pas facile.

J’acquiesçai, puis me tournai vers l’infirmière :

– Et toi, Olympe, tu as aussi une famille, je suppose ?

Olympe hésita quelques secondes, évoquer sa vie privée semblait la gêner, mais elle finit par répondre :

– Oui, j’ai une fille de 7 ans. Elle s’appelle Candice.

– C’est un joli prénom, répondis-je dans un sourire bienveillant.

– Merci.

– Et ton mari, il fait quoi ? Il est infirmier, lui aussi ?

Olympe sourit, légèrement troublée, puis murmura du bout des lèvres :

– Si tu veux parler du père de ma fille, non, il est mécanicien. Mais je n’ai jamais été mariée.

Comme je demeurai face à elle, les yeux écarquillés, elle devina que j’étais désireux d’en savoir plus à son sujet sans oser le demander, aussi poursuivit-elle sur le ton de la confidence :

– Ma fille, je l’élève seule. Avec son père, on s’est séparés il y a un peu plus d’un an. Elle le voit un week-end sur deux, et tout se passe bien jusqu’à présent.

– Mais alors, où est-elle lorsque tu travailles ?

– Chez ma mère. Nous habitons le même immeuble.

– Je comprends. On a tous besoin d’une mère pour ce genre de choses.

– Oui, c’est très pratique.

– Et si on ne redescend pas pour Noël, ce qui semble très probable, c’est donc elle qui va la garder ?

– Bien sûr. Je sais que je peux compter sur elle. Mais j’espère tout de même que, d’ici là, tout sera rentré dans l’ordre.

– Je l’espère aussi...

Et, en disant cela, elle eut ce geste de replacer une mèche de cheveux derrière son oreille.

Aussitôt, un coup de tonnerre sentimental éclata dans mon cœur et le réduisit en un amas de cendres.

Ce qui était certain, c'est que par la grâce de ce geste, anodin pour d'autres mais d'une importance capitale à mes yeux, comme pour Constance et Ambre, je venais de succomber au charme d'une femme. À la seule différence que, les circonstances étant différentes, je n'osais avouer ma flamme à la nouvelle élue de mon cœur.

Les jours suivants, dès que je me trouvais en sa présence, je perdais tous mes moyens. Dès lors, il ne fut un secret pour personne que le nouvel astronome en pinçait pour l'infirmière. Personne, sauf Olympe. Comme bien souvent dans les histoires d'amour naissantes depuis Shakespeare, seule Juliette ne remarqua rien du manège de Roméo. Et tandis que les sous-entendus fusaient autour de nous, Olympe restait imperturbable, telle l'héroïne d'une tragédie de neige et de froidure.

Et voilà qu'il me faut quasiment revenir au présent, même s'il est bien cruel à plus d'un titre. Au fur et à mesure que le mercure s'élevait dans la graduation de mon thermomètre sentimental, la météo annonçait une succession de dépressions et de tempêtes neigeuses pour la période du 20 au 30 décembre, avec l'arrivée imminente de ce vortex polaire qui en serait l'acmé. Telle ma passion cachée pour Olympe, les tempêtes allaient *crescendo*, montant peu à peu en puissance. Celle que nous avons essuyée ces derniers jours, amenant dans ses spirales une neige abondante, n'était qu'un premier coup de semonce. Les suivantes seraient bien plus dévastatrices. Ce qui m'a fait douter de la suite des événements était une question cruciale : mon cœur romprait-il, en même temps que se déchaînerait la furie des éléments ?

À l'instar d'un coup de foudre, un coup de vent n'a pas la même intensité en fond de vallée que sur un plateau en altitude, où aucun obstacle n'est présent pour le ralentir, le freiner, l'empêcher dans sa course. Sur un plateau dégagé, une simple tempête peut s'apparenter à une tornade alpestre, un ouragan des cimes, un typhon d'altitude.

Bien sûr, la neige ne s'est jamais vraiment arrêtée de tomber, nous n'avons pas pu évacuer l'observatoire le 22 comme prévu, il y a eu cependant une légère accalmie le lendemain, le 23, accalmie qui nous a fait croire à une

amélioration météorologique. Puis, le 24, est arrivée une nouvelle tempête de neige, et tout a recommencé. Les parois de tôle de l'atelier se sont mises à trembler comme sous le souffle d'un géant. Immédiatement, Tanguy a instauré les premières mesures d'urgence. Les fleurs de métal, qu'on avait réussi à ouvrir dans ce court laps d'accalmie, se sont de nouveau refermées afin de ne pas subir les assauts des éléments. Les véhicules, y compris la dameuse de Shogun, ont regagné l'intérieur de l'atelier dont toutes les issues ont été verrouillées, ce qui nous a valu un commentaire de la part du samouraï, estampillé *made in Shogun* :

– Foutredieu ! Ne pas pouvoir se servir d'une dameuse alors qu'il neige comme jamais il a neigé depuis le paléolithique, c'est vraiment un truc à vous trouer le *matafan*^{[11](#)}.

Malgré cette remarque non dénuée de sens qui nous a arraché à chacun une grimace ou un sourire, chaque membre de la station a reçu l'ordre de rester confiné à l'intérieur de l'observatoire, dans l'attente que cette nouvelle tempête passe sa colère sur le bâtiment, puis s'en aille commettre ses ravages sous d'autres cieux.

Il était difficile d'imaginer pire scénario, mais il fallait se rendre à l'évidence, tout était dérégulé sur cette planète, rien ne tournait plus rond, aussi devions-nous en subir les effets dévastateurs. Nous avons dû passer aux mesures d'urgence. Cela ne changeait rien pour Shogun, occupé à la révision de sa dameuse dans l'enceinte de l'atelier, ni pour Joël et Hermann toujours affectés à la construction de l'antenne, ni même pour Barbara et Olympe affairées en cuisine. En revanche, Tanguy et moi devions revoir notre feuille de route. Tout en restant en contact avec le siège, Tanguy persistait à s'ingénier sur ses feuilles de calcul en prévision d'un redémarrage des antennes auquel personne ne croyait plus guère. Pour ma part, j'ai passé l'essentiel de mes journées à consulter les sites météo, tout en ne voyant aucune amélioration se profiler à l'horizon. À la suite de quoi, aux heures des repas, je retrouvais les autres membres dans l'espace de vie et les informais de l'avancée des dépressions météorologiques. C'était chaque fois une désillusion amère. Au fil des jours, l'enthousiasme s'est amenuisé, et le moral de l'équipe s'est érodé, chacun tombant un peu plus chaque jour dans

la torpeur et le désarroi. Le seul rayon de soleil était la présence d'Olympe à mon côté, une compagnie si agréable qu'elle me permit de tempérer mon humeur.

Le soir était le moment le plus difficile puisqu'il nous fallait apprendre à tuer le temps. Certains s'adonnaient à la lecture, au Scrabble, au mah-jong, au Qwirkle, à de frénétiques parties de cartes. Quant à moi, je préférais les regarder jouer, impassible, tout en feuilletant les pages d'un roman de Philip K. Dick dont j'avais entamé la lecture il y avait déjà plusieurs semaines. Parfois, je retrouvais Olympe et Barbara dans la salle de télévision, espérant oublier un peu les soucis du quotidien en regardant un bon film, un documentaire ou une émission d'actualité. Mais lorsque je les surprénais littéralement captivées par de consternantes émissions de télé réalité qui me laissaient de marbre, j'allais directement me coucher.

Un soir pourtant, alors que Barbara s'était endormie devant le poste, j'ai eu avec l'infirmière une conversation un peu plus poussée.

– Olympe ?

– Oui

– Cela te dérange si je te pose une question personnelle ?

– Dis toujours.

– Est-ce que tu envisages de refaire ta vie avec un homme ?

Olympe a paru gênée.

– Je n'en sais rien.

– Eh bien, sache que je pourrais très bien m'inscrire sur la liste des prétendants.

Je ne sais ce qui m'a poussé à cette audace, sans doute un excès de confiance, une folie douce inhérente à mon caractère rêveur, ou le verre de chartreuse de trop que j'avais ingurgité au préalable avant de venir lui parler, mais rien ne s'est passé comme prévu. Olympe a accusé le coup. C'était un peu violent comme entame, même si, à défaut de tact, j'avais au moins le mérite de la franchise. Mais ce qui aurait pu déboucher sur une belle aventure s'est finalement soldé par une fin de non-recevoir. Olympe m'a signifié mon congé, me faisant comprendre à demi-mot que, pour plusieurs motifs, rien ne serait possible entre nous. D'abord, tout

rapprochement entre deux employés sur leur lieu de travail pouvait être un motif de licenciement, comme le stipulait le contrat que nous avions signé l'un et l'autre. Ensuite, contrairement à Ambre qui s'en souciait peu, Olympe considérait notre différence d'âge comme un obstacle. Enfin, ses sentiments à mon égard ne semblaient pas aussi forts que les miens. Bref, je n'avais aucune chance.

– Comprends-moi bien, Alexandre. Tu es un doux rêveur plein de charme, mais je ne crois pas qu'un éventuel rapprochement entre nous deux soit du domaine du possible. Je ne veux nullement te froisser, mais je préfère ne pas te donner de faux espoirs.

Pour moi, cela a été une amère désillusion, un choc immense, comme si l'Univers implosait. En essayant cet énième échec, j'ai réalisé soudain que tout espoir de revivre les folles années de ma jeunesse paraissait irrémédiablement compromis. Le monde était devenu froid et hostile, Olympe ne serait pas mon ultime conquête amoureuse, et je n'avais plus aucun espoir de partir d'ici avant longtemps.

Dévasté, j'en suis venu à tenter d'oublier mon chagrin au moyen des plus tristes subterfuges. C'est ainsi que j'en ai été réduit à agrémenter les dernières soirées de ce sinistre mois de décembre à jouer aux fléchettes avec Shogun. En bon aficionado de ce jeu d'adresse et de précision, le samouraï avait installé sur le mur du couloir une cible, « avec la distance réglementaire stipulée par la fédération internationale ». Chaque soir, il passait son temps libre à lancer des fléchettes dans cette cible, tout en vidant des litres de bière.

– Bon Dieu, Dreamsens, tu mords la ligne ! Encore un faux pas et je te fous dehors à coups de pompe dans le train avant de t'envoyer direct valser dans la neige ! Et crois-moi, ça va faire mal, je chausse du 48 !

C'est que Shogun ne plaisantait pas avec le règlement de ce jeu qu'il vénérât. Dans sa mythologie, on pouvait donc ajouter une quatrième divinité, appelée Darts.

La cible devait être suspendue de manière que le centre, le bull-eye, se trouve très exactement à 1,73 m au-dessus du sol, et le pas de ligne à 2,37 m de la cible. Pour bien s'assurer que personne n'avait l'intention d'enfreindre

le règlement, il avait disposé sur le sol en linoléum une longue bande de scotch orange. Par mesure de sécurité, il était interdit de franchir cette ligne lorsqu'un joueur lançait ses trois fléchettes en direction de la cible, sous peine d'être excommunié sur-le-champ dans des sphères où il valait mieux ne pas se retrouver si on voulait finir l'année en vie.

Depuis que j'avais été éconduit par Olympe, malgré la menace de finir dans la neige, le fessier marqué au fer rouge par le cuir de chaussures de sécurité d'un Gargantua des cimes, je n'avais plus d'autre choix pour égayer mes soirées que de jouer contre lui quelques parties, parties que je perdais inéluctablement, tant la maîtrise de son jeu était avancée par rapport à la mienne.

– Foutredieu ! Dreamsen, tu tiens ta fléchette de travers ! Comment tu veux faire une double-bulle ! Sois un peu plus délicat. C'est à croire que tu le fais exprès. T'as pas envie de jouer, ou bien ?

– Excuse-moi, Shogun. Je ne suis pas dans mon assiette.

Je n'osais lui révéler qu'en visant le cœur de la cible, je brisais le mien, puisque je n'y voyais que le doux visage d'Olympe.

– Tu veux que je te dise où est ton problème, l'astronome ? C'est que tu réfléchis trop. Arrête de gamberger et de te mettre la rate au court-bouillon, et surtout détends-toi. Tout va bien se passer. Tiens, prends une bière ! Ça va te remettre les yeux en face des trous. Après ça, tu verras, tu viseras droit !

Une découverte scientifique récente accréditait une autre théorie selon laquelle la vie aurait été apportée sur Terre par la chute d'une ou plusieurs météorites.

En effet, selon une étude américaine de la NASA, les preuves que la vie était d'origine extraterrestre demeuraient tangibles. En 1969, les scientifiques s'étaient intéressés à certaines météorites dont l'une, vieille de plusieurs milliards d'années, s'était écrasée sur le continent australien. Or les analyses de cette dernière avaient révélé la présence de différents sucres, dont le ribose, un composant de l'ARN (acide ribonucléique), une molécule essentielle à l'expression et à la régulation des gènes. Tandis que l'étude d'autres météorites avait déjà permis de déceler d'autres éléments

nécessaires à la vie, tels que les acides aminés. Ce serait donc grâce à ce sucre extraterrestre ayant contribué à la formation de l'ARN que la vie serait apparue sur Terre.

Quelle qu'en soit l'explication, j'étais convaincu que, quelque part dans l'Univers, il existait une galaxie, voire plusieurs où la vie demeurerait possible. C'était une supposition tout à fait envisageable et qui, depuis quelques décennies, était partagée par la plus grande part de la communauté scientifique. L'Univers étant à la fois infini et en expansion, pourquoi n'existerait-il pas une ou plusieurs autres planètes, certainement trop lointaines pour que personne n'en entende jamais parler, mais dites habitables ?

Or pour moi, Shogun ressemblait de plus en plus à un Martien. Son aptitude à vivre en altitude, son moral à toute épreuve, sa décontraction naturelle ne cessaient de me surprendre et me fasciner. Un soir d'extrême lassitude, je m'en suis confié à l'intéressé.

– Je suis convaincu qu'il existe des êtres vivants comme nous sur d'autres planètes. Et que, très certainement, ils te ressemblent un peu.

Mais la réponse de Shogun, comme d'ordinaire, a été fulgurante à plus d'un titre :

– Tu sais quoi, l'astronome, à force de réfléchir, tu te fais des nœuds au cerveau. Des foutaises, va te faire foutre avec tes théories à deux balles, Ducon !

11. Littéralement, le « beignet » en patois.

OceanofPDF.com

L'interaction entre la perturbation de la stratosphère et les conditions météorologiques dans la troposphère n'est pas totalement comprise. Il semblerait toutefois que, lorsque le vortex de la stratosphère est perturbé (qu'il se divise, se déplace ou s'allonge), il pourrait pousser le courant-jet en dessous de lui vers le sud, envoyant une vague de froid arctique dans les villes américaines, européennes et asiatiques. C'est la raison pour laquelle il a brièvement fait plus froid à Chicago en 2019 qu'au pôle Nord.

Passer l'hiver

Le matin du 25 décembre, le ciel s'est soudain ouvert en deux, la neige s'est enfin arrêtée, et le vortex polaire tourbillonnant au-dessus de nos têtes depuis plusieurs jours est tombé sur l'observatoire comme un aigle sur sa proie. Le froid, le grand froid, a fait craquer ses murs comme une vulgaire coquille de noix. Dehors, le thermomètre est passé en quelques heures de – 15 °C à – 30 °C. Un choc thermique qui a semblé fissurer le ciel, les murs de pierre du bâtiment, et perforer mes poumons.

Maintenant qu'il n'y avait plus aucune échappatoire, que la route du col était définitivement fermée pour le reste de l'hiver, il aurait été temps pour moi de me résigner, mais c'est exactement le contraire qui s'est produit. Ne pouvant me résoudre à cette situation dramatique et exceptionnelle d'isolement complet et de déconfiture amoureuse, puisque Olympe m'avait rejeté et que personne ne m'avait aidé à sortir d'ici, j'en ai été réduit à me rapprocher encore davantage du samouraï.

Ce matin-là, celui du froid le plus incisif que j'aie eu à connaître de toute mon existence, j'ai retrouvé Shogun dans l'atelier. L'homme passait en revue chaque pièce de sa dameuse, la bichonnant comme s'il s'agissait là de son jouet préféré. Et tout en lubrifiant les cardans, nettoyant les bougies au chiffon doux, vérifiant les niveaux des jauges d'huile et de liquide de refroidissement, il sifflotait, serein et heureux comme un homme qui sait où se trouve sa place dans l'Univers. Soudain, je me suis mis à l'envier. Après tout, le bonheur et l'équilibre, c'était peut-être simplement ça. Entretenir une dameuse par une matinée d'hiver glaciale, et savoir s'en contenter.

Shogun, je l'avais enfin compris, était un spinoziste pour qui la nature était Dieu, ce qui lui conférait une force exceptionnelle sur le plan physique

comme sur le plan mental, et lui permettait de rester confiné ici à l'année sans crainte de ressentir les effets néfastes de l'isolement. Mieux encore, c'était un être radical, carré, droit, résistant, dur, abrupt, tranchant comme un éclat de silex, et pour qui la retraite monacale était une étape nécessaire sur le chemin du bonheur.

Après s'être emparé d'une clé à bougie, il s'est redressé un instant, s'est approché de moi et m'a confié :

– Tu sais, mon Dreamsen, j'ai pas fait des études comme toi, mais y a pas besoin de sortir de Saint-Cyr pour trouver un sens à sa vie. Pour ça, il faut regarder la nature et l'aimer. La montagne est pure, pas comme cette société de mes deux. Lorsque j'ai décidé de vivre ici à l'année, j'étais peut-être un Indien encerclé par les tuniques bleues, mais mon but était de tenir, de pas abandonner, de pas me rendre, et surtout de pas signer de traité de paix avec l'ennemi qui, de toute manière, aurait été trahi plus tard. Mon but était de m'extraire de la société pour vivre au milieu de ce que la Terre a de plus beau, et que les gens des villes ont fini par oublier : la beauté de la nature !

Il a observé une courte pause pendant laquelle il a remis la bougie en place, lui donnant les quelques tours de clé nécessaires, puis il a continué, toujours aussi péremptoire et imperturbable :

– Et pourtant, même si je l'aime de tout mon cœur, la vie en montagne est rude. Putain ! Surtout depuis ce foutu changement climatique. Ici, chaque chose a de la valeur, t'es responsable de ta gestion des stocks et de ton corps. Le moindre bout de bois, la moindre allumette a de l'importance, la moindre blessure ou chute peut avoir des conséquences dramatiques. Ici, y a pas moyen de rejoindre la civilisation comme ça, sur un claquement de doigts, encore moins d'appeler les secours. On est donc responsables de nos actes, ce qui nous rend définitivement humains.

– Est-ce qu'il manque quelque chose pour tenir, si des fois le vortex polaire s'éternise ?

– Non, avec les réserves, on devrait pouvoir tenir jusqu'en janvier, même février s'il le faut. Mais si la centrale nous coupe le jus, alors là, mon blaireau, je donne pas cher de notre peau !

J'ai soudain mesuré l'ampleur de la tâche qui nous incombait. Survivre un hiver en altitude n'était pas une sinécure, mais possible au demeurant si tout se passait comme prévu. Du moins, tant qu'on disposait de réserves de nourriture et d'électricité.

– Je vais te dire, mon Dreamsen, ce qu'est la vie. La vie, c'est osciller entre la légèreté et la souffrance. L'humain est un bloc de souffrance que seuls l'amour et le travail peuvent adoucir. Ouais, putain, y a rien de plus vrai ! L'amour, j'ai fait une croix dessus depuis longtemps. Et le travail, j'en aurai largement fait ma part. Mais je vais te dire un truc, mec. Je ferai pas comme ces pingouins qui disent amen à tout, et qu'on envoie à l'hosto le jour où ils sentent qu'il y a plus de carburant dans la machine. Je vais pas clamser dans un lit douillet pour faire plaisir au gouvernement. Là-bas, tu vas gagner quoi ? Un mois ? Deux, à la rigueur ? Mais faut pas rêver. C'est juste du sursis, du rab comme à la cantine, mais au fond, quand t'es foutu, t'es foutu ! Et là, le beau geste, c'est de rester digne jusqu'au bout, et de partir comme les Inuits...

Tout en repositionnant la clé à bougie sur l'établi, Shogun a bombé le torse et a conclu sur le ton d'un dramaturge :

– Si un jour je sens que la fin est proche, je quitterai discrètement l'igloo protecteur que représente l'observatoire, j'irai dehors m'allonger dans la neige et, en quelques minutes, je me laisserai engourdir par le froid et m'endormirai pour toujours en contemplant les montagnes. Voilà ce que je ferai. Et la neige, foutredieu, sera mon tombeau, car il n'y en a pas de plus beau !

Comme l'avait annoncé la météo, une succession de tempêtes a sévi jusqu'à la fin de l'année et le vortex polaire est demeuré stationnaire au-dessus de l'Europe. Les fêtes de Noël se sont passées en altitude, dans un climat trop glacial pour être festif. Contraint de demeurer à l'observatoire, chacun a fait contre mauvaise fortune bon cœur.

– Je suis à peu près certain que beaucoup de gens payeraient très cher pour se trouver à notre place, a temporisé Tanguy, voyant que le moral de la troupe périclitait.

– Comment ça ? ont demandé Hermann et Joël.

– Un tel séjour en altitude coupé du monde, dans un observatoire, doit se monnayer une fortune chez certains opérateurs de tourisme en milieu extrême.

– C'est pas faux ! a fait observer Shogun, pour qui cette réclusion forcée avait des airs de vacances sur la Riviera. Tiens, je vais en profiter pour sortir mes Dynastar et me faire une petite descente dans la peuf ! Je viens juste de les farter, ça va glisser comme un pet sur une toile cirée. Il faut bien que je les use un peu avant de les bazarder. Je vous ai pas dit, je me suis commandé les *speedzone 82 proconnect*, ils devraient arriver en début d'année prochaine. Avec ça, les amigos, ça va glisser grave !

À côté de l'observatoire, il y avait une pente sur une centaine de mètres dans une sorte de déclivité rocheuse naturelle, juste avant le précipice bordant le plateau, et c'est là, sur cette piste improbable et dénuée de remonte-pentes que le samouraï avait pour habitude de skier, créant de sublimes arabesques sur le tapis de neige. Ce qu'il fit ce matin-là alors que nous grelottions de froid à l'intérieur. Lorsqu'il revint de son odyssée, une heure plus tard, il avait la barbe et les sourcils recouverts de gel, mais arborait un large sourire aux lèvres et, tout guilleret, nous gratifia d'une appréciation toute shogunesque :

– Ah bordel de merde, ce genre de virée, ça ravigoterait un mort !

Le jour de Noël, Barbara a pu déployer l'étendue de ses talents culinaires. À défaut d'huîtres et de foie gras, l'équipe a eu droit à une poêlée de coquilles Saint-Jacques en entrée, d'un chapon farci accompagné d'un gratin de cardons en plat de résistance, d'une assiette de fromages issus des meilleures bergeries des Hautes-Alpes, et en dessert d'un vacherin fait maison. On a même sablé le champagne, bien que Shogun n'ait fait que tremper ses lèvres dans sa coupe, préférant se rabattre très vite sur une bière qui restait une valeur sûre à ses yeux, même en période de fêtes.

Barbara et Olympe ont eu leurs enfants au téléphone sur la ligne fixe de l'observatoire, puisque les portables ne passent pas à cette altitude. Elles ont été très heureuses de pouvoir entendre leurs voix, même si, bien entendu, elles trouvaient cruel de les savoir si loin d'elles, ce soir-là en particulier. Et

lorsque la dernière flûte de champagne a été avalée, chacun a pu se rendre compte de son extrême solitude.

Le 26 décembre, le réveil a été difficile. Le froid était si vif à l'extérieur que le thermomètre flirtait avec les -40°C annoncés. La météo n'avait pas menti, ce qui engendrait forcément des conséquences fâcheuses. Shogun a eu beau pousser la chaudière à son maximum, le froid a pénétré dans le bâtiment, faisant craquer les murs comme dans un navire emprisonné par la banquise. Bientôt il a été impossible de lutter contre son invasion, et chacun en a ressenti les effets dévastateurs. Pour pouvoir continuer à travailler à l'atelier, même munis de leurs chalumeaux, les deux frères siamois ont dû enfiler une combinaison polaire, aux cuisines Barbara et Olympe ne s'éloignaient guère de plus d'un mètre du four allumé à toute puissance, et dans la salle de contrôle, Tanguy et moi avons ajouté un chauffage d'appoint les rares heures où nous nous y rendions encore. Seul Shogun, imperturbable samouraï en mission dans l'armée de l'hiver, continuait à bichonner son engin, tout en agrémentant ses heures de travail de temps de pause qu'il passait à l'extérieur. Pour lui, cette température était une simple cure de cryothérapie régénératrice. En rentrant, il avait la barbe et les sourcils recouverts de gel, tel un explorateur de retour d'une expédition en Antarctique. Il y avait quelque chose de Roald Amundsen, de Paul-Émile Victor ou encore de Jean-Louis Étienne chez cet homme. Il ne se sentait bien que dans cette atmosphère de banquise.

Notre souci majeur restait notre alimentation électrique. Nous craignions qu'à force de subir les assauts du froid, le système ne vienne à lâcher, ce qui compliquerait sérieusement notre situation déjà précaire. Une coupure de courant à une telle altitude, au-delà d'un laps de temps raisonnable de quelques heures, nous condamnerait à une mort certaine, comme l'avait annoncé Shogun. Tanguy a donc décidé de limiter les chauffages d'appoint et de rassembler tout le monde dans l'espace de vie, en prévision d'une telle éventualité. Même si, tous les sept, nous savions pertinemment que le vortex polaire n'avait pas encore atteint toute sa puissance, il valait mieux prévenir que guérir.

Ce soir-là, j'ai eu droit à un semblant d'explication de la part de Shogun sur les mystères fascinants de l'Univers, et la lente déréliction dans laquelle l'humanité était tombée. Il était déjà bien alcoolisé lorsque je l'ai retrouvé devant la cible du jeu de fléchettes. Comme il savait qu'il n'avait pas à conduire de dameuse depuis que les engins étaient interdits de sortie, il en avait profité pour se la couler douce. Il avait déjà éclusé une dizaine de bouteilles de bière depuis le matin, et s'apprêtait à attaquer allègrement la onzième lorsque je l'ai rejoint. *Illico*, il m'a pris à partie et s'est fendu d'une diatribe à laquelle je ne m'attendais pas :

– Tu veux que je te dise, mon Dreamsen, on vit en pleine science-fiction, le monde ne tourne plus rond, tout part en couilles depuis un certain temps, ça devient très chaud à gérer, question climat. Les ours polaires n'ont plus de banquise, les plantes poussent en altitude dans l'Himalaya, les koalas et les kangourous se crament les nougats dans une Australie ravagée par les incendies, quand c'est pas les mygales qui envahissent le pays à cause des inondations, les trois quarts des sols d'Afrique craquellent sous l'effet de la sécheresse, Venise est noyée sous les eaux, les Asiatiques prennent des typhons plein la tronche, et nous, on se paie en pleine poire un vortex polaire qui nous vient direct du pôle Nord. Résultat, bientôt on pourra faire pousser des ananas à Marseille et on produira du champagne en Islande. Mais, revers de la médaille, les hivers seront des congélos pour les Eskimos. Et pourtant, le gouvernement te dit de pas t'inquiéter pour autant. Tu peux boire ton pastis au Groenland en juillet, en ajoutant dans ton verre les quelques glaçons qui y sont encore, et en janvier essuyer tempête sur tempête dans un froid et un blizzard de Sibérie, t'as pas à te faire de mouron. Alors qu'on devrait juste avoir les foies rapport à ce qui nous attend dans les cinquante prochaines années, bordel de merde ! C'est pas un dérèglement climatique, c'est juste le commencement de la fin du monde ! Là-dessus, on te dit que ça va finir par se tasser et s'arranger, cette histoire de climat, ferme ton clapet pour pas affoler le monde. Merci, bonsoir messieurs-dames, circulez, y a rien à voir !... Mes *tartifles* si ça va bien se passer ! Et les types qui te disent ça dirigent l'Amérique, la France ou la Russie, les plus puissants États de la planète. Bravo, Bruno ! On va dans la

bonne direction, on a tout ce qu'il faut en main pour se la faire péter à la gueule, cette putain de grenade dégoupillée ! On va se prendre le dérèglement climatique à la vitesse d'un TGV, c'est ça, la vérité ! La catastrophe est en marche et il y a plus moyen d'arrêter le mastodonte, même si on appuyait tous sur la pédale de freins comme des dingues ! Va stopper une locomotive lancée à vive allure ! Vas-y, explique-moi s'il existe quelque part dans un manuel un putain de mode d'emploi qui dit comment on fait pour arrêter tout ce merdier sans se faire écrabouiller une fois que la machine est lancée !

Shogun a repris son souffle, émis un formidable rot dont la force d'érosion avait déjà commencé à décoller par endroits le papier peint mural du couloir, a avalé une longue gorgée de Duvel, et a ajouté :

– Le réchauffement climatique et tout ce que ça engendre, les canicules à répétition, les sécheresses, les typhons, les ouragans, les tempêtes en veux-tu en voilà, c'est à cause de cette société de consommation. Résultat, à force de prendre sa bagnole pour aller bouffer des hamburgers à cinquante mètres de chez soi, on a tout dérégulé dans la voûte céleste. À la fin, ce sera tellement dérégulé qu'on n'osera plus sortir dehors et qu'on vivra en vase clos dans des appartements aseptisés sans voir la lumière du jour. Tout ça, c'est la faute de l'homme qui a trop joué avec les gaz à effet de serre, et maintenant t'as plus qu'à serrer les fesses en attendant que le gugusse qui nous dirige de là-haut nous demande de payer l'addition !

Après cette explication qui m'a laissé interdit, Shogun en a remis une couche à propos de mon matricule.

– Toi aussi, ta vie est partie en sucette à un moment, et tu te retrouves là, au milieu du grand silence de la neige, à t'interroger sur la tournure qu'elle devrait prendre. Si tu veux mon avis, tu oublies l'essentiel : tu es en vie. Alors, fais pas chier, profite à fond et respire un bon coup, parce que lorsque tu retourneras en bas, tu te retrouveras sur le plancher des vaches avec tout le cycle des emmerdes qui recommencera. Tu te diras que Shogun, il avait foutrement raison, même par -40°C , finalement on n'était pas si mal là-haut, près des étoiles !

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Au cours des trente dernières années, l'Arctique s'est réchauffé deux fois plus vite que le reste du monde. Ce phénomène, connu sous le nom d'amplification arctique, a provoqué le recul des glaciers et le rétrécissement de la banquise dans la région. Il pourrait également rendre le vortex polaire stratosphérique instable, même si aucun lien de cause à effet n'a été identifié par les scientifiques.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

En équilibre au bord du monde

La Duvel est une bière forte qui, lorsqu'elle est consommée à outrance, engendre des effets dévastateurs. Moi qui connaissais l'adage *in vino veritas*, j'aurais dû me douter depuis le début que Shogun, doté d'un caractère brut de décoffrage, à force d'en boire des hectolitres, me livrerait une explication de la sorte. Mais je n'avais pas mesuré qu'elle prendrait de tels accents de vérité.

Son explication était absolument déroutante, mais non dénuée de bon sens. Bien entendu, l'homme gardait ses manières cash, avec tout ce que cela comportait de conséquences. Pendant sa diatribe, j'étais resté scotché, incapable de faire face à ce flot de paroles abruptes comme une paroi des Alpes, ces mots tranchants comme des éclats de silex qu'il m'avait postillonnés en pleine figure. Mais avec le recul, je devais admettre que le samouraï possédait la clairvoyance d'un prophète. Même si ce curieux prophète avait des manières peu académiques, son analyse, elle, était implacable. Ses excès de boisson possédaient au moins la vertu de la franchise.

Shogun avait raison sur toute la ligne. Qui aurait pu nier que la planète et mon existence avaient pris un virage inquiétant, mais qu'au fond, il ne fallait pas oublier l'essentiel, que nous étions vivants et en bonne santé. Cette prise de conscience, doublée d'un isolement forcé, constituait pour le moment le meilleur moyen de me reconnecter avec moi-même. D'autant que j'en avais bien besoin. Cela faisait si longtemps que je m'étais perdu en chemin, égaré dans le labyrinthe de la vie, que je n'avais pas encore réussi à savoir s'il y avait ou non une issue.

Le destin avait positionné Shogun sur ma route ! S'il existait un messie destiné à me montrer le chemin, c'était bien lui. Il possédait soudain la

stature d'un dieu, et moi j'étais son prophète, une sorte de Moïse qui, après avoir gravi le mont Sinaï et rencontré son créateur, en rapportait les Tables de la Loi, prêt à les partager avec son peuple. Un décalogue shogunesque dont la première loi se résumait, en substance, à cette phrase merveilleuse que j'étais prêt à graver sur la pierre du Code de l'Alliance : « Quand tu t'es fait arsouiller, il faut prendre de la hauteur. »

La Lune est la frontière entre deux mondes. Celui des choses changeantes, comme la Terre qui est une planète en perpétuelle mutation, et des choses intangibles comme la course des étoiles dans le ciel.

J'ai toujours été sensible aux phénomènes lunaires. Un astre capable de telles influences, comme provoquer les marées, perturber le sommeil ou influencer sur la pousse des plantes ou des cheveux ne doit pas être pris à la légère. L'avant-dernier jour de cette curieuse année shogunesque qui avait changé du tout au tout ma vision de l'existence se devait d'être un jour de pleine lune.

Le 30 décembre, le thermomètre approchait encore -37°C , ce qui m'a fait automatiquement penser au film de Beinex, *37,2 °C le matin*, à la seule différence que la température était négative et que je n'assistais pas à une projection cinématographique, ou alors à un film au scénario si édifiant que même le réalisateur de *Diva* n'aurait pu l'imaginer. Si Galilée nous avait rendu visite à l'observatoire, ce soir-là, il aurait été diablement étonné, et aurait développé une bien étrange conception de la recherche scientifique au XXI^e siècle. Au lieu de contempler le ciel, j'étais occupé à écluser une bouteille de bière au goulot, assis sous l'immense parabole de l'une des dix antennes que comptait l'observatoire, tandis que Shogun dessinait en urinant dans la neige. Malgré le froid encore intense, nous ne ressentions quasiment rien, protégés par une épaisse couche de vêtements et galvanisés par les effets troubles de l'alcool. Shogun, tel un soldat de la garde prétorienne, se tenait droit face aux montagnes alentour, dispersant aux quatre vents sa miction comme s'il s'agissait d'un acte de résistance face à l'ennemi. Quant à moi, je tentais de noyer mon angoisse atavique en avalant gorgée après gorgée, désireux de ressentir les vertus de l'oubli, une sorte de bain de formol dans lequel j'avais plongé mon cerveau et l'avais laissé

mariner dans le cocktail hasardeux du brouillard et de l'incertitude. Mais, revers de la médaille, cette griserie soudaine ne parvenait pas tout à fait à me rassurer sur mon sort, ni à me faire oublier tous mes soucis.

S'il n'y avait eu Shogun pour me raccrocher à la vie, sans doute aurais-je succombé au désespoir et me serais-je jeté du haut de la falaise afin d'effacer toute trace de mon passage sur Terre. Fort heureusement, le samouraï veillait sur moi, m'empêchant de commettre une telle bêtise, et chaque fois que je flanchais, sa grosse voix me rappelait à l'ordre :

– Fais pas ça, mon Dreamsen. N'y pense pas une seconde. Bordel de piano à queue, tu crois que j'ai envie d'aller chercher les restes de ta carcasse sur les barres rocheuses, mille mètres plus bas ! D'autant que si tu chutais d'une telle hauteur, il n'en resterait pas grand-chose, crois-moi sur parole ! Alors reviens ici, finis ta bière et profite du spectacle.

Pour corser le tout, Shogun a ouvert deux autres bouteilles et m'en a tendu une. Cela faisait longtemps que je n'avais pas autant bu, ni relâché la pression de la sorte. Bientôt mon cerveau marinait dans un maelström de particules interstellaires. Les étoiles dans le ciel se sont soudain mises à tourbillonner sur elles-mêmes comme dans un virevoltant manège. Quant à Shogun, il était carrément parti en vrille :

– Cette bière, tu veux que je te dise, c'est du velours même avec ses 8,5 degrés d'alcool ! Elle réveillerait un mort ! Si tu veux mon avis, c'est la meilleure BBB au monde, enfin si tu vois ce que je veux dire !

Comme je ne voyais pas du tout, il expliqua au profane que j'étais :

– La meilleure Bière Blonde Belge !

Puis, passant du coq à l'âne comme à son habitude, il me demanda :

– Tu veux toujours foutre le camp, mon grand ? Te faire la belle ? Jouer la fille de l'air ?

J'ai tourné la tête, ce qui m'a rendu nauséeux, et je lui ai jeté un regard ahuri.

– Oui, bien sûr...

– Alors je crois qu'il y a bien un moyen de partir d'ici.

– Lequel ? ai-je demandé, soudain captivé, du moins autant que je pouvais l'être du fond de mon ivresse.

– Ton idée était la bonne. Si on doit se faire la malle, c’est par le col de la Fenêtre.

– Je croyais que c’était trop dangereux avec ce vent et ce verglas.

– Oui, mais j’avais oublié un truc : il existe une ligne de vie installée sur la paroi. On peut s’y attacher et descendre en toute sécurité.

– Comment ça ?

– Une putain de ligne de vie, je te dis ! Il y a un câble en acier à quelques mètres à peine du passage. Bien sûr, à l’heure qu’il est, il doit se trouver sous un bon paquet de neige. Mais ce serait bien le diable si on ne parvenait pas à le retrouver. On n’a qu’à aller voir tout de suite, et on sera fixés.

– Tu es certain de ton coup ?

– Pas de problème, c’est du tout-cuit.

– Et les autres ?

– Laisse-les dormir. Si on arrive à trouver la ligne de vie, on leur annonce la bonne nouvelle demain matin au petit-déj, et demain soir on est tous en bas à la station pour fêter la nouvelle année.

– Tu ne crois pas qu’on devrait attendre demain pour prendre ce genre de risques ?

– Avec cette lune, pas la peine. On y voit comme en plein jour !

À son excitation, j’ai compris que rien ne le ferait changer d’avis.

– C’est peut-être de la folie, mais j’ai bien envie de te suivre.

– Alors c’est parti, mon Dreamsen. Allons chercher cette putain de ligne de vie !

L’alcool était bien entendu largement responsable de cette exaltation, mais sur le moment nous n’en mesurons ni l’un ni l’autre les effets pernicieux. J’ai senti mon cœur battre la chamade. Il y avait donc un espoir de s’extraire de ce piège. À jeun, je n’aurais sans doute jamais accepté de suivre Shogun dans une évasion tout ce qu’il y avait de plus hypothétique.

Un quart d’heure plus tard, nous étions à bord de la dameuse que Shogun, faisant fi des directives de Tanguy, avait sortie de l’atelier en douce. Pas encore dégrisés, nous étions certains de notre réussite. Pourtant, une fois parvenus au col de la Fenêtre, tout s’est compliqué. Avec ce vortex polaire, la couche de neige s’était changée en glace. Une vraie patinoire. Même

muni de piolets et de crampons, cela restait un passage dangereux. Il nous fallait très vite retrouver la ligne de vie afin de nous y assurer. Comme nous ne savions pas où elle se trouvait précisément, nous l'avons cherchée à tâtons, à coups de piolet dans la neige.

Malgré nos efforts, le câble est resté introuvable. Au bout de quelques minutes d'efforts, j'ai fini par renoncer. J'avais trop froid, mes doigts et mes mains étaient totalement engourdis, au point que je devais régulièrement me réfugier dans l'habitable de la dameuse afin d'éviter de me changer en statue de glace. Shogun, lui, imperturbable face aux éléments, ne semblait pas encore résolu à rendre les armes.

– Bordel de merde de *cacagnule*¹², il est où ce putain de câble ?

– Laisse tomber. Il doit se trouver sous deux mètres de neige gelée. C'est carrément mission impossible.

Il s'est acharné encore quelques minutes, avant de renoncer lui aussi.

– C'est vrai, a enfin admis le samouraï, il y a peu de chances qu'on le retrouve.

Tout à coup, j'ai eu très peur. À l'éclat de son regard, j'ai compris qu'une lumière venait de s'allumer dans sa boîte crânienne. Shogun venait d'avoir une idée.

– Et si, au lieu de chercher le câble, on se servait du treuil de la dameuse ?

Je lui ai jeté un regard interloqué, ne comprenant pas où il voulait en venir.

– La dameuse possède elle aussi un câble qu'on peut accrocher à un point fixe. Or il y a un point d'attache sur ce rocher.

Il a désigné un énorme bloc de roche dans lequel était fixé un anneau de fer, à quelques mètres au-dessus de nous.

– Je m'y amarre lorsque je dois déneiger les abords du col et la première pente. La seule différence, c'est qu'il va falloir aller plus bas, cette fois-ci. Mais je devrais avoir assez de longueur de câble pour franchir le passage dangereux.

Comprenant soudain où il voulait en venir, c'est-à-dire franchir le col bordant le précipice au volant de son engin suspendu à un câble rattaché à un rocher, j'ai frémi d'horreur.

– Tu es complètement fou ! me suis-je écrié, tout à coup dégrisé. La dameuse ne tiendra jamais sur cette pente verglacée. C’est du suicide ! Allez, oublie ça, et retournons à l’observatoire. C’est plus prudent. On ne va pas jouer avec nos vies.

J’avais bien entendu raison. Mais Shogun s’en contrefichait éperdument.

– Non, je vais pas laisser tomber comme ça. Je suis pas un *bobet*¹³, moi ! Si t’as le trouillomètre à zéro, reste ici et regarde-moi faire. Je vais tenter le coup tout seul.

– Quoi ? Maintenant ? En pleine nuit ? Mais c’est de la folie !

– Pas du tout. La Lune est là, et puis la dameuse possède des phares d’une puissance exceptionnelle. J’y verrai comme en plein jour.

– Tu délires !

– Bordel, Dreamsen, j’ai jamais été aussi sérieux de toute ma vie !

Shogun a tenu promesse, et aussitôt il s’est calé derrière le volant de sa dameuse dont il a fait ronfler le moteur à plein régime. Puis il est sorti de l’habitacle, a déroulé le câble de sécurité de la dameuse en sifflotant, l’a fixé au point d’attache du rocher, avant de se frotter les mains et de lancer :

– C’est parti pour la descente du siècle !

– Ne fais pas ça, c’est de la folie furieuse ! ai-je tenté de le convaincre.

J’ai eu beau le supplier, Shogun ne m’écoutait déjà plus. Il était remonté sur le marchepied de l’engin, résolu à tenter le diable.

– *Arvi*¹⁴, Dreamsen ! C’était un plaisir de te connaître.

Shogun a lancé la dameuse dans la pente vertigineuse. J’ai vu la machine basculer doucement, puis disparaître de mon champ de vision. Et lorsqu’elle a reparu de manière fugace, j’ai pu me rendre compte, horrifié, qu’elle était en équilibre au bord du précipice. Shogun n’était plus très loin de franchir le passage dangereux. Encore quelques mètres, et il serait sauvé. Mais ce qui devait arriver est finalement survenu. Soudain le câble s’est tendu, il y a eu un claquement sec, et le point d’ancrage s’est rompu. Le câble, tel un serpent d’acier, a sifflé dans les airs au-dessus de ma tête, et la dameuse, que plus rien ne retenait, a fait alors une embardée sur le côté, puis glissé de longues secondes sur la pente verglacée avant de chuter dans le précipice.

J'ai assisté à la scène, horrifié. J'étais trop pétrifié pour émettre le moindre cri. Shogun venait de disparaître dans le vide, et je ne savais ce qu'il était advenu de lui.

Je suis resté de longues minutes au bord de la falaise, à tenter de reprendre mes esprits, mais en vain. J'étais sonné, abasourdi, accablé, désespéré. Lorsque j'ai réalisé enfin que je venais sans doute d'assister à un terrible drame, je suis retourné en direction de l'observatoire afin de chercher de l'aide.

Pendant le trajet du retour à pied, hagard, j'ai essayé d'éloigner de mon esprit l'image de la dameuse tombant dans le précipice, mais je ne parvenais pas à m'en défaire. Elle tournait en boucle dans ma tête, jusqu'à me rendre fou.

Et pourtant, quelque chose tentait de me persuader, à cet instant précis, que Shogun n'était pas mort. Un homme de sa trempe, taillé dans le roc, fondu dans l'acier le plus résistant, était-il susceptible de mourir ? Non, bien sûr que non. C'était impensable. On ne meurt pas quand on s'appelle Shogun, on disparaît, on se volatilise, on se perd dans les spirales des nébuleuses, c'est tout. Bien entendu, le câble de sa dameuse avait lâché, et l'engin avait glissé sur la paroi verglacée, mais j'imaginais encore qu'il avait pu s'extraire à temps de sa Kässbohrer, ou bien qu'il s'était envolé dans les nuées comme un songe.

D'ailleurs, la preuve la plus flagrante qu'il n'avait pu mourir, c'est que j'entendais encore le son de sa voix rocailleuse résonner dans mon crâne.

– Bordel, Dreamsens, quand accepteras-tu enfin de croire en la force vitale des étoiles et de l'Univers ! Si tu aimes la vie et que tu enlaces tout l'Univers entre tes bras, alors il ne pourra jamais rien t'arriver ! Ton nom restera à jamais gravé dans la poussière des étoiles pour l'éternité !

[12.](#) « Personne qui se noie dans un verre d'eau », en patois.

[13.](#) « Idiot », en patois.

[14.](#) « Adieu », en patois.

OceanofPDF.com

L'année 2020 a été l'une des plus chaudes jamais enregistrées, concluant ainsi la décennie la plus torride depuis le début des relevés de température. 2020 a également été marquée par la plus faible étendue de la banquise jamais enregistrée dans l'Arctique. D'autres recherches sont nécessaires pour comprendre avec exactitude la manière dont le réchauffement climatique influence les phénomènes météorologiques qui descendent chaque année de cette région du globe.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Le dernier homme

Le cauchemar n'était pourtant pas terminé. Déjà miné par un mauvais pressentiment, accablé par la tragédie à laquelle je venais d'assister, j'ai eu de surcroît une surprise de taille en arrivant à l'observatoire. L'espace de vie, qui d'ordinaire restait allumé 24 heures sur 24, était plongé dans la pénombre. Or il était à peine 22 heures, et pourtant, tout semblait endormi. J'ai compris très vite qu'il s'était passé quelque chose d'anormal en mon absence.

Muni d'une puissante lampe torche, j'ai traversé le bloc 1, de la cuisine à la salle télé, sans trouver âme qui vive. Je suis ressorti, complètement abasourdi, et me suis dirigé vers le dortoir, ouvrant une à une les portes des chambres à la volée. Là non plus, il n'y avait personne. Sidération. J'ai alors rejoint l'atelier où régnait une température glaciale. Avec ce silence, le lieu était effrayant. L'immense antenne en construction était toujours à sa place, mais aucune présence humaine alentour. Dernier espoir, la salle de contrôle mais, là aussi, rien. Je devais me rendre à l'évidence. Joël, Hermann, Tanguy, Barbara et Olympe avaient disparu.

J'ai eu l'explication de ce mystère en retournant aux cuisines et en découvrant un mot placardé sur le panneau du menu :

Comme il n'est plus possible de rester à l'observatoire à cause de la coupure de courant, les secours nous évacuent ce soir par le téléphérique (remis en fonction grâce à un groupe électrogène). Nous vous avons cherchés partout avant de comprendre que vous étiez partis faire un tour avec la dameuse. Quand vous lirez ce message, utilisez le téléphone de secours pour qu'on puisse venir vous chercher. À bientôt sur le plancher des vaches.

Tanguy

À cause du froid, c'était prévisible, il y avait eu une coupure de courant générale. Le réseau électrique s'était retrouvé saturé, d'autant que les pylônes disposés en altitude étaient désormais noyés sous un amas de glace. Faute de pouvoir envoyer un hélicoptère, les secours avaient évacué les membres de l'équipe dans une nacelle. Malgré l'interdiction d'utiliser le téléphérique, cette procédure était autorisée en cas d'urgence vitale. Et nous y étions, depuis la coupure de courant. Shogun et moi, par notre faute, l'avions manquée. Résultat, Shogun avait disparu, et je me retrouvais seul au monde.

Tout a pris une autre dimension. Maintenant que j'étais le dernier homme à bord de ce vaisseau intergalactique perdu au milieu des glaces, j'ai soudain eu l'impression de revivre l'odyssée de Tom Hanks dans le film *Seul au monde*. C'est comme si je m'étais crashé dans l'océan et que j'avais regagné à la nage une île déserte dans l'attente d'improbables secours. À l'instar du personnage, j'étais seul sur une plage à parler à un ballon de volley-ball à qui, pour ne pas devenir fou, j'avais dessiné un semblant de visage humain. À la seule différence que la plage était recouverte non de sable mais de neige, et que le visage dessiné sur le ballon était celui de Shogun. Parler avec le fantôme du samouraï était une expérience étrange relevant en quelque sorte de la conversation avec un extraterrestre. L'enfer, le véritable enfer, la plus grande peur de l'humanité, ce n'était pas les autres, comme l'avait prétendu Sartre. Non, l'enfer, c'était se retrouver seul dans un observatoire, à 2 552 mètres d'altitude, balayé par les vents dévastateurs d'un vortex polaire, un mariage d'éléments extrêmes à la source du plus grand froid qu'il m'ait été donné de connaître.

Un instant, l'idée m'a traversé l'esprit d'utiliser le téléphone de secours, comme me l'avait indiqué Tanguy, et leur demander de venir me chercher. Mais j'ai compris très vite que je ne le ferais pas.

Si Shogun avait été là, je sais très bien ce qu'il m'aurait dit :

– Bon Dieu, Dreamsens, c'est le moment de prouver que t'es un homme ! Par pitié, te laisse pas berner par tous ces cons ! Retourne pas en bas dans la crasse, la misère et la pollution, t'as rien à y gagner. Tu vas finir par crever comme un pauvre type, et tu regretteras de pas m'avoir écouté. Alors fais-

moi plaisir, fils, agis comme je l'aurais fait si j'avais été à ta place. Reste à hauteur d'éternité, à hauteur du cœur ! Choisis un tombeau digne des seigneurs !

Grâce à Shogun, je n'étais plus rempli de cette crainte m'ayant de tout temps habité. J'avais enfin trouvé un équilibre. Un juste équilibre. Je ne craignais plus l'avenir, puisque j'étais désormais à ma place. J'étais au seuil de toute chose, et pourtant demeuraient en moi une force et une énergie que je n'avais jamais vraiment mesurées jusque-là. J'accédais enfin à un apaisement de l'âme, un bonheur suprême qui, je le savais désormais, était le meilleur des antidotes au désespoir. La mort, je ne la craignais plus. Elle n'était qu'un passage.

C'est tellement compliqué, l'astronomie, il faudrait au moins toute une éternité pour en percer les mystères. La théorie des étoiles filantes est une croyance populaire attribuée à certaines peuplades dites primitives, selon laquelle cette pluie de météores représenterait l'âme des défunts en partance pour l'autre monde. Ces âmes seraient ensuite chargées d'apporter les vœux au paradis pour y être exaucés. Une belle manière d'expliquer ce phénomène lumineux qui, d'un point de vue scientifique, est plus prosaïquement la conséquence de l'entrée dans notre atmosphère d'un petit corps appelé « météoroïde ». Mais il est parfois bon de troquer la science contre la poésie, cela permet de rendre le monde plus habitable, même au moment de le quitter.

Chaque âme humaine, lorsqu'elle se libère de son enveloppe corporelle et s'envole dans le ciel, rejoint sa planète. Votre étoile est sans doute quelque part dans l'Univers, un point lumineux dans le vide interstellaire. À vous de lever les yeux au ciel et de la trouver. La mienne sera proche de l'étoile supergéante rouge Bételgeuse, dans la constellation d'Orion, ou alors quelque part dans la Grande Ourse, ou encore dans la Chevelure de Bérénice. Oui, Bérénice. Rien ne pourrait me faire plus plaisir que de finir ma course dans la chevelure d'une reine d'Égypte. Celle qui offrit sa coiffe en offrande votive à Aphrodite, et que ce soir, en raison de la lumière éblouissante due aux astres, un chiffon de froidure lustre dans la toile géante

de la voûte céleste. Au moins, belle compensation, j'ai l'assurance de finir ma vie auprès d'une femme...

Soudain en paix avec ma conscience, je suis sorti de l'observatoire et là, au milieu de la forêt d'antennes qui me servirait de linceul, je me suis allongé dans la neige, oubliant un instant les affres de l'isolement et de la solitude, et la mort qui allait inéluctablement survenir. Je n'attendais plus rien de l'existence qu'une finitude lente et assumée, sachant pertinemment que j'allais finir par m'endormir, engourdi par le froid, dans la splendeur du monde.

J'espérais simplement que quelque part dans l'Univers il existe une personne comme moi, un peu perdue, un peu décalée, avec cette forme de sensibilité extrême l'incitant à scruter le ciel dans l'attente du passage hypothétique d'un météore.

Si cette personne existait quelque part dans l'Univers, alors je souhaitais qu'elle vienne très vite à ma rencontre, me prenne la main, et m'emmène visiter les étoiles.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Épilogue

Parfois, les vœux s'envolent dans les nuées sans jamais être entendus par les dieux, parfois ils sont exaucés à peine formulés. C'est ce qu'on appelle la loterie des anges. Ce soir-là était sans doute mon jour de chance.

J'étais allongé dans la neige depuis deux minutes à peine, les yeux plongés dans l'immensité de l'Univers, les mains délicatement repliées en croix sur ma poitrine, lorsque je perçus un bruit métallique, comme une nacelle arrivant à quai, suivi bientôt de pas dans la neige. J'ai découvert un visage penché au-dessus du mien.

C'était celui, radieux, pur et merveilleux, d'Olympe Vega. La seule étoile brillant encore dans mon ciel astral en cette nuit particulière où j'avais confié mon destin aux puissances célestes.

– Alexandre, qu'est-ce que tu fais allongé par terre ?

Je ne savais encore si je rêvais ou non, si le froid intense me portait au délire, ou si Olympe avait fait tout ce chemin pour venir me chercher, mais il était indéniable que cette apparition avait pour moi toutes les apparences de la réalité.

– Comme tu le vois, je prends le frais et j'attends de plonger dans le grand sommeil.

Olympe n'a pas tiqué, ni même paru étonnée de ma réponse. Elle s'est contentée de m'adresser son regard de velours, petit rictus, paupières ourlées et prunelles couleur de feu, puis a dit :

– Il est un peu tôt pour ça, tu ne crois pas ?

Je n'avais plus rien à quoi me raccrocher. Mon ex-femme ne me supportait plus, mes enfants se contrefichaient de mon existence, j'avais essuyé le revers amoureux d'Ambre avec laquelle je comptais refaire ma vie, connu les affres d'un infarctus et du passage de la cinquantaine, essuyé le refus d'une

dernière aventure amoureuse. Plus aucun câble de vie ne se profilait à l'horizon, et pour couronner le tout, Shogun avait disparu au col de la Fenêtre au volant de sa dameuse. Tout ce que j'ai trouvé à répondre a été :

– C'est trop tard, tout est fini pour moi.

Tandis que le froid m'engourdissait davantage, et que mes lèvres, déjà bleuissantes, alliées à la pâleur de nacre de mon visage, préfiguraient mon imminent passage dans l'autre monde, Olympe a compris qu'il n'y avait plus de temps à perdre. En femme intelligente, elle a fait vibrer une nouvelle corde à son arc de sensibilité :

– Tu as essayé des échecs, mais qui te dit que tout ne peut pas recommencer ? Et puis, pourquoi fermer la porte à un avenir amoureux ? Il y a des milliards d'étoiles dans le ciel, et des milliards de femmes sur cette Terre. Qui te dit qu'avec l'une d'elles, tu ne pourrais pas vivre encore une belle histoire ?

Elle savait qu'elle avait atteint le point sensible. Au fond, je n'étais qu'un homme, et comme tous les hommes et les femmes sur cette Terre, j'avais juste besoin d'aimer et être aimé.

– Tu en es sûre ?

– Certaine. Il y a toujours une renaissance après un accident de la vie. C'est ce qu'on nomme la résurrection... Et n'oublie pas qu'en tant qu'infirmière, je suis tenue de te maintenir en vie, même si pour cela je dois recourir à la force.

Puis, tout en faisant glisser une mèche de cheveux derrière son oreille, elle a ajouté encore :

– Tu viens. On nous attend en bas... La vie nous attend.

Ce geste, cette parole... mon cœur a fondu une nouvelle fois, puis comme elle me tendait la main, je lui ai tendu la mienne. Lorsque nos paumes se sont rejointes, il y eut comme une étincelle dans l'obscurité. J'ai su alors que j'étais un nouveau Lazare ressuscité d'entre les morts, et que, grâce à cette intervention divine, j'allais finir par me relever. J'ai souri d'une manière béate, extatique. À cet instant précis, il s'est arrêté de neiger et le ciel est devenu limpide. Je ne sentais plus le froid, j'étais comme transporté au cœur de la matrice, je venais de renaître. Et, puisant l'énergie dans son regard, j'ai

enfin retrouvé le chemin de l'espoir. Les yeux d'Olympe étaient deux phares d'Alexandrie dans la nuit d'Alexandre.

J'ai compris alors, avec la fulgurance d'une comète entrant dans l'atmosphère, la portée de cette maxime qui serait désormais ma devise. À deux, on est un peu moins perdus dans l'immensité de l'Univers.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Remerciements

Ce roman m'a été inspiré à la suite d'un reportage paru en janvier 2020 dans *Alpes Magazine* (n° 180).

Merci aux membres de l'IRAM et de l'observatoire NOEMA pour nous avoir accueillis si chaleureusement, mon collègue photographe Pierre Witt et moi, dans ce lieu irréel coupé du monde. Je n'oublierai jamais l'intensité du ciel au-dessus de nos têtes.

Merci également à Marie Barlois et Maïté Ferracci, mes éditrices, pour avoir contribué, par leur travail minutieux et passionné, à élever ce texte vers la lumière des sommets.

Merci enfin aux membres d'*Alpes Magazine* de m'offrir l'opportunité, depuis douze ans déjà, de sortir de mon bureau d'écrivain afin de toucher du doigt la beauté de la nature, la splendeur des montagnes et, parfois, la lumière des étoiles.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Michel Lafon

La Petite Marchande de rêves, 2012

La Poupée de porcelaine, 2013

La Fée des glaces, 2013

Le Palais des ombres, 2014

Zen, 2015

Le Syndrome du papillon, 2016

Chaman, 2017

Un été surréel, 2018

La Probabilité mathématique du bonheur, 2019

Le Crève-cœur, 2021

Chez d'autres éditeurs

Neige, 1999

Le Violon noir, 1999

L'Apiculteur, 2000

Sagesses et malices de Confucius le roi sans royaume, 2001

Opium, 2002

Billard blues, 2003

Amazone, 2004

Tango massai, 2005

Le Labyrinthe du temps, 2006

Le Tombeau d'étoiles, 2007

Les Carnets de guerre de Victorien Mars, 2008

Le Papillon de Siam, 2010

Rhum Caraïbes, 2011

Noces de sel, 2012

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Visuel de couverture : © DR

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays*

© Éditions Michel Lafon, 2022
18, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

ISBN : 9782749951201

Ce document numérique a été réalisé par *PressProd*

OceanofPDF.com